BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

CIVIT. BENITIÆ

Lit. ~~742~~ 248 m

Pl.

eur de Notre-Sei-

eur Jésus-Christ

dans l'Evangile.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde et invenietis requiem animabus vestris (Matth XI 29)

1878

Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Evangile

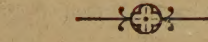
ou

Lectures évangéliques pour le

Mois du SACRÉ-CŒUR,

par le Révérend Père D. A. MORTIER,

de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.



Société de St-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,

1893.

Approbation de l'Ordre.

Nous avons lu, par ordre du Très Révérend Père Provincial de France, l'ouvrage du Révérend Père MORTIER sur « le Cœur de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans l'Évangile », et nous n'y avons rien trouvé qui pût en empêcher la publication.

Corbara, 22 décembre 1892.

Fr. A. MATHIEU	Fr. OLLIVIER
des Fr. Prêch.	des Fr. Prêch.
Lecteur en S. Th. et Préd. gén.	Préd. gén.

IMPRIMATUR.

Fr. TH. BOURGEOIS
Ord. Præd.
Prior. Prov.

AU RÉVÉRENDISSIME PÈRE

F. ANDRÉ FRÜHVIRTH,

Maître-Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Révérendissime Père,

APEINE élu comme successeur de notre bienheureux Patriarche saint Dominique, vous avez voulu renouveler (1), *dans la chapelle de Paray-le-Monial, la consécration de l'Ordre au Sacré Cœur de Jésus, source intarissable de toute vie apostolique.*

A ce titre, en effet, les Frères-Prêcheurs ne sont-ils pas des premiers parmi ceux dont le Cœur de Jésus a dit : « Je vous appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu du Père, je vous l'ai révélé (2) ? »

Daignez donc accepter, Révérendissime

1. La consécration de l'Ordre au Sacré Cœur de JÉSUS fut faite par le R^me^ Père Jandel, de sainte mémoire.

2. *Joan.*, XV, 15.

2919

Père, l'hommage de cet humble ouvrage destiné à faire connaître, aimer et imiter le Cœur très bon et très saint de notre Sauveur.

« *La bénédiction du Père, dit la Sainte Écriture, est la force du fils* (1). »

Que la Vôtre, Père vénéré, descende sur ces pages, pour leur donner la puissance d'action sur les âmes, que la faiblesse de votre fils n'a pu leur communiquer.

Veuillez agréer,
Révérendissime Père,
les sentiments de respectueuse et filiale obéissance
avec lesquels
je suis heureux de me dire,

Votre très humble serviteur,
F. D. A. MORTIER,
des FF. Prêch.

Rome, 28 octobre 1892.

---

1. *Eccli.*, III, 2.

INTRODUCTION

ET

Ouverture du Mois du Sacré-Cœur.

LE Cœur de JÉSUS est le seul modèle, le seul, parce que tout ce qui est bon, en dehors de lui, vient de lui.

Les perfections répandues dans le monde moral,—que ce monde soit celui des anges [1] ou celui des hommes,— ont une source commune : le Cœur de JÉSUS. Il est le foyer unique qui rayonne au ciel et sur la terre, et quiconque veut être bon et parfait, doit s'approcher de lui pour recevoir une étincelle du feu sacré qui le consume. Tous, les anges comme les hommes, reçoivent du Cœur de JÉSUS ; car lui seul a eu l'amour infini, capable de mériter pour les uns, la grâce de la persévérance dans le bien, pour les autres, la grâce du salut après la chute. Son dévouement a tout sanctifié et tout réparé, de telle sorte que, dans le ciel comme sur la terre, tout ce qui est bon, juste, saint, l'est par les mérites du Cœur de JÉSUS.

Si nous contemplons et vénérons les chœurs sublimes des hiérarchies célestes, heureux des

1. Il est de foi que tous les hommes ont été rachetés par les mérites de Notre-Seigneur. Les anges ont-ils été confirmés dans la grâce et ainsi préservés de la chute en vue de ces mêmes mérites ? L'affirmative est une opinion théologique.

trésors de grâces, de lumière, d'amour et de bonheur dont elles sont comblées, l'honneur en revient au Cœur de Jésus ; si, plus près de nous, nous sommes ravis par les exemples merveilleux de vertu que les saints, vivant dans la chair comme nous, ont semés sur leur route, l'honneur en revient encore au Cœur de Jésus ; si, au contraire, nous élevant au-dessus des saints et des anges, nous regardons, éblouis, celle qui possède, non pas une partie, un écoulement de la grâce, mais sa plénitude, la Sainte Vierge, Reine du ciel, ce qu'elle est, elle l'est par un don total du Cœur de Jésus, le chef-d'œuvre de son amour. C'est donc à lui, par les saints, les anges et la Reine même des saints et des anges, que nous arrivons toujours, quand nous trouvons une perfection; il a tout et il mérite et donne tout.

Nous disons le « Cœur » de Jésus parce que dans le langage ordinaire des hommes,— et le Maître l'a employé lui-même — le bien comme le mal sont attribués au cœur. On pense avec sa tête, on aime avec son cœur. La volonté semble y faire sa résidence,non pas qu'il soit son instrument, son organe propre, mais bien plutôt parce qu'il en subit les influences. La volonté n'agit pas par lui, mais sur lui. Il est éminemment passif. Vis-à-vis de la volonté, le cœur est la harpe sous les doigts de l'artiste. L'artiste chante ; sur les cordes sonores, il dit ses joies ou ses tristesses, ses

espérances ou ses craintes. Avec lui, la harpe pleure ou sourit, s'affaisse ou s'exalte, vibrante de l'impulsion qu'elle reçoit. Ainsi, notre cœur de chair, sous l'ébranlement des passions diverses qui l'émeuvent, redit à sa manière, par ses battements rapides ou paresseux, calmes ou heurtés, cadencés ou suspendus, ce qui se passe dans le fond de notre âme. Il est comme un miroir où notre volonté bonne et mauvaise se reflète et s'imprime.

JÉSUS est homme comme nous. Son âme est ce qu'est notre âme, hors le péché ; son cœur de chair bat comme le nôtre. Ce que nous sentons, il l'a senti lui-même, et en sa Personne comme en nous, son cœur a éprouvé toutes les émotions et les passions de la volonté.

Quelles émotions et quelles passions !

C'est ce cœur qui, à peine formé dans le sein virginal de Marie, s'est offert à Dieu comme victime pour le salut du monde et en holocauste perpétuel à sa gloire.

C'est ce cœur qui s'est constitué le Prêtre universel, priant sans cesse la souveraine Majesté pour obtenir miséricorde et pardon pour nous.

C'est ce cœur qui a aimé Dieu d'un amour incomparable, à ce point que Dieu lui-même ne peut s'aimer davantage.

C'est ce cœur qui s'est dévoué aux humiliations, aux privations et aux labeurs d'une vie pauvre et méprisée.

C'est ce cœur qui a répandu sur sa route les grâces insignes de vérité, de miséricorde et de puissance.

C'est ce cœur qui a donné aux hommes le spectacle des vertus les plus grandes et les plus suaves.

C'est ce cœur qui a trouvé l'ineffable moyen de rester au milieu de nous comme notre victime et notre nourriture.

C'est ce cœur qui s'est livré pour nous à toutes les tortures et a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Ah ! comme il battait, le Cœur de JÉSUS, quand il pensait à nous !

Aussi le Sauveur veut que nous puissions le contempler à notre aise et le voir de près. Son côté est ouvert et son cœur percé, mis à nu. Le voici ! regardez : voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes !

La dévotion au Sacré-Cœur dans son double objet, — le cœur de chair de JÉSUS et ses divines perfections dont l'amour est le couronnement, — est née sur la Calvaire. Le Sauveur nous montre lui-même son Cœur au moment où il nous donne le témoignage le plus puissant de son amour, afin de nous inviter à le vénérer et à l'imiter.

Cette invitation du Maître, l'Église l'a recueillie, et à travers les âges, elle n'a cessé par les prières de sa liturgie, par les écrits de ses docteurs, et par les transports de ses saints de

la rappeler à ses enfants. Cependant, à la veille des temps malheureux où la foi allait subir dans le monde un assaut redoutable, et où la charité menaçait de s'éteindre, le Sauveur JÉSUS voulut répéter à l'Église, de sa propre bouche, la parole d'amour dite sur le Calvaire, en lui montrant de nouveau son cœur. Il apparut à une humble fille, cachée dans un monastère de la Visitation, à Paray-le-Monial, et, découvrant son côté ouvert et son cœur blessé, il dit : « Ma fille, voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Ce fut une résurrection. Le Cœur du Maître ne pouvait réapparaître au monde sans lui donner un nouveau souffle de vie, et, si la foi des peuples n'a pas sombré dans les sanglantes persécutions et les blasphèmes de notre époque moderne, nous pouvons croire et affirmer qu'elle a été sauvée par cette intervention directe du Cœur de JÉSUS.

Le Maître a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). » Il y est.

Quand l'Église paraît succomber sous la poussée du démon et de la corruption humaine, JÉSUS se manifeste. Il vient sous la figure d'un homme ou quelquefois d'une humble femme qu'il remplit de son Esprit. Les saints sont les Christs sauveurs secondaires.

1. *Matth.*, XXVIII, 20.

Jésus parle, agit et sauve par eux. Leur présence est une bénédiction, un principe de vie, contre lequel les forces de Satan sont sans énergie. Souvent même, ces instruments de lutte et de triomphe sont tellement faibles par eux-mêmes que la sagesse humaine reste confondue. Plus ils sont faibles, plus Jésus est visible en eux et plus leur puissance paraît divine.

Ainsi, contre l'Arianisme qui niait la divinité du Sauveur, Dieu envoie saint Athanase; contre le Manichéisme, il arme saint Augustin. Ainsi, dans la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, lutte d'où dépendait la liberté de l'Église et des droits de Dieu, se lève saint Grégoire VII. Plus tard, quand le philosophisme païen menace la pureté de la foi, saint Bernard terrasse et convertit Abeilard. Contre l'hérésie des Albigeois, et peut-être plus encore contre la tiédeur et l'indifférence qui faisaient abandonner la prédication apostolique, surgit un athlète invincible, saint Dominique; tandis qu'un Pauvre volontaire, vivante image de Jésus crucifié, saint François d'Assise, donne à la corruption du siècle une leçon que le monde n'oubliera jamais.

Quand l'exil des Papes à Avignon menace l'unité de l'Église à la veille du grand schisme d'Occident, une femme apparaît, Catherine de Sienne, pauvre fille d'un teinturier, qui reçoit la mission de ramener le Pape dans

la ville de Rome, et qui l'y ramène. Durant le schisme lui-même, un des événements les plus terribles pour l'Église, Dieu suscite un homme puissant en œuvres et en parole, Vincent Ferrier, qui, par ses prédications incessantes et ses miracles prodigieux, retient les peuples dans la crainte salutaire des jugements de Dieu. Au seizième siècle, à la naissance du Protestantisme, alors que Dieu prend un crible et sépare le bon grain du mauvais, une armée se lève sous la conduite d'Ignace de Loyola pour défendre la foi.

De même, pour faire face aux dangers de l'incrédulité et du rationalisme de notre époque, Jésus apparaît à la bienheureuse Marguerite-Marie, lui donnant pour mission de convier les chrétiens au pied de sa Croix pour y contempler et y vénérer son Cœur adorable. Les hommes ne croyant plus à l'amour de Dieu, le Sauveur vient lui-même leur dire : Oublieux et ingrats, voyez combien ce Cœur vous a aimés !

Notre but n'est pas de traiter la dévotion au Sacré-Cœur, d'autres, et en grand nombre, l'ont fait et nous ne pouvions pas prétendre surpasser ou même égaler leur science et leur talent.

Le Cœur de Jésus n'est pas une abstraction. Pour l'étudier et le connaître, nous n'avons pas besoin de le chercher dans les profondeurs du ciel, ni par des conceptions personnelles et des

raisonnements multiples, de reconstituer sa physionomie morale. Le Cœur de Jésus est un cœur semblable au nôtre, et dont on peut dire qu'il a *vécu* au milieu de nous. Ses battements ont été, pour ainsi dire, publics, à découvert, et ils ont semblé si merveilleux que ceux qui les ont vus et entendus en ont conservé un impérissable souvenir. Ce souvenir, ils l'ont gravé en traits ineffaçables dans les saints Évangiles ; pour connaître le Cœur de Jésus, il suffit de les lire, il y est tout entier, vivant encore, toujours ému et émouvant toujours.

Ce livre pourrait s'intituler : Le Cœur de Jésus en action. Nous avons suivi le Maître pas à pas, l'écoutant, le regardant et nous efforçant de traduire avec vérité ce que nous entendions et ce que nous voyions.

Avons-nous réussi ?

Ah ! qui oserait prétendre avoir entendu et vu tout ce que dit et fait le Cœur de Jésus ! Les Saints eux-mêmes, qui en sont les amis intimes, confessent ne recevoir que quelques gouttes de ce torrent de lumière et d'amour.

Que le divin Maître daigne nous pardonner d'avoir osé parler de Lui !

« Les petits chiens, disait la Chananéenne, mangent les miettes de pain qui tombent de la table de leur maître (1); » c'est notre place au festin du Père de famille.

1. *Matth.*, xv, 27.

Conscient de notre pauvreté, nous avons suivi les moissonneurs dans le champ de notre Père commun, glanant notre gerbe, épi à épi... ; cette petite gerbe, nous l'offrons à notre Sauveur bien-aimé, comme ces prémices que les Israélites devaient offrir au temple de Jérusalem. Daignez l'accepter, ô mon bon Maître ! ce qui est bon, vient de vous ; ce qui est défectueux, de ma propre misère. Daignez l'accepter, la bénir, et la répandant dans le champ de l'Église, y faire lever une riche moisson de vertus !

Que les âmes pieuses qui liront ces lignes, veuillent bien recommander l'auteur à la miséricorde du Cœur de JÉSUS !

Rome, 10 mai 1892.

En la fête de St Antonin.

Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Evangile.

PREMIER JOUR.

Humilité du Cœur de JÉSUS.

Sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam.

Laisse-moi, c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice.

Matth., III, 15.

LA première parole qui manifeste le Cœur de JÉSUS est une parole d'humilité. Fils unique de Dieu, dont la souveraine nature, infinie dans toutes ses perfections, ne peut admettre en elle-même aucun abaissement, le divin Maître semble avoir concentré dans sa personne le mouvement ineffable qui incline Dieu vers sa créature et lui permet de s'humilier.

Un jour, dit sainte Angèle de Foligno, Dieu voulut me donner une image sensible de son humilité, et je vis comme un abîme immense de profondeur : c'était le mouvement

de Dieu vers l'homme et vers toutes choses.

Sous cette divine impulsion, le Verbe de Dieu s'abaisse et, parcourant les degrés merveilleux des hiérarchies angéliques, descend jusqu'à notre pauvre nature. Il se fait homme comme nous. Et, trouvant que, parmi les hommes, il peut encore descendre, il se fait le plus petit d'entre nous. Des parents pauvres, inconnus, lui suffisent; il naît dans une étable, petit enfant, sujet à toutes les infirmités comme nous. On veut le faire mourir, il oublie qu'il est le Tout-Puissant, s'enfuit et se dérobe, faible et craintif comme nous. Pendant trente ans, il vit caché dans une petite ville de Galilée, travaillant de ses mains pour subvenir aux besoins des parents aimés qui partagent avec lui le secret de la grandeur de sa naissance divine, et l'abaissement volontaire de son existence. Aux yeux de tous, il est le fils de Joseph et de Marie, le fils du charpentier, et, un jour, au milieu des prodiges éclatants qui manifesteront sa puissance et son origine divine, ses ennemis sauront lui jeter à la face, comme une insulte, la bassesse de sa famille, et reprocher à ses mains bénies, d'avoir manié l'outil de l'ouvrier.

De même qu'à son entrée dans le monde, à la prise de possession de notre chair mortelle, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu apparaître, comme dit Bossuet, « avec tout

l'attirail de l'humilité », de même, au moment de se manifester à la foule et de commencer la prédication Evangélique, il veut d'abord nous ouvrir son cœur et nous montrer la profondeur de son humilité. On dirait qu'il tient à faire de cette vertu la base inébranlable de son œuvre.

C'était sur les bords du Jourdain. Entouré d'une foule nombreuse, secouée par ses accents de prophète, Jean-Baptiste conférait le baptême de la pénitence. Un jour, parmi les flots de peuple qui se pressaient autour de sa personne, Jean aperçut un homme qui venait vers lui. Soudain, la lumière de Dieu l'envahit, son cœur se trouble, la main qui verse l'eau sainte s'arrête tremblante. Jean a reconnu, par l'inspiration du Saint-Esprit, l'homme qui est à ses pieds et lui demande le baptême. « Quoi ! s'écrie-t-il stupéfait, épouvanté, c'est à moi à être baptisé par vous et vous venez à moi ! » *Et tu venis ad me* [1] !

Vous êtes le Créateur, et vous vous abaissez devant votre créature ; vous êtes le Tout-Puissant, et vous vous abaissez devant la faiblesse ; vous êtes la Sagesse même, et vous vous abaissez devant l'ignorance ; vous êtes la Sainteté parfaite, et vous vous abaissez devant un pécheur ! *Et tu venis ad me !*

Et Jésus lui répondit : « Laisse-moi, c'est

1. *Matth.*, III, 14.

ainsi que nous devons accomplir toute justice. »

Le cœur du Maître est ému ! La soif de s'humilier le presse. « Laisse-moi ! Laisse-moi ! »

C'est que le Sauveur trouve en lui-même, dans sa divine Personne de Dieu et Homme tout ensemble, la raison la plus énergique, la plus convaincante de s'humilier. Dieu et homme ! c'est-à-dire la souveraine Majesté d'un côté, et de l'autre, le néant de la créature. Et la Personne divine de JÉSUS-CHRIST, qui réunit en elle-même ces deux extrémités, embrasse, d'un coup d'œil infini, toute la majesté de Dieu et tout le néant de la créature. Rien n'arrête, rien ne trouble son regard ! Il voit, et comme le mouvement de son cœur est en parfaite harmonie avec la vision de son esprit, il s'abaisse, s'abaisse toujours en reconnaissant et en confessant sans cesse, que, comme homme, il n'est rien devant Dieu.

JÉSUS a conscience, au degré le plus lumineux, de sa souveraine grandeur comme Dieu, mais il sait aussi, que cette chair qu'il a revêtue, a été créée par Dieu et doit s'abaisser devant sa majesté. Il a conscience de sa sainteté ineffable, mais il sait aussi qu'il est devenu la caution des pécheurs, qu'il est devant Dieu le grand, l'unique pécheur, puisqu'il a pris sur lui-même tous les péchés du monde ; et c'est pourquoi il veut se faire baptiser, c'est-à-dire,

être marqué publiquement, officiellement du signe des pécheurs, c'est justice.

Aussi, devant la résistance respectueuse de Jean-Baptiste, son cœur s'émeut et ses lèvres laissent tomber cette parole qui est une revendication énergique de son droit à s'humilier : « Laisse-moi, nous devons accomplir toute justice. » Rien, désormais, ne l'arrêtera sur cette pente des humiliations, qui doit le conduire par la route la plus ignominieuse à la honte suprême de la croix.

Le premier fruit de ce désir d'abaissement est le choix de ses disciples. Notre-Seigneur aurait pu s'entourer des maîtres illustres, qui enseignaient et interprétaient la loi à Jérusalem, il n'y pense même pas.

En se promenant sur les rives du Jourdain et les bords du lac de Tibériade, il rencontre des pêcheurs, il les appelle, les ravit par sa parole, la tendresse de son cœur, et ces pêcheurs le suivent. Ils sont pauvres ; ils sont simples ; ils sont ignorants ; qu'importe ? ils sont les préférés du cœur de JÉSUS, car leur pauvreté, leur simplicité, leur ignorance lui feront un cortège admirable d'humilité. Ah ! les savants, les lettrés de Jérusalem et du monde pourront se gaudir à leur aise des misérables disciples du prophète de Nazareth !

Le cœur de JÉSUS aura même des préférences plus humiliantes et ne dédaignera pas de choisir pour Apôtre un publicain, c'est-à-

dire, un de ces commis à la recette des impôts, habitués à toutes les rapines, et à toutes les vexations, objet de mépris pour le peuple juif. Et les jaloux, les ennemis du bon Maître, voyant Matthieu, le publicain, parmi ses intimes, le montreront au doigt, en disant avec dégoût : « C'est un homme qui vit avec les publicains et les pécheurs (1). »

Et ainsi, ô Cœur abaissé, humilié de mon Sauveur, vous descendez toujours !

Humble dans son entourage le plus familier, le divin Maître rejette, comme indigne de lui, tout ce qui pourrait donner de l'éclat à ses courses évangéliques. Il est pauvre, et ne rougit pas de vivre des aumônes que des âmes dévouées lui offrent généreusement. La terre entière est à lui, et cependant, il peut dire en toute vérité que « le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête (2). » Les renards sont plus favorisés que lui : ils ont au moins leurs tanières. Et comme son cœur s'ingénie à diminuer, autant que possible, la gloire dont sa parole illumine son front !

La gloire ! les foules se précipitent sur ses pas, elles le poursuivent de leurs acclamations ; chaque parole qui tombe de ses lèvres est recueillie avec amour et admiration ; ses ennemis eux-mêmes, les Pharisiens envieux, sont stupéfaits de ses réponses et se deman-

1. *Matth.*, IX, 11. — 2. *Matth.*, VIII, 20.

dent où le fils de Joseph, le charpentier, qui n'a point étudié dans les écoles célèbres, a pu puiser une telle science.

La gloire ! cette vaine pâture dont se repaît avidement l'orgueil ambitieux des hommes, le Cœur de JÉSUS la repousse ; il ne la cherche pas, il ne l'accepte pas pour lui-même. La gloire appartient à son Père. Ce qu'il dit, ce qu'il enseigne vient du Père ! C'est le Père qui en est la source, c'est au Père que la gloire doit en revenir (1). Quand les malheureux qu'il a consolés, les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, viennent le remercier de ses bienfaits, et veulent publier hautement la bonté de son cœur, et la puissance de son bras, JÉSUS les arrête et leur demande le secret. Il s'enfuit même comme s'il était coupable d'un crime, quand la reconnaissance devient trop bruyante et menace de le porter sur le trône (2).

C'est bien là, le cœur si humble de mon Sauveur ! Comme ils le connaissaient mal, ces Pharisiens orgueilleux qui lui demandaient de faire un miracle dans le ciel pour se grandir à leurs yeux (3) ! Comme ils le connaissaient mal, ces parents trop humains qui le suppliaient de se manifester au monde par des prodiges extraordinaires (4) ! Non, le Cœur de

1. *Joan.*, VIII, 50. — 2. *Joan.*, VI, 15. — 3. *Matth.*, XVI, 1. — 4. *Joan.*, VII, 4.

Jésus ignore ces faiblesses, ces vanités misérables, il est humble et s'abaisse toujours.

Non content de donner des exemples incessants d'humilité, Notre-Seigneur profite de toutes les occasions pour en inculquer profondément le précepte. S'il est témoin des prières arrogantes des Pharisiens ; s'il les voit rechercher par leur tenue hypocrite, leurs airs faussement dévots, les applaudissements de la foule, s'il constate leur empressement à choisir les premières places dans les réunions publiques, son cœur s'indigne ; il les flagelle du fouet de sa parole, il proclame, à leur confusion, que les premiers seront un jour les derniers ; que celui qui s'abaisse sera élevé et celui qui s'élève, abaissé (1) !

Autour de lui-même, dans le cercle intime de ses Apôtres, les questions de préséance sont agitées. Encore incapables de comprendre le royaume de Dieu, deux d'entre eux demandent à être assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; le Maître arrête d'un mot ces ambitions vaniteuses. « Dans le monde, dit-il, les rois dominent sur leurs sujets, mais entre vous, dans mon royaume, il n'en sera pas ainsi. Le premier, le chef, devra s'estimer le dernier de tous et l'humble serviteur de ses frères (2). » Et prenant un enfant, il le place au milieu de ses disciples. « Quel est le plus grand dans

1. *Matth.*, XXIII, 12. — 2. *Luc.*, XXII, 25.

le royaume des cieux ? » leur demande-t-il. Le plus grand sera celui qui se sera fait petit comme cet enfant, c'est-à-dire le plus humble.

A l'approche des grandes douleurs de sa Passion, le Seigneur JÉSUS, voulant faire passer dans l'âme de ses Apôtres l'humilité dont son cœur déborde, leur donne un spectacle que leurs yeux ne devaient jamais oublier. La Cène était finie, JÉSUS se lève de table, met un linge autour de ses reins, de l'eau dans un bassin, et lui, le grand Dieu du ciel, s'agenouille devant eux et leur lave les pieds !

Quand il a terminé, il dit : « Comprenez-vous ce que je viens de faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous avez raison, car je le suis. Si donc, moi, qui suis le Maître et le Seigneur, je me suis humilié jusqu'à vous laver les pieds, à plus forte raison devez-vous le faire vous-mêmes. Je vous ai donné l'exemple afin que vous le suiviez. Le serviteur n'est pas plus que le Maître, ni l'Apôtre plus que celui qui l'envoie. Heureux serez-vous si vous faites ce que je vous dis (1). »

Oui, heureux, ô Cœur humilié de mon Sauveur, heureux celui qui suit la trace de vos pas et rend sa vie conforme à votre vie !

JÉSUS a attendu le moment solennel de la séparation pour nous donner cet exemple suprême d'humilité, afin de nous faire bien

1. *Joan.*, XIII.

comprendre l'importance capitale du précepte qu'il nous impose. Déjà, dans le cours de ses prédications, il avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (1). » Apprenez-le de moi ! Il revendique cette vertu comme sienne, comme son bien propre, comme un enseignement qui lui appartient, qui vient de lui seul. « Apprenez-le de moi. » — Eh ! s'écrie saint Augustin, c'est donc à quoi se réduisent ces trésors de sagesse et de science qui sont enfouis en vous, ô Jésus ! c'est donc là ce grand secret que nous devons apprendre de vous, à savoir que vous êtes doux et humble de cœur ! Est-ce donc une si grande chose d'être petit ? » C'est une si grande chose que Dieu seul a pu l'enseigner et la faire comprendre à notre esprit !

Une grande chose ! être petit, être humble, c'est se mettre à sa place devant Dieu, en jugeant sainement ce qu'il est et ce que nous sommes.

Une grande chose ! parce que l'humilité, en rentrant dans le mouvement régulier de toute créature vers Dieu, répare le désordre introduit par le péché en rendant à Dieu ce qui est à Dieu. Le monde païen n'a point compris cette vertu essentiellement contraire à l'esprit du Prince des ténèbres, l'orgueilleux, le superbe ; elle fait partie du trésor réservé de la perfection évangélique.

1. *Matth.*, XI, 29.

JÉSUS est humble, JÉSUS nous commande d'être humbles.

Soyons humbles, parce que nous ne sommes devant Dieu que de pauvres créatures dont l'être tout entier dépend de lui, se développe et vit par lui.

Soyons humbles, parce que, ce que nous avons, nous l'avons reçu de Dieu. « Qu'as-tu, dit saint Paul, que tu n'aies reçu ? ton corps, ton âme, tes facultés, ne les as-tu pas reçus, et, si tu les as reçus, pourquoi t'en glorifier (1)? »

Soyons humbles, d'autant plus humbles que nous avons plus reçu. Si la Providence nous a comblés des richesses de ce monde, des honneurs de la naissance, des talents de l'esprit, ces biens qui exaltent si facilement la vanité et l'orgueil des hommes, humilions-nous plus profondément, car la magnificence des dons reçus ne fait qu'étaler davantage la pauvreté de notre propre fonds.

Soyons humbles ! si Dieu, par sa miséricordieuse providence, nous a fait pratiquer la vertu, suivre, sans dévier, la route du bien, prenons garde ! C'est l'œuvre de Dieu. A lui seul, la gloire doit en revenir, et nous devons confesser en toute vérité et sincérité que, sans le secours de la grâce divine, nous serions tombés dans la honte du péché.

Soyons humbles, nous surtout qui sentons

1. *I Cor.*, IV, 7.

le poids de nos fautes, pauvres pécheurs qui désirons secouer le joug du démon et rentrer en grâce avec Dieu ; mettons aux pieds de notre Sauveur bien-aimé, nos misères et nos angoisses et, pleins de confiance, disons, crions à son Cœur si bon : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

DEUXIÈME JOUR.

La Religion du Cœur de JÉSUS.

Vade, Satana ; Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.

« Retire-toi, Satan !... tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu serviras lui seul. »

Matth., IV, 10.

ENTRONS aujourd'hui dans le Cœur de JÉSUS pour y contempler et y vénérer les sentiments de religieuse adoration qu'il rend à son Père.

Après quarante jours passés au désert dans le jeûne et la prière, le divin Maître permit au démon de venir le tenter. Deux fois humilié par les réponses victorieuses du Sauveur, et soupçonnant la divine origine de cet homme qui ne ressemble en rien aux autres hommes, Satan découvre enfin sa ruse et sa perfidie et ose lui demander de fléchir le genou devant lui pour l'adorer. L'adorer ! Le Cœur du divin Maître bondit dans sa poitrine et ses lèvres indignées terrassent le tentateur en proclamant hautement que Dieu seul doit être adoré. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui. »

Quelle dut être l'émotion du Cœur de JÉSUS en prononçant ces paroles, lui qui, par le fait même de son incarnation, s'est constitué, consacré le vrai, le parfait, l'unique adorateur de Dieu !

Où trouver, en effet, parmi les créatures un être capable de rendre à la Majesté divine l'adoration qui lui convient? Dieu est infini; tout être créé est fini. Or, la grandeur de l'hommage se mesure à la grandeur de celui qui le rend. Le monde entier pouvait donc se réunir en un seul acte d'adoration; les créatures, chanter d'une seule voix les gloires du Créateur; le sang des victimes, couler à flots sur les autels ; ces sacrifices, ces louanges, ces adorations n'avaient toujours qu'une valeur finie, sans proportion avec l'Être adoré !

Aussi, à l'instant même où il entre dans le monde, où il fait partie de ce monde par sa nature humaine, le Verbe de Dieu, concentrant en lui-même toutes les adorations des créatures visibles et invisibles dont il est le Chef, se constitue l'Adorateur universel et s'offre comme Victime. *Ingrediens mundum dixit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Ecce venio* (1). Vous ne voulez point, ô mon Dieu, des sacrifices créés; eh bien ! me voici. Vous m'avez donné un corps, acceptez-le comme la victime du sacrifice d'adoration qui vous est dû. Me voici !

Cet acte que le Cœur de Jésus fait, à peine conçu dans le sein de sa Mère, il le continue sans cesse ; c'est un acte perpétuel que rien ne trouble ni n'arrête, véritable feu sacré,

1. *Heb.*, x, 5.

brûlant éternellement devant la face du Seigneur. Me voici ! Il est, il adore, il se dévoue, il se donne, il s'immole et tous les actes de sa vie ne sont que le développement, l'épanouissement de ce premier acte essentiel d'adoration.

« Or, dit saint Augustin, on ne rend de culte à Dieu que par l'amour, et il est évident qu'on ne l'aime, qu'autant qu'on lui est dévoué. » C'est donc dans l'intensité de votre amour pour Dieu, ô Cœur sacré de JÉSUS, que nous trouverons la grandeur de votre adoration.

Qui a aimé Dieu comme le Cœur de JÉSUS?

Quel regard humain pourra sonder la profondeur de cet amour ? Nos pensées et nos paroles sont impuissantes à le concevoir et à l'exprimer : *Tibi silentium laus, Domine !* Le silence est la vraie louange d'un tel amour.

JÉSUS a aimé Dieu de tout son esprit. Amour immense, amour infini, car il répondait parfaitement à la connaissance de Dieu qu'il possédait.

Au sommet de son intelligence humaine, le Verbe incréé rayonnait dans tout son éclat et lui communiquait, sur l'essence divine, sur la vie divine, les lumières les plus pénétrantes ; plus bas, la vision béatifique, comme le soleil dans son plein midi, révélait à son esprit tout ce qu'un esprit créé peut connaître sur Dieu et ses perfections ; plus bas encore, la raison dans la parfaite possession de toutes ses éner-

gies, sans ombre, sans défaillance, éclairée par les dons du Saint-Esprit, fortifiée par une expérience sûre et toujours croissante, ajoutait à tant de splendeurs son modeste éclat.

Jésus est le grand voyant ! Aucune intelligence humaine ne peut aller si avant dans les mystères de Dieu. Sa vision dépasse infiniment celle de toute créature. « Personne ne voit ni ne verra Dieu, dit le P. Monsabré, son unité, ses perfections, ses opérations intimes, sa vie, comme le voit l'esprit du Christ, car personne ne reçoit en plein comme lui le fleuve de la lumière incréée [1]. »

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei [2]! O sagesse ! ô science, ô lumière de Jésus !

Lumière du Verbe, lumière béatifique, lumière infuse, lumière rationnelle, lumière expérimentale, tous ces rayons convergent sur l'esprit de Jésus, et lui révèlent toutes les amabilités de Dieu, en lui-même et dans ses œuvres. Il en résulte dans son cœur un courant d'amour, infini comme le courant de lumière qui le pénètre et l'envahit.

Jésus voit Dieu et il l'aime comme il le voit ; il le voit d'une manière infinie, il l'aime d'une manière infinie, vraiment de tout son esprit.

Jésus a aimé Dieu de tout son cœur.

1. R. P. Monsabré, *Conf. sur l'intellignce de J.-C.*
2. *Rom.*, XI, 33.

Aimer, c'est se donner. Dire à quelqu'un : « Je t'aime »,et lui dire: « Prends, tout ce que j'ai, tout ce que je suis t'appartient », c'est la même chose. Notre cœur ne s'y trompe jamais et quand il veut savoir s'il est aimé, il pèse, avec une justice effrayante, ce qu'on lui donne et ce qu'on lui retient.

Cœur sacré de mon Sauveur, qu'avez-vous retenu ? Rien.

Vous avez dit à votre Père et votre Dieu : Je vous aime ! et vous avez tout donné. Je vous aime ! et toutes les pensées, les préoccupations de votre esprit, vous les avez données. Je vous aime ! et toutes les affections, tous les sentiments, tous les battements de votre cœur, vous les avez donnés. Je vous aime ! et toute la gloire de vos divins enseignements, et tout l'honneur des œuvres merveilleuses de votre puissance et de votre bonté, vous les avez donnés.

Je vous aime ! et toutes les forces de votre corps, les labeurs de vos courses évangéliques, toutes vos sueurs et toutes vos larmes, vous les avez donnés.

Je vous aime ! et ce corps lui-même, vous l'avez dévoué pour Dieu au plus cruel supplice ; vous avez donné les trahisons, les reniements de l'amitié, l'horreur des crachats et des soufflets reçus sur votre Face adorable ; vous avez donné les outrages et les tortures de la flagellation et du couronnement d'épines.

Je vous aime, ô mon Père, ô mon Dieu ! et vous avez donné votre vie, vous avez versé votre sang goutte à goutte sur une croix ! et pour que tout soit donné, vous avez voulu que votre cœur fût ouvert afin qu'il ne reste pas une goutte de ce sang pour vous ! O Cœur dévoué ! ô Cœur immolé ! vous n'avez rien réservé, tout est livré, tout est sacrifié.

C'est par ce don universel, ce sacrifice entier de l'amour sans mesure, que Jésus a rendu à son Père, le vrai culte qui convient à sa souveraine Majesté.

Or, ce Dieu est aussi notre Dieu. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'être le plus saint, le plus grand, le plus parfait, a reconnu par son adoration infinie la souveraineté de Dieu sur lui, combien plus devons-nous nous abaisser, nous anéantir devant notre Créateur et notre Maître, nous qui sommes si faibles, si petits, si imparfaits !

L'adoration, avons-nous dit, repose sur l'amour, et l'amour, sur la connaissance ; par conséquent, si nous voulons adorer Dieu en vérité, nous devons d'abord avoir sur sa nature et ses perfections, sur sa vie intime et ses rapports avec nous les notions les plus justes, les plus précises, sous peine de nous former, avec nos idées personnelles toujours étroites, un Dieu imaginaire, une idole.

Accedet homo ad cor altum (1) ! Approchons-

1. *Ps.*, LXIII, 7.

nous donc du Cœur de JÉSUS si profond en sagesse et en science de Dieu et demandons-lui de pénétrer notre esprit des saintes et grandes vérités de la foi.

Patrem, quis novit nisi Filius et cui Filius voluerit revelare (1)? Qui connaît le Père, Dieu, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils veut bien le révéler? JÉSUS est le seul révélateur de Dieu. Il a parlé, il a enseigné ; sa parole, son enseignement sont la vérité même, trésor précieux confié à la garde de l'Église.

Si nous voulons connaître Dieu, il nous suffit d'écouter l'Église. « Celui qui vous écoute, m'écoute, a dit Notre-Seigneur à ses Apôtres (2). » Elle sait ce qu'est Dieu en lui-même, ce qu'il est pour nous ; elle sait ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il veut de nous, ce qu'il nous réserve pour l'éternité. Elle le sait parce que JÉSUS lui a tout dit, tout révélé. *Quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (3) ; tout ce qu'il a entendu du Père, il l'a redit aux siens. Seule, l'Église catholique a ce dépôt inviolable et sacré, car seule, elle est la vraie Église, le vrai royaume de Dieu. Sa foi est indéfectible.

Ces vérités de la foi, nous devons les accepter toutes, sans réserve, sans exception. Si vous acceptez l'une et rejetez l'autre, si vous croyez à la miséricorde de Dieu et ne tremblez pas

1. *Matth.*, XI, 27. — 2. *Luc.*, X, 16. — 3. *Joan.*, XV, 15.

devant sa justice, le Dieu que vous adorez n'est plus le vrai Dieu, le Dieu de l'Église, le Dieu de Jésus-Christ, c'est un Dieu imaginaire, une idole. Tout ce que Jésus-Christ a dit de Dieu, de lui-même, tout ce qu'il a fait, est la vérité absolue et nous devons nous incliner devant sa divine sagesse.

Arrière donc, ces préjugés humains qui nous font rejeter tel ou tel point de la doctrine évangélique ; arrière, ces hésitations, ces défaillances qui nous font abandonner les pratiques religieuses ; arrière, cette indifférence coupable qui nous fait si lents à croire à la parole de notre Sauveur.

Qu'importe que nous comprenions les vérités de la foi ou qu'elles dépassent notre petit esprit ?

Dieu serait-il Dieu, c'est-à-dire infini, si nous le comprenions? Humilions-nous ; croyons, il ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Accedet homo ad cor altum.

Approchons-nous du Cœur de Jésus, si profond en amour de Dieu. Mettons notre cœur en regard de son Cœur, et posons-nous cette question : Aimons-nous Dieu ? Est-il vraiment notre trésor ? Notre-Seigneur a dit : « Là où est votre trésor, là est votre cœur (1). » Un trésor est l'objet continuel de la pensée, des préoccupations de l'esprit. Pensons-nous à Dieu ?

1. *Matth.*, VI, 21.

Quand on aime, rien n'est plus cher, rien n'est plus agréable que de penser à la personne aimée.

Son souvenir est toujours accueilli avec joie et répand dans notre âme un parfum qui la pénètre délicieusement. Il donne le bonheur. La pensée de Dieu produit-elle en nous ces fruits d'allégresse ? Hélas ! nous devons l'avouer, nous pensons rarement à Dieu. « Étrange faiblesse de l'homme ! dit Bossuet, je ne dis pas les affaires, mais les moindres divertissements rendent notre esprit attentif ; nous ne le pouvons tenir devant Dieu, et outre qu'il ne nous échappe que trop par son propre égarement, nous le promenons encore volontairement de çà et de là (1). » A peine pouvons-nous consacrer, tous les jours, quelques instants à la pensée de Dieu, et nous croyons avoir beaucoup fait. Si chaque dimanche, nous lui accordons un peu plus, nous nous estimons de parfaits chrétiens. Quel signe plus évident, plus lamentable de la sécheresse de notre cœur pour le bon Dieu !

Quand on aime, on cherche à être agréable à la personne aimée. Le cœur a besoin de procurer le plaisir et la joie. Qui de nous pense à être agréable à Dieu ? Qui de nous s'ingénie à lui donner cette joie de nous regarder avec bonheur ? Et cependant nous

1. Bossuet, *Médit.*

pouvons être agréables à Dieu, lui faire plaisir ! Soyons bons, soyons justes, soyons humbles, et nous sommes agréables à Dieu ! soyons miséricordieux, soyons chastes, soyons détachés de ce monde, désireux de l'éternelle vie et nous faisons plaisir à Dieu ! En un mot, la joie, le plaisir de Dieu en nous et par nous, c'est la vue de nos luttes victorieuses, le spectacle de nos vertus. Nos démonstrations extérieures, nos paroles enflammées sont peu de chose à ses yeux, à son cœur, s'il ne voit en nous le triomphe sur le péché et l'épanouissement progressif de sa grâce. C'est là le vrai spectacle de Dieu.

Quand on aime, on se dévoue pour la personne aimée. Rien ne coûte ; aucun sacrifice ne paraît trop grand, trop difficile, pas même celui de la vie. Quand notre pauvre cœur s'est pris d'un amour terrestre, quand une passion l'étreint et le subjugue, a-t-il peur du sacrifice ? Recule-t-il devant le labeur pour satisfaire sa passion ? Non. Il brave tout, il lutte en désespéré, rien ne l'arrête, pas même la misère, pas même le déshonneur, pas même l'infamie !

Et pour vous, ô mon Dieu ! il n'y a que des lâchetés, des défaillances, des trahisons !

Se dévouer pour Dieu ? Sentir en son âme le souci de la gloire de Dieu ? C'est une rare exception. Combien peu, devant leur crucifix, ce livre sanglant où tout chrétien

peut lire l'amour infini, le dévouement sans borne de Dieu, combien peu ont la pensée de rendre à Dieu quelque chose de cet amour et de ce dévouement !

On travaille pour Dieu jusqu'à l'intérêt ; on travaille pour Dieu jusqu'à l'honneur ; on travaille pour Dieu jusqu'à la gêne ; mais quand l'intérêt est en souffrance, quand l'honneur est en péril devant le monde, quand il faut souffrir, se sacrifier, s'immoler, tous les cœurs se glacent, tous les courages faiblissent.

Avouons donc et confessons devant le Cœur si aimant et si dévoué de JÉSUS, que nous ne savons pas adorer Dieu, parce que nous ne savons pas l'aimer.

TROISIÈME JOUR.

Le Cœur de Jésus et le Respect de la Religion.

Nolite facere Domum Patris mei domum negotiationis.

Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.

Joan., II, 16.

DEUX fois, pendant le cours de sa vie, Notre-Seigneur chassa les vendeurs du temple de Jérusalem. Il inaugure et termine sa carrière publique par cet acte énergique.

Aux approches des grandes fêtes, et surtout de la Pâque, le parvis extérieur du temple de Jérusalem se remplissait de marchands. Les changeurs y installaient leurs comptoirs. Des troupeaux de bœufs et de brebis, de taureaux et d'agneaux destinés aux sacrifices étaient parqués un peu partout comme dans un abattoir. C'était un va-et-vient continuel, au milieu des cris des animaux et des murmures de la foule.

Le Cœur de JÉSUS s'indigne à la vue de cette profanation ; une sainte colère l'envahit ; prenant un fouet, il chasse les trafiquants, renverse les comptoirs, expulse même les vendeurs de colombes. Il agit en maître, comme le Fils de la maison, et ne permet pas qu'on fasse du temple un lieu de passage. « Com-

ment ! s'écrie-t-il, ma maison doit être une maison de prière pour tous les peuples, et vous en faites une caverne de voleurs ! »

La sainte passion de l'honneur de Dieu brûle le Cœur de Jésus et rien ne le touche plus au vif que cette corruption de l'homme, qui lui fait déshonorer et avilir ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré : la Religion.

L'honneur de Dieu ! N'est-il pas lié de la manière la plus indissoluble avec la religion ? En effet, la religion consiste essentiellement dans la révélation, la manifestation de Dieu. C'est par elle que Dieu se met en rapport avec nous, nous parle, nous dit ce qu'il est, ce que nous devons faire pour retourner à lui comme à la fin suprême de notre vie.

Or, cette révélation de la Divinité se fait de diverses manières : l'enseignement, les temples, le culte public, les pratiques de piété sont autant de modes par lesquels Dieu se manifeste à nous, en exprimant sous des paroles et des images sensibles ses divines perfections.

La religion, considérée dans sa doctrine et son culte, est donc la vivante et parfaite image de Dieu, le miroir sans tache, où nous pouvons contempler, étudier et vénérer sa Sainteté infinie, sa Toute-Puissance, sa Bonté sans mesure, sa Justice terrible.

Toucher à la religion, c'est donc toucher à Dieu lui-même ; dénaturer la religion en

changeant ses dogmes, sa morale, son culte, c'est dénaturer l'image de Dieu et l'atteindre lui-même dans ses rapports avec nous ; déshonorer la religion par des pratiques coupables ou ridicules, c'est déshonorer la majesté de Dieu en outrageant sa sainteté et en rapetissant sa grandeur.

Aussi dans la Loi ancienne, Dieu se montre d'une vigilance minutieuse pour tout ce qui regarde son culte. Après avoir fixé d'une manière immuable les fondements de la religion en promulguant sur le Sinaï ses commandements, il donne à Moïse le code le plus détaillé des cérémonies du culte. Tout est prévu, tout est indiqué, tout est écrit ; rien n'est laissé à l'arbitraire. Pour montrer combien ces prescriptions sont graves, Dieu en punit les transgresseurs avec une sévérité capable d'en inspirer le respect. Ainsi, pour avoir prétendu offrir l'encens devant l'Arche sainte, sans avoir le caractère sacré du Pontife, Coré, Dathan et Abiron sont engloutis avec toute leur famille (1). Ainsi, au milieu des transports de joie qui célèbrent la marche triomphale de l'Arche vers Jérusalem, Dieu n'hésite pas à frapper de mort Oza, coupable d'avoir porté la main sur l'Arche pour la soutenir et la protéger (2). Ainsi, quand l'envoyé de Séleucus, Héliodore, pénètre dans le

1. *Num.*, XXVI, 10. — 2. II *Reg.*, VI, 7.

Temple pour piller le trésor sacré, deux Anges apparaissent qui le flagellent sans pitié et le laissent expirant (1).

Les pages de la sainte Écriture sont pleines des réclamations énergiques de Dieu, des protestations indignées qu'il adresse à son peuple par la bouche de ses prophètes, quand le Temple est souillé par des actes criminels; quand les Israélites, — cette race au front d'airain et au cœur de pierre, — abandonnent la Loi divine pour se livrer au culte des idoles, ou la déshonorent par des pratiques superstitieuses et hypocrites. « Vous me déshonorez, leur crie-t-il, mon Nom est couvert d'opprobre parmi les nations à cause de vous (2) ! »

Quoi de plus touchant aussi que ces cris, ces supplications des saints et des prophètes de l'ancienne Loi qui interpellent Dieu « à cause de sa gloire ». — « Sauvez-vous, délivrez-nous à cause de votre Nom ! »

Si nous sommes vaincus, si nous sommes accablés, Dieu, que deviendra la gloire de ton Nom ! *Propter gloriam Nominis tui libera nos* (3). Tant il y a d'union, d'intimité, d'identité entre la vraie religion et Dieu !

Aussi partout où Notre-Seigneur rencontrait le trafic des choses religieuses comme dans le Temple, ou l'hypocrisie de la piété comme dans les pharisiens, l'indignation le

1. II *Macc.*, III, 26. — 2. *Is.*, LII, 5. — 3. *Ps.*, LXXVIII, 9.

saisissait et ses lèvres, habituées à bénir et à pardonner, lançaient les malédictions les plus terribles. Si bon, si miséricordieux pour les pauvres pécheurs, le divin Maître ne pouvait supporter le déshonneur de son Père.

« Malheur à vous ! scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume de Dieu. Vous n'entrez pas et ne souffrez pas que les autres entrent.

« Malheur à vous ! scribes et pharisiens hypocrites, parce que, faisant de longues prières, vous dévorez les maisons des veuves.

« Malheur à vous ! scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et vous ne tenez aucun compte des points les plus graves de la Loi, la justice, la miséricorde et la foi. Il fallait faire cela, mais ne pas omettre ceci. Guides aveugles ! vous filtrez le moucheron et avalez le chameau !

« Malheur à vous ! scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et au dedans, vous êtes pleins de souillures et de rapines. Pharisien aveugle ! nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat et le dehors sera pur aussi.

« Malheur à vous ! scribes et pharisiens hypocrites, vous ressemblez à des sépulcres blanchis. Au dehors, ils paraissent beaux aux yeux des hommes, mais au dedans, ils sont pleins d'ossements de mort et de pourriture.

Ainsi, au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité (1) ».

C'est la justice éternelle et inexorable de Dieu qui tonne par la bouche de JÉSUS et dénonce ces grands criminels qui déshonorent sa souveraine Majesté en avilissant la religion.

« Ils altèrent la vérité et égarent ceux qu'ils « devaient éclairer ; ils exploitent les simples, « dévorent sous le masque de la religion la « fortune des veuves, ils dégradent le culte « qu'ils matérialisent ; il affectent de multi- « plier les pratiques jusqu'au scrupule, et « oublient la justice, la miséricorde, la foi ; ils « trompent la foule avec leur faux air de reli- « gion et entassent rapines et souillures dans « leur cónscience abominable, sépulcres blan- « chis et remplis d'horreur (2). »

Ce sont les grands coupables, car en déshonorant la religion, ils entravent le règne de Dieu ; race de vipères ! disait Notre-Seigneur, car ils tuent la foi dans les âmes et éloignent par le dégoût celles qui voudraient revenir à Dieu. « Ils n'entrent pas dans le royaume et ne laissent pas entrer les autres. »

Conduite criminelle, parce qu'elle est essentiellement contraire à la bonté de Dieu qui veut le salut de tous, et appelle toutes les âmes à la connaissance de la vérité.

1. *Luc.*, XI; *Matth.*, XXIII.
2. P. Didon : *Jésus-Christ*, t. II, c. 3.

A l'exemple du divin Maître, habituons-nous donc à traiter les choses de la religion avec le respect le plus profond.

Respect à la maison de Dieu !

Rappelons-nous la sainte terreur que Dieu demandait à ceux qui s'approchaient autrefois du temple de Jérusalem. *Pavete ad sanctuarium meum* (1) ! Tremblez devant mon sanctuaire. Qu'était le temple en face de la plus pauvre église catholique ? Il y avait des ornements d'une richesse incomparable ; il y avait les souvenirs sacrés et patriotiques de la protection de Jéhovah sur son peuple : l'Arche d'Alliance, la verge fleurie d'Aaron, la Manne miraculeuse, trésors vénérables sans doute et dignes de tout respect ; mais la plus pauvre église catholique possède un trésor plus précieux. Ce n'est pas un simple souvenir, un symbole mystérieux, une image de Dieu, c'est Dieu lui-même. Qu'il soit sous les voûtes splendides des cathédrales ou sous le chaume de la hutte d'un sauvage, c'est toujours le même Dieu, réellement présent, réellement existant au milieu de nous. C'est lui ! Notre Seigneur et Sauveur bien-aimé, JÉSUS-CHRIST, le fils du Dieu vivant !

C'est Lui !... Où est notre respect, notre vénération ? Que de fois, entrons-nous dans l'église sans songer à la divine présence de

1. *Levit.*, XXVI, 2.

notre Sauveur, enfants ingrats, qui oublions le meilleur, le plus tendre et le plus dévoué des pères.

C'est Lui !... et notre cœur reste insensible, distrait, sans un signe d'adoration, sans un acte d'amour, pendant que les Anges, témoins invisibles de notre froideur et de notre ingratitude, redoublent leurs hommages et leurs louanges.

C'est Lui !... Il est comme un étranger dans sa propre maison. Il est venu, il reste au milieu des siens, et les siens, ses enfants,ceux pour qui il a tant souffert, ne le connaissent plus. *Non novi hominem* (1). Je ne connais pas cet homme.

Pauvre Jésus ! oublié, méconnu, outragé dans le sacrement où il nous témoigne le plus d'amour. Ne pourrait-il pas, sortant de son tabernacle, prendre le fouet vengeur et chasser de son temple, ces vendeurs qui y discutent leurs intérêts matériels, comme sur une place publique ; ces étourdis, qui, oublieux de toute dignité, ne sont occupés qu'à rire et à se distraire agréablement ; ces profanateurs, qui ne rougissent pas de rendre la maison de Dieu témoin de leurs coupables passions? Ne pourrait-il pas nous dire, comme il disait aux Juifs : « Ma maison est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs !... »

1. *Matth.*, XXVI, 72.

Respect aux pratiques de piété que l'Église approuve et conseille.

Notre-Seigneur a donné à son Église le pouvoir de régler les cérémonies et les pratiques pieuses qui constituent le culte public et privé. Il lui appartient d'en déterminer le mode pour rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû et aider les âmes à se sanctifier. Ces cérémonies et ces pratiques de piété peuvent varier selon les temps et les besoins ; mais approuvées par l'Église, elles ont droit à tout notre respect, car elles portent en elles l'image de Dieu et sont une source de grâce pour les âmes.

Qu'il n'y ait donc jamais, ni dans nos cœurs un sentiment de mépris, ni sur nos lèvres une parole de raillerie en ce qui touche les choses religieuses.

Que d'autre part, les personnes pieuses professent pour les pratiques de piété un respect si profond, qu'elles se gardent avec une extrême vigilance d'en diminuer la sainteté et la grandeur, par des excès déplacés, des singularités choquantes, que l'Église n'approuve jamais, parce qu'elles déshonorent Dieu en le couvrant de ridicule. La pauvre nature humaine a un penchant irrésistible à ce pharisaïsme du dehors que Notre-Seigneur a tant de fois maudit.

Soyons simples, soyons éclairés, soyons mesurés dans tout ce qui a rapport à la religion, nous souvenant sans cesse que nous por-

tons, dans un vase très fragile, ce trésor précieux qui est l'honneur de Dieu.

Respect à toutes les personnes consacrées à Dieu et spécialement au Prêtre.

Le prêtre est le ministre, le représentant de Dieu sur la terre. Il a reçu de JÉSUS-CHRIST, par l'onction sainte du sacerdoce, les pouvoirs les plus étendus : sur sa divine personne, en consacrant son Corps et son Sang et en l'offrant en sacrifice ; sur les âmes, en leur donnant la grâce des Sacrements. Il a dans ses mains vénérables tout le sang de JÉSUS-CHRIST. Respectons son caractère sacré, son ministère de miséricorde.

Si, par malheur, les faiblesses humaines apparaissent en lui ; s'il n'est pas, à notre jugement, digne de la mission surhumaine qui lui est confiée, sachons jeter un voile sur ces défaillances et conserver par la foi les sentiments d'hommage religieux que nous lui devons. Ayons, vis-à-vis du prêtre, ce sentiment exquis de délicatesse que les enfants ont vis-à-vis de leur père et de leur mère.

Soyons d'autant plus respectueux pour le prêtre que les ennemis de la foi lui témoignent plus de haine ; et, dans toutes les circonstances où nous pouvons affirmer notre foi, ne craignons jamais de montrer notre vénération.

Vivons ainsi, en vrais chrétiens, vrais enfants de Dieu, soucieux de l'honneur de notre Père céleste, comme l'était le Cœur sacré de JÉSUS.

QUATRIÈME JOUR.

Admiration du Cœur de Jésus pour l'amour de Dieu envers les hommes.

Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique.

Joan., III, 16.

UN pharisien, Maître en Israël, d'une famille illustre, appelé Nicodème, vint trouver Notre-Seigneur dans le secret de la nuit. Timide admirateur des vertus et de la doctrine du prophète de Nazareth, il voulait l'approcher de plus près et lui demander quelque lumière. Le Seigneur JÉSUS l'accueille avec bonté ; il lui révèle les profondeurs de la loi nouvelle et lui découvre le grand mystère de la Rédemption par la croix, cette exaltation du Fils de l'homme qui doit attirer les âmes pour les guérir, comme l'exaltation du serpent d'airain par Moïse guérissait les corps.

Transporté par la vision lointaine de cette croix, le Cœur de JÉSUS s'enthousiasme ; il est comme dans la stupeur à la vue de cet amour incomparable de Dieu pour les hommes, et il laisse éclater son admiration en s'écriant : « Oui, Dieu a tellement aimé les hommes qu'il leur a donné son Fils ! » *Sic*

enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.

O amour de Dieu, tu forces même le plus aimant des cœurs à s'étonner de ta grandeur ! Jésus te contemple, il embrasse ton immensité et ta vue le transporte.

Dieu a tant aimé les hommes qu'il leur a donné son Fils unique. Si le Cœur de Jésus se pâme devant un tel amour, combien devons-nous nous efforcer d'en pénétrer l'intensité, afin de remercier Dieu avec toute la reconnaissance dont nos cœurs sont capables.

Dieu a tellement aimé les hommes en leur donnant son Fils unique pour les sauver, c'est-à-dire, Jésus crucifié, que nous pouvons affirmer qu'il ne peut nous aimer davantage, parce qu'il ne peut nous donner davantage. Ce don inouï a épuisé sa puissance d'amour.

L'amour se mesure à ce qu'il donne. Parcourons les dons divers que Dieu a faits ou pouvait faire à la nature humaine et comparons-les au don suprême de Jésus crucifié, nous verrons ainsi, en pleine lumière, où l'amour de Dieu coule dans un lit plus profond, entre des rives plus larges.

La première rencontre de Dieu et de l'homme, se fait au Paradis terrestre. Dieu, le Dieu créateur, le Dieu bienheureux, est penché sur la noble créature qu'il vient de tirer du néant pour en faire le chef-d'œuvre du monde. Ce corps, qu'il a pétri d'un peu de boue, il

l'orne de toutes les grâces de la jeunesse avec l'amour d'un père. Il le fait beau, vigoureux, plein de noblesse. Cette âme, qu'il a tirée de son sein fécond, est toute resplendissante des traits de la Divinité : elle est en vérité l'image de Dieu qu'elle reflète comme un miroir sans tache.

Elle est sainte comme Dieu : point de trouble dans ses passions ; point de faiblesse dans sa volonté ; point d'ombre dans son intelligence ; aucun penchant au mal. La raison est droite, le cœur est pur, les sens paisibles. L'ordre est partout dans la soumission à Dieu.

Père saint ! C'est bien là votre fils. Aussi Dieu le comble de bienfaits. Ce premier-né a toutes les tendresses, tous les sourires du Père. Il ne craint ni la souffrance, ni la mort. Toutes les joies sont pour lui sur la terre, dans ce jardin de délices, et, plus tard, sans secousse violente, sans douleur, sans les angoisses de la mort, il jouira éternellement du bonheur même de Dieu.

O Justice originelle ! O grâces du Paradis ! grâces joyeuses du berceau de l'humanité, êtes-vous le don suprême de Dieu que nos larmes regretteront toujours sans espoir de le retrouver jamais ? Dieu peut-il aimer encore ?

Oui, Dieu peut aimer encore.

Tout ce qu'il donne à notre premier père, ces trésors de grâces qu'il lui ouvre si libéralement sont de lui, c'est vrai, mais ce n'est pas lui !

Quand on a tout donné, on peut encore se donner soi-même.

Sans prétendre résoudre cette question, à savoir: si l'homme n'avait pas péché, le Verbe se serait-il incarné ? nous pouvons le supposer parce que cette union du Verbe de Dieu avec la nature humaine, dans l'état de justice originelle, est en pleine harmonie avec la puissance et l'amour de Dieu.

Après avoir épuisé toutes ses grâces, toutes ses faveurs naturelles et surnaturelles sur l'humanité, Dieu, voulant lui donner l'acte suprême d'amour, se livre donc lui-même, s'unit personnellement à elle : il se fait homme !

Fiançailles d'honneur et d'allégresse entre l'Époux bienheureux, le Fils unique de Dieu, et l'Épouse parée de ses dons les plus magnifiques, immaculée, la créature humaine !

Union merveilleuse qui glorifie le monde entier et répand dans tous les êtres une joie ineffable !

L'Homme-Dieu est ainsi le premier-né de toute créature ; tout a été fait pour lui, il est le Roi, le Pontife de l'univers. Par lui, par ses lèvres bénies, monte sans cesse vers Dieu le cantique d'adoration, de louange, d'actions de grâce de toute créature. Par lui, par son Cœur divin, tout cœur créé aime Dieu d'un amour infini ; par lui, par son intelligence divine, tout esprit, visible et invisible, pénètre les profondeurs de Dieu, scrute les secrets

de sa sagesse, admire ses perfections. Il devient le commencement et la fin de tout, la raison unique de la création.

Tout lui fait cortège ! cortège des êtres inanimés que sa puissance transforme en créant un ciel nouveau et une terre nouvelle, paradis enchanteur où les choses elles-mêmes ont leur joie ; cortège de tous les hommes sur lesquels sa bonté laisse déborder des torrents de bonheur et de gloire ; cortège des Esprits célestes qui le contemplent avec ravissement et célèbrent ses grandeurs.

Avancez, ô Verbe glorificateur ! La beauté vous enveloppe, la joie vous entoure. Avancez, soyez heureux et régnez !

Specie tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede et regna (1). »

Tout vous est soumis, tout vous acclame, tout vous aime !

Régnez par l'amour, ô Roi pacifique, n'êtes-vous pas le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu ? n'êtes-vous pas le Don suprême ? Dieu s'étant donné lui-même, en vous et par vous, à la nature humaine, peut-il aimer encore ?

Oui. — L'amour ne se mesure pas seulement à ce que l'on donne. Mettez dans les plateaux d'une balance le même don, ajoutez d'un côté les transports de joie qui l'accompagnent, de l'autre, les larmes de douleur qu'il fait verser:

1. *Ps.*, XLIV, 5.

où est le vrai poids de l'amour ? qui l'emporte des deux ? Notre cœur ne s'y trompe jamais, et, avec une rigueur inflexible, il dit avec le sage de l'Écriture: « celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? (1) » Que sait-il en amour ? Sait-il même s'il aime vraiment ? Est-il sûr de son cœur ? N'est-il pas le jouet d'une illusion ? Demain, aimera-t-il encore ? Mais si ce cœur a souffert; s'il a connu les angoisses et les tortures ; s'il a versé son sang ; ah ! c'est bien, il a donné ses preuves, il aime vraiment.

Donc, ô Verbe, ô Fils unique de Dieu, venez ! descendez du ciel; descendez encore, descendez toujours,car elle est bien bas, cette pauvre nature humaine que vous voulez unir à votre divine personne. Elle est bien bas ! Ce ne sont plus les gloires et les joies des noces du Paradis, c'est une lamentable mésalliance !...

Cette nature humaine que vous aimez, elle a tout perdu. Plus de grâce de Dieu, plus de sainteté, mais la vengeance qui pèse sur elle ; mais le péché qui la souille de sa corruption : elle en est infectée ! cette corruption a pénétré jusqu'à le moelle de ses os, elle la transmet avec son sang.

Voyez : son intelligence est obscurcie ; elle ne connaît plus la vérité, mais la cherche péniblement, à tâtons, comme un aveugle ; l'erreur est son pain de chaque jour.

1. *Eccli.*, XXXIV, 9.

Voyez : sa volonté est affaiblie, le mal l'a blessée et, laissant son dard dans la plaie, il lui donne sans cesse un effroyable désir de jouir de lui. Tout est révolte, illusion, malice et faiblesse dans ses facultés, ses passions et ses sens. Le pauvre corps lui-même porte le poids de la colère divine ; les infirmités l'accablent, la mort l'attend, la pourriture veille sur sa tombe.

Grand Dieu ! descendez, si vous l'osez ! — Venez vous unir à cette chair coupable, soyez homme comme nous, souffrez avec nous, mourez avec nous !

C'est fait !

Dieu est descendu, il s'est uni à cette nature humaine dégradée ; il a vécu pauvre, humilié, parmi les hommes ; il leur a rendu par son enseignement cette vérité qu'ils avaient perdue, et voulant fortifier leur volonté, purifier leur cœur, les relever vers Dieu dans la sainteté et leur ouvrir de nouveau les portes du ciel, il a souffert pour eux les plus horribles tortures. La chair qu'il a prise, il a voulu qu'elle fût broyée comme sous le pressoir, outragée, clouée sur une croix. Il a fait ouvrir tout grands ses pieds, ses mains, son cœur, afin que tout le sang qu'il avait pris de nous fût versé pour nous !

« *Consummatum est !* » Tout est consommé ! L'amour de Dieu est épuisé, il ne peut plus rien ; sa puissance est vaincue par le sang de Jésus crucifié.

Où est la justice originelle ? Où est le don si grand de l'Incarnation glorieuse ? Toutes ces grâces joyeuses défaillent devant la Croix. Le don de Jésus crucifié n'est pas seulement l'amour, c'est la folie de l'amour ! Aussi, il a souffert les plus violentes contradictions.

Il a été le scandale des anges rebelles. Dieu révéla à la Cour céleste cette union future de son Fils avec notre pauvre nature, et toutes ses douloureuses et humiliantes conséquences (1). Les uns, pleins d'admiration pour la bonté divine, s'inclinèrent et adorèrent l'humanité déifiée ; les autres, Lucifer à leur tête, sentirent leur cœur se rétrécir et se fermer par la jalousie et la honte ! Ils ne purent comprendre l'immensité de cet amour et refusèrent leurs hommages à l'Homme-Dieu crucifié.

Aujourd'hui encore, sur la terre, qui divise les hommes si ce n'est la croyance à l'amour de Dieu ? « Voici, dit le Seigneur, que je vais « faire sur terre une chose merveilleuse que « l'on ne croira pas quand elle sera racontée... « les oreilles en tinteront (2). » Cette chose, c'est Jésus crucifié, scandale pour les uns, vie pour les autres. Scandale pour ceux qui ne peuvent croire à un tel excès de l'amour de Dieu. « Comment ! Dieu nous aimerait à ce point ! non, ce n'est pas possible, » et leur

1. C'est une opinion théologique.
2. *Jerem.*, XIX, 3.

cœur se ferme, la foi ne peut entrer. Vie pour les autres, pour ceux qui confessent. « Que « Dieu, si riche en miséricorde, nous a aimés « à ce point, malgré la corruption du péché, « qu'il nous a vivifiés dans le Christ Sauveur « des âmes (1). »

Admirable réflexion de saint Thomas d'Aquin : « Cette idée, dit le saint Docteur, « que le Christ est mort pour nous est telle- « ment ardue que notre esprit a peine à s'en « pénétrer, bien plus, ne peut nullement la « comprendre ! L'amour de Dieu pour nous « est si grand qu'il fait pour notre salut plus « que nous ne pouvons comprendre (2). »

O Dieu, ô Dieu bon, quand vous aimerons-nous, comme nous devons vous aimer !

Remarquons l'effet prodigieux de cet amour suprême de Dieu sur l'humanité.

L'amour de Dieu étant la source de la grâce qui sanctifie les âmes et les élève vers lui, il doit y avoir proportion entre l'excès de l'amour de Dieu et l'effet de cette grâce : la sainteté. Si Dieu, dans le don de Jésus crucifié, témoigne aux hommes le plus grand amour, la grâce, qui est le fruit de cet amour, doit faire entrer plus avant dans la sainteté et monter plus haut dans la gloire. L'excès de l'amour de Dieu pour les âmes produira nécessairement,

1. *Eph.*, II, 4.
2. D. Thom. *Comm. sup. Credo.*

comme cause souverainement efficace, l'excès de l'amour des âmes pour Dieu.

En sorte que nous pouvons affirmer avec certitude que si Dieu, en nous aimant jusqu'à mourir pour nous, nous a donné le plus grand témoignage d'amour, cet amour lui-même crée dans les âmes chrétiennes la charité la plus intense, et comme la charité est le principe et la mesure de la gloire céleste, il résulte que la gloire des chrétiens au ciel, la gloire de cette misérable créature humaine, restaurée, rachetée par le sang de Jésus crucifié, est la gloire la plus grande que Dieu puisse donner à ses élus.

Le ciel de la justice originelle pâlit devant le ciel chrétien ; le ciel même du Verbe glorificateur n'aurait pas des étoiles aussi brillantes que celles qui resplendissent au firmament chrétien.

Pensez donc à la lutte énergique, à cette violence perpétuelle que le chrétien doit subir pour faire triompher en lui la grâce de Dieu. Pensez à ses souffrances, à ses larmes, à son sang répandu ! Regardez les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges. Prenez toutes ces âmes qui ont vécu dans la chair comme des anges, ou qui ont expié, dans une pénitence rigoureuse, les égarements d'un jour : à qui les comparer ?

O Jésus crucifié ! ô mon Sauveur bien-aimé, vous êtes le roi de l'amour !

Quand un jour tous vos enfants, tous les rachetés de votre sang, seront unis à vous dans l'éternité, il n'y aura plus qu'un seul cœur, le cœur du Père et des enfants pour dire à Dieu, dans un acte d'amour le plus intense et le plus parfait : Mon Dieu, je vous aime !

Ce sera la fête suprême de l'amour créé, la revanche de l'humanité !

CINQUIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et la Samaritaine.

Si scires donum Dei !... Si tu connaissais le don de Dieu.

Joan., IV, 10.

LE Seigneur JÉSUS, suivant la route qui avait vu passer Abraham et Jacob, revenait de Judée en Galilée. Il fit halte près de Sichem, la ville dédaignée et maudite par les Juifs, dans le champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils, et au bord du puits creusé par le Patriarche. Fatigué du voyage, il s'assit sur la margelle. Il était midi, la sixième heure du jour, suivant les Orientaux. Les disciples étaient allés jusqu'à la ville acheter des vivres, le laissant seul. Il attendait [1].

Une femme de Samarie vint puiser de l'eau, JÉSUS lui dit : « Donne-moi à boire. »

Mais elle, reconnaissant un Juif, s'en défendit. « Comment, lui dit-elle, vous qui êtes « Juif, me demandez-vous à boire, à moi, une « Samaritaine ? Les Juifs dédaignent de rien « demander aux Samaritains. »

JÉSUS lui répondit : « Si tu connaissais le « Don de Dieu et quel est celui qui te dit : « donne-moi à boire, peut-être lui en aurais-

1. *Joan.*, IV.

« tu demandé toi-même et il t'eût donné de « l'eau vive. »

Le Cœur de Jésus est débordant de bonté et de miséricorde. Ce puits, donné par Jacob à Joseph, le préféré du cœur paternel, fait passer devant son regard les figures vénérables de l'Ancien Testament qui ont prophétisé, d'une manière vivante, la venue du Sauveur du monde.

Joseph, le bien-aimé, vendu par ses frères, traité comme un esclave, plein de la sagesse divine, devenu le sauveur de l'Égypte (1), est présent à sa pensée. Aussi, quand il voit arriver cette femme, d'une race méprisée et maudite, son cœur est ému. Le vrai Sauveur, non de l'Égypte seule, mais du monde, se sent pressé de lui annoncer le salut, la bonne nouvelle. Pour lui, il n'y a plus de distinction de race, de limite nationale ; il n'y a plus ni Juif ni Samaritain, ni Romain ni Grec, il n'y a que des âmes à sauver. Toutes sont appelées au bercail pour ne former qu'un seul troupeau sous la houlette d'un seul Pasteur.

Le péché a divisé le monde, la grâce de Jésus-Christ doit lui rendre l'unité.

Aussi, cette humble femme, nullement habituée à ces pensées nouvelles, est étonnée. Elle ne peut comprendre qu'un Juif lui demande quelque chose. Leur Dieu n'est pas

1. *Genes.*, XXXVII.

le même, ils n'adorent pas dans le même temple ; la haine religieuse les divise, aucun lien commun, aucune relation, aucun service réciproque.

Cependant, un attrait mystérieux l'attire vers le divin Maître et la retient. Il lui parle d'eau vive, sa curiosité est éveillée. « Seigneur, « lui dit-elle, vous n'avez pas avec quoi puiser « et le puits est profond, d'où aurez-vous donc « de l'eau vive ? Êtes-vous plus grand que « notre Père Jacob qui a donné ce puits et a « bu lui-même de cette eau, et ses enfants et « ses troupeaux ? »

Jésus répondit : « Celui qui boit de cette « eau, aura soif encore, mais qui boira de « l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais « soif. L'eau que je lui donnerai, deviendra « en lui une source jaillissante jusqu'à la vie « éternelle. »

Admirons la délicatesse du Cœur de Jésus. Cette femme qu'il veut instruire, élever à la connaissance du grand mystère de la foi, ne comprend rien à ses paroles. Ses répliques prouvent une préoccupation toute matérielle et commune. « Comment puisera-t-il de l'eau ? » — « Est-il plus grand que notre Père Jacob ? » — « Seigneur, donnez-moi de cette « eau afin que je n'aie plus jamais soif et que « je ne vienne plus ici. »

Pauvre âme ! que le Sauveur veut pénétrer. Comme le grâce a peine à trouver un passage!

Comme la lumière de la foi perce difficilement au milieu des ténèbres de notre esprit distrait, préoccupé, matérialisé ! Qu'allez-vous faire, ô mon Sauveur, pour entrer en Maître dans ce cœur ?

Jésus ne se lasse pas ; rien ne le rebute, il va frapper un grand coup.

« Va, lui dit-il, appelle ton mari et viens ici. » C'est à la conscience que le bon Pasteur parle cette fois. — « Appelle ton mari. » — Or cette femme avait une conduite très irrégulière et celui avec qui elle vivait n'était pas son mari. Jésus le savait, il le lui dit.

Troublée, confuse, frappée de stupeur, la coupable s'écrie : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. »

C'est le premier rayon de la grâce dans son cœur. Elle reconnaît et confesse que celui qui lit ainsi dans le fond des cœurs, doit être éclairé de Dieu, un Voyant surnaturel. Son âme est déjà mieux disposée, la pensée religieuse l'envahit.

« Nos Pères, dit-elle à Jésus, en montrant le mont Garizim, nos Pères ont adoré Dieu sur cette montagne, et vous, Juifs, vous dites que c'est à Jérusalem seul que Dieu veut être adoré. »

« Femme, crois-moi, répondit le Seigneur, « voici l'heure où désormais vous n'adorerez « le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusa- « lem. Vous autres, Samaritains, vous adorez

« ce que vous ne connaissez pas, nous Juifs, « nous adorons ce que nous savons, car le salut « vient par les Juifs. Voici l'heure ! Elle est « venue où les vrais adorateurs adoreront le « Père en esprit et en vérité. Ce sont là ceux « que le Père cherche. Dieu est esprit et ceux « qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en « vérité. »

L'heure est arrivée ! Cette heure promise aux patriarches, saluée par leur bouche expirante, comme l'espérance de toutes les nations. L'heure est arrivée ! La bénédiction est descendue du ciel ! Le salut est présent.

O Emmanuel ! ô Dieu avec nous, comme tu as été long à descendre ! Combien t'ont désiré, appelé, pressé, pleuré les saints et les prophètes ! Et te voici, c'est toi, le désiré !

« Je sais, dit la Samaritaine, d'après la rumeur qui courait dans les masses, que le Messie va venir. Quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses. »

Le Messie, dit JÉSUS, mais c'est moi ! moi qui te parle.

C'est lui, le don de Dieu ! C'est lui, cette source d'eau vive qui, sortie des profondeurs de Dieu, jaillit dans les âmes et va se perdre en Dieu. *Si scires donum Dei !* Si vous saviez le don de Dieu ! Si vous connaissiez la hauteur, la largeur, la profondeur, la sublimité de ce don [1] ! Si vous pénétriez tout ce qu'il

1. *Eph.*, III, 18.

y a de grand, de saint, de juste, de miséricordieux dans ce seul mot : le Messie !

Le Messie ! c'est-à-dire l'Envoyé. Il est envoyé, envoyé par Dieu. Il sort de Dieu, Dieu lui-même par sa nature. Dans le principe, le Verbe, l'Envoyé divin était ; il était en Dieu, il était Dieu. Avant les hommes, il était ; avant la terre, il était ; avant les astres, il était ; avant les anges, avant tout être créé, il était. Il était éternellement présent à lui-même dans sa souveraine Majesté, dans la plénitude de ses perfections, dans l'immensité infinie de sa béatitude. Par lui, tout a été fait, et rien n'a été fait, rien n'a reçu l'être sans lui. Et c'est lui, l'Envoyé de Dieu aux hommes, lui qui descend du ciel, lui qui se fait homme.

« Le Verbe de Dieu s'est fait chair et a « habité parmi nous (1) », et nous l'avons vu de nos yeux, dit l'Apôtre saint Jean, nous l'avons touché de nos mains, nous l'avons entendu de nos oreilles (2), nous avons bu, mangé avec lui (3), ce Verbe de Dieu, très grand, très saint, le Messie.

Le Messie !

C'est-à-dire le Sauveur. S'il sort du Père, s'il s'abaisse, s'il est homme, c'est pour sauver. C'est sa mission, c'est son nom, il est essentiellement Sauveur, JÉSUS, Sauveur, c'est la même chose. Quand l'ange Gabriel annonce

1. *Joan.*, I, 14. — 2. *I Joan.*, I, 18. — 3. *Act. apost.*, X, 41.

à Marie l'Incarnation du Fils de Dieu, qui lui donne la dignité suprême de Mère de Dieu, il lui dit : « Tu concevras et tu enfanteras un Fils, il sera grand, le Fils du Très-Haut, tu l'appelleras : Jésus, Sauveur (1). »

Et que vient-il sauver ?

Il sauve le genre humain tout entier de la mort éternelle ; il le délivre de l'esclavage du démon ; il lui rend la connaissance de Dieu, de ses devoirs envers lui ; il lui donne une loi nouvelle pour le diriger dans la justice et la sainteté, et, comme un médecin plein de bonté qui sait les germes de faiblesse qui sont dans le cœur de l'homme, il lui communique toutes les grâces nécessaires, les secours d'énergie active et de résistance généreuse dont il a besoin pour accomplir cette loi et se rendre digne de Dieu.

Et comment sauve-t-il ?

Il sauve en prenant sur lui, le saint, l'innocent, tous les péchés du monde. Il sauve en s'offrant à son Père comme la victime universelle d'expiation. Le voici : il est livré, il est donné, il ne s'appartient plus ; tout le monde a droit sur lui. Sa puissance divine a disparu ; sa force naturelle est elle-même suspendue : il est voué au sacrifice. Regardez-le : « Il ne murmure pas quand on le frappe, il ne répond pas quand on l'accuse. On le veut baiser, il

1. *Luc.*, I, 31-32.

donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules. Cette face, autrefois si majestueuse qui ravissait d'admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de ses ennemis. On lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas ! C'est une pauvre brebis qui se laisse tondre (1). »

Il sauve, en se faisant maudit pour nous sur une croix !

Regardez-le sur cette croix : ses mains, ses pieds sont cloués ! son côté est ouvert ! son corps n'est qu'une plaie ! le sang ruisselle... Pauvre Jésus !

« O plaies, que je vous adore, s'écrie Bossuet, flétrissures sacrées que je vous baise ! O sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré, ô sang précieux que je vous recueille ! Terre, terre ne bois pas ce sang. — *Terra, terra, ne operias sanguinem meum !* Terre, ne couvre pas mon sang, disait Job, mais qu'importe le sang de Job ! mais, terre,ne bois pas le sang de Jésus. Ce sang nous appartient, c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. Il nous sauve ! que je me lave de ce sang ! que je sois couvert de ce sang ! qu'il couvre mes fautes devant Dieu (2). *Sanguis Jesu Christi, Filii*

1. Bossuet, *Vendredi-Saint.* — 2. *Ibid.*

Dei, emundat nos ab omni peccato. « Le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché [1] ! »

Si scires donum Dei.

Si vous voulez le connaître à fond, ce don de Dieu, lisez le livre sanglant de la Croix et vous comprendrez.

Vous comprendrez :

La sagesse infinie de Dieu dont Jésus crucifié est le chef-d'œuvre. — *Christum crucifixum, Dei sapientiam* [2]. Il s'agissait, en effet, de deux choses : satisfaire à Dieu offensé et irrité par le péché afin d'obtenir le pardon ; et, en second lieu, réformer l'homme perverti et corrompu afin de le rendre capable de la vie éternelle dans la société intime de Dieu. Ce double problème est merveilleusement résolu par la croix. Quoi de plus précieux que le sang du Fils de Dieu ? Une goutte de ce sang suffisait à toutes les réparations, et Jésus en a versé des flots. Tout est donc expié, largement expié : la satisfaction est surabondante.

Aussi cette surabondance mérite pour les hommes les grâces les plus efficaces ; désormais, ils peuvent entrer en lutte avec le mal ; ils peuvent vaincre le péché, se transformer, se sanctifier par la pratique des sublimes vertus dont Jésus, leur Maître et leur Sauveur,

1. *I Joan.*, I, 7. — 2. *I Cor.*, I, 24.

multiplie les exemples. Il marche devant eux comme un triomphateur, portant sur ses épaules le signe de la victoire, son divin étendard: la croix. Par elle, le péché est vaincu, la source de la grâce est ouverte, le ciel est à nous ! *Christum crucifixum, Dei sapientiam.*

Vous comprendrez :

La puissance infinie de Dieu — *Christum crucifixum, Dei virtutem* (1).

Il s'agissait d'établir sur la terre le règne de Dieu. Or cette terre était entièrement soumise au prince des ténèbres, au démon. Il régnait par la multitude des idoles qui avait éteint dans les âmes l'idée d'un Dieu unique, créateur, souverain Seigneur et fin suprême de toute chose.

Il régnait par la corruption qu'une morale dépravée, basée sur les mœurs attribuées aux dieux, avait répandue dans les cœurs.

Toute chair était souillée ; les appétits sensuels et grossiers se rassasiaient au grand jour. Le vice s'étalait en public comme un maître : triste et lamentable chaîne que l'homme a tant de peine à briser !

Il régnait par la force publique elle-même. Le monde subissait le joug impérial de Rome et César était maître en corruption comme en pouvoir. Les dieux étaient sous sa tutelle, il en était le pontife et le protecteur officiel.

1. *I Cor.*, I, 24.

« Élevez-vous, Seigneur, que vos ennemis disparaissent et que ceux qui vous haïssent soient renversés devant votre Face (1) ! »

Comment vaincre César ? Comment purifier les cœurs, leur faire aimer la chasteté, l'humilité, la patience, la douceur, la charité, ces belles et suaves vertus chrétiennes que JÉSUS annonce ? Comment faire tomber les idoles qui peuplent le monde et apprendre aux hommes qu'il n'y a qu'un Dieu ? Où sont vos armes, ô mon Dieu, où est votre puissance invincible ?

« Je ne vois, dit Bossuet, ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable, devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire ; je vois seulement une chair meurtrie, du sang répandu avec violence, une mort infâme, une croix et une couronne d'épines ; c'est tout votre appareil de guerre. Eh bien ! Oui, et cela suffit. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force ; Dieu descendra contre toi, armé seulement de faiblesse » (2) et cette faiblesse te donnera la mort.

Où sont les idoles ? où est cette corruption païenne ? où est la force de César ? « J'ai dit, où sont-ils ? » Tout a été vaincu par la faiblesse de JÉSUS crucifié, parce que la plus grande faiblesse de Dieu est plus forte que la plus grande puissance de l'homme.

1. *Ps.*, LXVII, 1. — 2. *Serm. Exalt. de la Croix.*

« *Christum crucifixum, Dei virtutem.* »

Vous comprendrez :

Cette miséricorde et cette justice de Dieu qui se donnent sur la croix le baiser de paix. Et voyant quel est le prix de l'enfer et le prix du ciel, vous remercierez Dieu de vous avoir tant aimés ! Le prix de l'enfer : pour vous en préserver, il a fallu le sang d'un Dieu ! Le prix du ciel : pour vous en ouvrir les portes, il a fallu le sang d'un Dieu ; O justice inflexible et éternelle ! O miséricorde sans mesure !

Ces grandes vérités sont écrites en caractères sanglants sur la croix de JÉSUS-CHRIST. C'est là qu'on les apprend et qu'on les apprécie ! C'est le grand livre de Dieu, la vraie chaire de vérité.

SIXIÈME JOUR.

Le Cœur de Jésus et la volonté de Dieu.

« Meus est cibus ut faciam voluntatem ejus qui misit me. »

Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.

(*Joan.*, IV, 34.)

LA soumission parfaite, filiale, universelle, à la volonté de Dieu est un des plus grands enseignements de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST. Il y revient sans cesse ; il profite de toutes les occasions pour en renouveler la pensée et le précepte. Ses disciples lui offrent-ils à manger, « ma nourriture, leur dit-il, est de faire la volonté de mon Père ! » Dès sa plus tendre enfance, il rappelle à ses parents éperdus qui le cherchent depuis trois jours dans les larmes et les angoisses « qu'il doit être aux affaires de son Père (1) ». Une autre fois, sa sainte Mère et d'autres membres de sa famille le voulaient approcher dans la foule, on lui dit : « Votre mère, vos parents vous demandent. » « Quelle est ma mère ? répond-il ; quels sont mes frères ? celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est ma mère, mon frère (2). »

Ce que JÉSUS dit, ce qu'il fait, il le dit et il le fait parce que c'est la volonté de son

1. *Luc.*, II, 49. — 2. *Marc.*, III, 32 et seq.

Père. Pas une parole, pas un acte qui ne soit réglé par cette volonté supérieure.

A son entrée dans le monde, il s'est offert à son père comme victime. La loi qui présidera au sacrifice de cette victime, loi universelle, sera la soumission la plus entière, la plus détaillée à la volonté de Dieu. JÉSUS se dévoue, il se sacrifie ; mais il se dévoue et se sacrifie comme il plaît à son Père.

Or, il est à remarquer que, quand il s'agit de sacrifice, Dieu ne laisse rien à l'arbitraire des hommes. Dans la loi ancienne, la liturgie religieuse entre dans les détails les plus minutieux. La victime est choisie, elle doit avoir telle qualité, tel âge, elle sera offerte à telle heure du jour, selon des rites particuliers, sous peine d'irriter Dieu au lieu de l'apaiser (1).

De même, pour le grand sacrifice du Christ, dont les victimes anciennes n'étaient que l'imparfaite figure, tous les détails de sa vie et surtout de sa douloureuse passion ont été prédits, réglés par les Prophètes, interprètes officiels de la volonté de Dieu. Ils sont vraiment les liturgistes du sacrifice du Sauveur. Chacun dit son mot, chacun règle une cérémonie, et Notre-Seigneur s'applique, avec la dernière rigueur, à réaliser tous ces détails ordonnés par son Père. Aucun n'est méprisé, aucun n'est oublié. Quand il meurt, il peut

1. *Levit.*, passim.

s'écrier, en toute vérité : Tout est accompli, tout est fait, tout est consommé ! Le calice a été bu jusqu'à la lie ; pas une goutte n'a été perdue.

Cet enseignement continuel et cette pratique universelle de notre divin Maître nous apprennent de la manière la plus évidente que le moyen le plus nécessaire pour nous sanctifier est de faire la volonté de Dieu.

En effet : se sanctifier, c'est s'unir à Dieu par la ressemblance la plus parfaite de l'esprit et du cœur. Il y a donc dans la sanctification l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme. Chacun a sa part. Quelle est la part de Dieu ? Évidemment c'est la part prépondérante.

Dieu est la cause finale de la sainteté, puisque c'est à lui que l'âme sanctifiée doit s'unir; il en est la cause exemplaire, puisque sa sainteté est le modèle de la nôtre ; la cause efficiente, active, principale, puisque c'est lui qui donne le seul principe de la sainteté : la grâce.

Dans l'œuvre de la sanctification, nous sommes vis-à-vis de Dieu ce qu'est le manœuvre vis-à-vis de l'architecte. Dieu est l'architecte ; c'est lui qui trace le plan de l'édifice, qui détermine sa hauteur, sa largeur, sa profondeur. En d'autres termes, c'est Dieu qui prédestine les âmes, avant tout mérite de leur part, à tel degré de gloire dans la vision béatifique et, par conséquent, à tel degré de grâce

correspondant à cette gloire future et devant la produire.

Que doit faire le manœuvre, ignorant le plan de l'architecte, si ce n'est lui obéir en tout, chercher, deviner sa pensée et placer les pierres de l'édifice selon l'ordre qu'il reçoit ? Nous ne savons pas à quel degré de sainteté nous devons parvenir, comment pouvons-nous prétendre arriver à ce terme inconnu sans chercher et pratiquer en tout la volonté de Dieu ? Lui seul connaît la fin, lui seul peut et doit diriger les moyens vers cette fin.

Connaissons-nous vraiment le bien et le mal qui sont en nous ? Savons-nous ce qui est nécessaire pour développer ce bien et neutraliser ce mal ? Nullement. Dieu seul voit au fond de notre cœur ; son regard pénètre jusqu'à la moelle de nos os. Seul, il juge sainement les principes de vie et de mort qui germent dans nos âmes ; seul, il peut agir en nous pour faire fructifier les uns et détruire les autres.

Aussi c'est avec vérité qu'au jour de la Dédicace, l'Église chante ces belles paroles (1) :

Urbs Jerusalem Beata	Jérusalem, cité bienheureuse
Dicta Pacis visio	Vision de Paix !
Quæ construitur in Cœlis	Construite dans les Cieux
Vivis ex lapidibus	Avec des pierres vivantes
Et Angelis coronata	Les Anges sont ta couronne
Ut sponsata comite.	Ton cortège nuptial.

1. Hymne de la Dédicace : *Bréviaire Dominicain.*

Tunsionibus, pressuris	Les épreuves et l'angoisse
Expoliti Lapides	Ont poli ces pierres.
Suis coaptantur locis	Chacune est mise en place
Per manus artificis	Par la main de l'Architecte,
Disponuntur permansuri	Fixée pour l'Éternité
Sacris ædificiis.	Aux murs sacrés du Ciel.

Nous voyons donc d'une manière générale que la sainteté exige une direction de Dieu que nous devons rechercher et accepter.

Cette direction divine est personnelle.

La sanctification n'est pas une œuvre abstraite ; elle est essentiellement déterminée et limitée dans chaque individu, dans chaque âme. Chacun de nous a son tempérament moral et physique séparé. Notre intelligence a sa lumière propre ; notre cœur aime à sa manière. Toutes nos facultés ont leur physionomie spéciale, leur action spéciale.

Notre corps lui-même, avec ses besoins divers et ses infirmités variées, ne ressemble point à un autre. En un mot, dans la famille humaine, chacun pris à part, par ses qualités et ses défauts, nous formons un petit monde réservé, étroit, que notre « moi » redoutable défend énergiquement contre toute chevauchée du voisin. C'est ce petit monde qu'il faut sanctifier en le purifiant, en l'élargissant, en l'élevant jusqu'à Dieu.

D'où il résulte que nous avons besoin, en toute nécessité, d'une direction divine, spéciale, personnelle, en rapport avec notre caractère, nos qualités, nos défauts, et les

circonstances du milieu qui nous entoure.

De plus, cette divine direction est continuelle. Il n'y a pas dans la vie des heures où il faut se sanctifier, et des heures où on peut se reposer. Tous nos instants doivent être saints : saintes, toutes nos pensées ; saintes, toutes nos affections ; saintes, toutes nos paroles ; saintes, toutes nos actions. Tout ce qui sort de notre âme devient immortel comme elle. Rien n'est perdu, rien ne tombe dans le néant. Il n'y a pas une pensée, pas un sentiment qui ne relève de la justice souveraine de Dieu : une parole inutile sera citée à son tribunal et jugée (1) ! Tout ce que nous faisons au-dedans et au-dehors de notre âme, est vie ou mort : Vie, si nos actes sont conformes à la sainteté de Dieu ; mort, s'ils sont contraires à cette sainteté. Mais qu'ils soient vie ou mort, nos actes, intérieurs et extérieurs, sont, et ils sont pour l'Éternité. Notre vie est écrite dans le grand Livre de Dieu, elle y est comme photographiée, et nous la retrouverons un jour, dans ses plus petits détails, au tribunal de Dieu. Tout doit donc être saint, par conséquent, dirigé continuellement par la volonté de Dieu.

Il y a dans le monde deux Providences :

La Providence naturelle et la Providence surnaturelle.

---

1. *Matth.*, XII, 36.

La Providence naturelle est celle de Dieu créateur qui donne à chaque être tous les éléments dont il a besoin pour exister, vivre et se développer selon son mode. Providence vraiment touchante et paternelle ! Dieu ne se contente pas de donner à sa créature l'être et la vie ; mais son regard de Père la suit sans cesse, ses lois la protègent, son secours la soutient et lui assure la plénitude d'être qui lui convient. Pas un atome n'est en souffrance sans que le Père céleste n'entende son gémissement ; pas une feuille ne tombe de l'arbre sans la volonté du Père ! pas un cheveu de notre tête sans la volonté du Père (1) !

Image encore imparfaite de la Providence surnaturelle. Qu'importent, après tout, à Dieu, les bœufs et les brebis ? Que lui importe l'herbe des champs qui naît aujourd'hui, fleurit et disparaît ? Que sont les choses purement matérielles en comparaison des âmes ? Ce n'est plus le Dieu Créateur qui mesure sa Providence aux nécessités absolues des créatures ; c'est le Dieu Sauveur, le Dieu Sanctificateur, le Père, qui a adopté des enfants dans la joie de son cœur et qui se donne à eux sans mesure.

Il les protège, il les dirige, il les porte dans ses bras comme une mère porte son enfant ; s'ils tombent, il met sa main pour qu'ils ne se

1. *Matth.*, x, 30.

blessent pas (1) ; il s'empresse, il les relève ; comme l'oiseau voltige devant ses petits pour exciter leur courage, ainsi le Père céleste marche devant nous (2), nous montre la voie, nous appelle, nous invite, nous presse, et quel accueil quand il nous reçoit dans ses bras! C'est la Providence surnaturelle qui agit ainsi en nous, autour de nous, par toutes les prévenances, tous les encouragements, tous les pardons, toutes les tendresses de la grâce.

Mais où trouver la volonté de Dieu, cette direction divine, cette Providence surnaturelle, personnelle, continuelle, où la trouver ? Car il est certain que si nous pouvons la voir, la toucher du doigt, nous n'avons qu'à la suivre pour nous sanctifier. Où la trouver ?

Je réponds d'abord que la volonté de Dieu est la chose la plus commune et la plus facile à trouver. Elle est de tous les temps et de tous les pays, parce que la sainteté qui en dépend est universelle pour le temps et pour l'espace.

Comment s'est sanctifié Abraham ? Comment s'est sanctifié Jacob et après eux, les patriarches et les prophètes, et les Justes de l'ancienne Loi et les Justes en dehors du peuple Juif ? Où étaient leurs directeurs spirituels et leurs livres de piété ? dans la volonté de Dieu qu'ils trouvaient partout à leur

1. *Ps.*, XXXVI, 24. — 2. *Deut.*, XXXII, 11.

portée, sans effort, dans les deux opérations qui résument notre vie : agir et supporter.

Agir :

La volonté de Dieu sanctifie notre action par le devoir accompli. Le devoir, c'est la volonté de Dieu. Que ce soit le devoir général de tout chrétien qui consiste dans l'obéissance exacte aux commandements de Dieu et de l'Église ; dans la lutte contre ses vices ou ses défauts, dans la pratique sérieuse des vertus chrétiennes ; ou que ce soit le devoir d'état qui résulte de la position que l'on occupe dans le monde ou dans l'Église, qui provient du milieu dans lequel on est obligé de vivre, peu importe ; le devoir, général ou particulier, public ou privé, est toujours la volonté de Dieu. Aucune hésitation, aucune erreur possible. Il s'impose à notre conscience comme Dieu lui-même, à ce point que si Dieu se manifestait visiblement à nos yeux et nous ordonnait lui-même, en personne, de faire un acte quelconque, ce commandement direct, personnel ne nous obligerait pas plus que le devoir, car d'un côté comme de l'autre c'est la volonté de Dieu.

Le principe est clair, précis : celui qui veut trouver et faire la volonté de Dieu, s'abandonner à sa direction providentielle, surnaturelle pour se sanctifier, doit avant tout faire son devoir.

Supporter :

Ah ! Seigneur Jésus ! le champ du support est large ! Nous pouvons cesser d'agir, mais quand cessons-nous de supporter ?

Partout où nous sommes, nous avons d'abord à nous supporter nous-mêmes. Nous-mêmes ! notre caractère, nos défauts, nos tentations, nos chutes. Il faut savoir se soumettre — et ce n'est pas chose facile — au labeur de la lutte, aux lenteurs de notre progrès dans la vertu, à l'humiliation de nos faiblesses. Grande science ! sans laquelle les meilleures dispositions croulent parce que le découragement s'empare de l'âme ; elle défaille dans le chemin, oublieuse qu'elle a été de manger son Pain, le Pain des forts, cette nourriture substantielle, vivifiante, qui est la volonté de Dieu.

Élie, le grand prophète, poursuivi, traqué par un roi impie, s'enfuit dans le désert. Épuisé de fatigue, las de vivre dans la souffrance et la persécution, il s'étend sous un arbre, priant Dieu de le faire mourir. Mais un Ange le réveille : « Lève-toi, lui dit-il, et mange ; tu as une longue route à parcourir[1]. » Cet Ange, c'est la volonté de Dieu, qui crie sans cesse aux découragés du bien : Marche, marche !

Supporter :

Notre corps lui-même n'est-il pas une

1. III *Reg.*, XIX, 7.

source intarissable de souffrances ? Quand la maladie nous accable, quand l'infirmité nous cloue sur un lit de douleur, comme sur une croix, pendant des mois, souvent de longues années, ne sommes-nous pas en plein dans la volonté de Dieu ? Il n'y a pas une parole divine plus claire, plus précise, plus impérieuse que la douleur. Si vous souffrez, Dieu le veut ; si vous pleurez, Dieu le veut ; si votre cœur est brisé par l'angoisse d'une séparation cruelle, Dieu le veut !

Tout ce qui touche notre âme, tout ce qui peut avoir sur elle une influence bonne ou mauvaise, dépend directement de la volonté de Dieu, soit qu'il le veuille, si c'est un bien, soit qu'il le permette, si c'est un mal.

Suppórter :

Outre les souffrances physiques et les douleurs du cœur qui tiennent encore à notre chair et à notre sang, il y a une seconde catégorie de souffrances, peut-être plus fines, plus délicates, dont la pointe acérée pénètre jusqu'à la moelle de l'âme. Ce sont : les persécutions haineuses, les calomnies, les dédains, les froissements, les procédés indélicats et les trahisons, instruments variés de supplice que la main de Dieu manie avec une sagesse infinie, quand il veut détacher une âme des illusions de ce monde. Parents, amis, égaux, supérieurs ou inférieurs à tous les degrés, Dieu laisse tout agir pour nous tourmenter, pour secouer

notre mollesse, nous montrer les vanités de la terre et nous attirer à lui en nous arrachant à ses étreintes dangereuses. Que faire ? Que dire ? « *Quid dicam cum ipse fecerit* (1) ? » C'est Dieu qui le veut, Dieu qui le fait, c'est bien, c'est juste, c'est saint ! Baissons la tête, et acceptons cette rigueur miséricordieuse de notre Père.

La volonté de Dieu dans le devoir accompli et la soumission filiale à tout ce que la Providence donne à supporter, au dedans comme au dehors, voilà la sainteté, la sainteté du cœur de Jésus.

« Ce trésor est partout, dit un pieux auteur, il s'offre à nous en tout temps, en tout lieu. Les créatures amies et ennemies le versent à pleines mains. Ouvrons notre bouche, et elle sera remplie. »

1. *Is.*, XXXVIII, 15.

SEPTIÈME JOUR.

Le cœur de Jésus et le Bonheur.

Beati !... Heureux !
Matth., v, 3.

LE bonheur est une résultante : il est fait de satisfaction, de paix, de joie, et pour que le bonheur soit pur, il demande la sécurité. Si je possède tout ce que je désire, il se fait un repos dans mes facultés et mes sens, repos qui dilate le cœur et lui donne la joie. Je suis heureux ! mais à une condition, c'est que cette paix sera éternelle, cette joie sans limite. La plus légère crainte, menaçant la durée de cette paix et de cette joie, menace du même coup et trouble mon bonheur.

Oh ! nous savons bien ce qu'il faut pour être heureux ; nous sentons dans les dernières fibres de notre âme un instinct irrésistible qui nous pousse au bonheur.

Être heureux !

Qui n'a désiré, rêvé d'être heureux ! Qui n'a lutté avec une énergie indomptable pour être heureux ? qui n'a cherché à saisir cette proie dont notre cœur est si avide, et qui lui échappe toujours quand il croit l'étreindre ?

Nos efforts les plus violents, notre sang, notre vie, nous donnons tout pour arracher à

la fortune un lambeau de jouissance, même pour quelques heures, même pour un instant. Ces cris de notre nature en détresse ne sont nullement des cris séditieux, ils sortent du fond même de notre être.

Où est donc le bonheur ?

Vous, qui courbés sur la glèbe ou enfouis dans les entrailles de la terre, épuisez vos forces dans un labeur incessant pour acquérir les richesses ; et plus encore, vous, qui par la ruse et l'habilité de vos calculs, par vos combinaisons ingénieuses, mais le plus souvent coupables, entassez l'or sur l'or, que cherchez-vous? Le bonheur. L'or ne vous le donnera pas.

Écoutez le grand désabusé qui a écrit le livre sacré de l'Ecclésiaste, écoutez-le : « J'ai fait de grandes choses, j'ai bâti des palais, planté des vignes, j'ai eu des esclaves sans nombre ; mes troupeaux de bœufs et de brebis se pressaient dans les rues de Jérusalem ; j'ai entassé dans mes palais l'or et l'argent,les dépouilles des rois vaincus et des provinces conquises... et en tout cela, je n'ai vu que vanité (1) ! »

Vous, que l'ambition travaille, qui voulez donner à votre nom le reflet brillant de la gloire, qui flattez les passions de la multitude pour recevoir ses acclamations, que cherchez-vous ? le bonheur. La gloire ne vous le don-

1. *Eccl.*, II.

nera pas. Elle est une fumée que le souffle le plus léger dissipe, que reste-t-il ? Rien... Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste.

Vous, qui voulez pénétrer les mystères cachés de la nature, tout scruter, tout analyser, tout peser, sages de ce monde, que cherchez-vous ? le bonheur. La science ne vous le donnera pas. « Voici, dit l'Ecclésiaste, voici que je suis devenu grand. Ma sagesse est plus profonde que celle de mes prédécesseurs. Je sais beaucoup de choses. Labeur et affliction de l'esprit : il en est du savant, comme de l'ignorant ; ils meurent tous deux ; vanité, toujours vanité [1] ! »

Vous, que les passions déréglées emportent; qui, pour les satisfaire, ne craignez pas de fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés, que cherchez-vous ? le bonheur. Les sens ne vous le donneront pas. « Je me suis livré, dit l'Ecclésiaste, à tous les plaisirs ; tout ce que mes yeux ont désiré, je l'ai possédé ; je n'ai rien refusé à mon cœur, et j'ai reconnu que tout n'est que vanité. J'ai dit au rire : tu es une erreur, et à la joie : pourquoi me trompes-tu [2] ? »

Ni l'or, ni la gloire, ni la science, ni les plaisirs, ni rien d'humain ne peut donner le bonheur, parce que, dit St Thomas, nous sommes plus grands que ces jouissances matériel-

1. *Eccl.*, II. — 2. Ib.

les d'un moment. Si nous avions été créés dans l'ordre purement naturel, les choses naturelles pourraient suffire à remplir la capacité de notre cœur ; mais il n'en est pas ainsi. Créés dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire, destinés à voir Dieu face à face, nous conservons malgré notre lamentable déchéance, la puissance et le désir d'un bonheur plus grand que tous les bonheurs humains.

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux (1). »

Notre cœur a été fait pour Dieu, pour jouir de Dieu, pour participer au bonheur de Dieu ; nous avons beau faire, nous portons la divine cicatrice, et notre cœur a le mal de Dieu ! Il s'agite, il s'égare, il s'épuise, pauvre vaisseau désemparé qui flotte au gré de tous les vents et se brise à tous les écueils ; mais malgré lui, même dans la boue, il cherche Dieu !

Il est digne de remarque, d'autre part, que si le bonheur se trouvait dans la possession des biens de ce monde, — qu'ils s'appellent richesses, gloire, plaisirs ou science — il serait l'apanage du petit nombre. Il y aurait comme une caste, une aristocratie du bonheur. Or, restreindre le bonheur à une minorité, c'est le détruire, car, essentiellement, il appartient en bien propre, foncier, à la nature même de l'homme. Tous, riches ou pauvres,

1. Lamartine.

savants ou ignorants peuvent y prétendre ; il doit nécessairement, par sa nature, être à la portée de tous ; sinon la nature humaine serait privée de sa satisfaction la plus légitime dans la majorité de ses membres. Cette raison est un critérium dans la recherche du bonheur : le vrai sera celui que tous peuvent atteindre avec de la bonne volonté.

S'il y a, parmi les hommes, tant de divergences, tant de contradictions, pratiques surtout, quand il s'agit du bonheur, c'est que la plupart oublient le point de départ de l'homme et son point d'arrivée : Dieu ! Même les penseurs, les philosophes, errent à l'aventure, aveuglés, sans direction, sans espoir ; leurs raisonnements sont faux, leurs conclusions absurdes et le bonheur introuvable. Aussi, St Thomas, dont le cœur habite ordinairement une région inaccessible au trouble et à l'émotion, région sereine comme la vérité, est profondément remué par ce spectacle navrant : « quelles angoisses souffraient les grands génies de l'antiquité, s'écrie-t-il, en cherchant le bonheur sans le trouver (1) ! »

Notre-Seigneur a eu cette bonté extrême de commencer sa prédication évangélique en nous montrant où est le bonheur, le vrai bonheur. C'est bien là le cœur d'un père, du plus aimant des Pères ! Écoutez l'enseignement du divin Maître :

1. *D. Thom., Cont. gent.* III.

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

« Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux (1). »

Dieu, le Père céleste, voilà la source unique du bonheur. La terre à posséder, c'est lui, le royaume c'est lui, être consolé par lui, rassasié de lui, pardonné par lui, le voir, devenir son fils, voilà l'éternelle, l'infinie béatitude, la fin surnaturelle de l'homme.

Dieu nous a aimés à ce point de nous élever jusqu'à lui, de nous communiquer sa propre béatitude, fin suprême qui s'impose à nous, et que nous ne sommes pas libres de rejeter.

Or, il est évident que le bonheur parfait, le bonheur éternel étant Dieu lui-même, nous

1. *Matth.*, v.

ne pouvons avoir, sur cette terre, en route vers cette fin dernière, un bonheur qui lui soit contraire ou inférieur. Notre cœur est un ; ce qui peut faire son bonheur en ce monde, lui donner la paix, la joie dans le temps, doit nécessairement être en rapport, en harmonie, avec ce qui doit le combler sans mesure pendant l'éternité.

Et c'est pourquoi les théologiens et les saints enseignent qu'il n'y a sur la terre qu'un seul vrai bonheur : le bonheur d'espérance !..

L'espérance ! n'est-elle pas la source la plus abondante des joies humaines ? Notre cœur a ce don singulier de jouir de l'avenir. Ce qu'il aime, ce qu'il désire, ce qu'il espère, il le fait présent, il l'étreint, il le savoure ; mais à distance, dans le lointain, l'objet de son amour s'agrandit, toute limite est supprimée, tout défaut rectifié, il flotte à l'horizon comme une vision toute de beauté, toute de joie, baigné dans une lumière immaculée, en dehors de toute souffrance. Hélas ! pourquoi ce mirage ne dure-t-il pas toujours ? Qu'elles sont courtes, trompeuses, les joies du présent ! Déception, tristesse, remords, après les tressaillements si doux de l'espérance.

Sur la terre, le vrai bonheur est dans l'espérance du bonheur éternel de Dieu. Il est là, et rien que là. Si donc, nous voulons être heureux, il faut pouvoir nous dire dans le fond de notre cœur : j'espère en Dieu.

Et comment avoir ce témoignage de notre cœur? Le moyen est simple, à la portée de tous, mais il est unique : il faut servir Dieu.

Mettez-vous hardiment sur la route qui conduit à Dieu,—il l'a tracée lui-même;—observez sa loi,pratiquez les vertus chrétiennes et vous êtes sur la route de Dieu,la route du bonheur. Plus vous serez au large de cette route, plus vous donnerez à Dieu de générosité, de dévouement, d'amour, plus vous aurez part à ce bonheur.

Chose remarquable ! ce qui tue le bonheur humain donne le jour au bonheur divin dans l'âme.

La pauvreté, la douceur, la persécution, les larmes, les saintes luttes de la chasteté, tout ce qui détache, tout ce qui dépouille les âmes, tout cela purifie le cœur, le dilate et le rend capable d'un plus grand bonheur.

Ce bonheur divin n'exclut nullement la douleur. Elle est son pain de chaque jour. Rien ne peut l'atteindre, rien ne peut l'ébranler. Les douleurs physiques, les souffrances morales, les épreuves, les tentations font rage quelquefois ; notre pauvre cœur chancelle, il semble prêt à être submergé ; mais, qu'importe ! S'il est fixé dans la volonté de Dieu par une soumission parfaite, il n'a rien à craindre, l'ancre de l'espérance l'attache invinciblement à Dieu. Malgré la tempête, au-dessus de la tempête, il garde ce bonheur qui

donne la paix et la joie, le bonheur d'être à Dieu.

C'est la maison bâtie sur le roc : les vents soufflent, les torrents débordent... elle peut être ébranlée, mais tomber, jamais. « Le Seigneur est ma lumière, mon salut, qui craindrai-je? il est le protecteur de ma vie, pourquoi trembler (1) ? » « Si Dieu est avec nous, dit saint Paul, qui sera contre nous (2) ? »

C'est là, précisément ce qui donne au bonheur de l'espérance chrétienne sa base inébranlable : il repose sur Dieu.

Sur Dieu ! donc, il est immuable. « Dieu est fidèle, dit saint Paul, ce qu'il a promis, il le donnera (3). » Ce n'est point un ami d'un jour qui prodigue les témoignages de son affection et trahit le lendemain ; non, Dieu n'abandonne jamais le premier, et quand il brise avec une âme, c'est qu'elle l'a trahi elle-même et déshonoré.

Sur Dieu ! donc, notre cœur peut espérer à son aise. Ah ! il peut se dilater, il peut rêver les joies les plus délicieuses, jamais il ne soupçonnera ce que Dieu réserve à ses élus (4).

L'espérance humaine va toujours trop loin ; l'espérance divine reste toujours en arrière. L'espérance humaine éprouve toujours une déception ; l'espérance divine ne désire jamais assez! Ouvrons nos cœurs, ouvrons nos cœurs,

1. *Ps.*, XXVI. — 2. *Rom.*, VIII, 31. — 3. *II Cor.*, I, 18. — 4. *I Cor.*, II, 9.

afin que Dieu y fasse descendre à flots pressés ce torrent de délices dont il est la source intarissable.

N'est-ce pas une délicate et miséricordieuse attention de la Providence d'avoir mis dans le fond de notre cœur ce dégoût, ce malaise qui suivent ordinairement les joies humaines et sensibles. On croit s'être rassasié, la jouissance déborde un moment, puis, tout à coup, le tumulte cesse, le vide se creuse à nouveau, et renaît ce désir insatiable d'être heureux ! Souvent la grâce de Dieu profite de ces heures de lassitude ; on dirait qu'elle fait le guet à la porte de notre cœur, et, quand elle le voit fatigué des joies de la terre, elle descend en lui, mystérieuse, elle hasarde une pensée, un remords, et, peu à peu, elle lui montre le vrai, le seul bonheur qui est de servir et d'aimer Dieu.

« Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin ; vous nous avez faits pour vous, et voilà pourquoi notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. — *Fecisti nos ad te, et ideo inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (1). »

En proclamant les béatitudes, le divin Maître ne fait, du reste, que nous révéler son propre bonheur. C'est son cœur qu'il nous ouvre afin que nous y voyions, dans la pleine lumière, ce qui le rend heureux.

1. S. Aug., *Confes.*

Pauvre, il l'est! Doux, il l'est! Qui a pleuré comme lui ? Qui a eu faim et soif de la justice comme lui?Est-il un cœur plus miséricordieux, plus pur, plus pacifique que le Cœur de Jésus? Qui a souffert persécution pour le bien à l'égal de lui? Les béatitudes sont vivantes en Jésus!

Il a été le plus heureux des hommes,comme il en a été le plus malheureux.

Le plus heureux, car nul être humain n'a jamais joui sur cette terre de la vision incessante de Dieu. Seul, Jésus, Fils unique de Dieu, dès le premier instant de son Incarnation et pendant tout le cours de sa vie,même au milieu des angoisses poignantes de son agonie sur la croix, seul, Jésus a, sans cesse, contemplé Dieu face à face dans une béatitude inexprimable.

Le plus malheureux, car, sans compter les fatigues, les privations, les humiliations de sa vie entière; sans compter même les outrages, les tortures de sa Passion et de sa mort, nous pouvons affirmer que notre Sauveur a été le plus malheureux des hommes, l'homme de douleurs, par la seule vue de l'énormité des fautes et des crimes dont il portait la charge et assumait la responsabilité devant son Père. La vision béatifique elle-même, par sa lumière intense, augmentait, d'une manière indirecte, par contraste, cette immense douleur en révélant de plus en plus la noirceur de notre ingratitude.

Cette union incompréhensible de joie et de souffrance, au degré infini, dans le Cœur de notre Sauveur, est pour nous un exemple que nous ne devons jamais oublier ; quoi qu'il nous arrive, quelles que soient les épreuves que la Providence nous envoie, gardons fidèlement, malgré les angoisses morales ou les souffrances corporelles, ce bonheur intime qui consiste à faire la volonté de Dieu, à le servir et à l'aimer.

Qu'importe le monde, qu'importe l'épreuve, quand on peut se dire dans le secret de sa conscience, sous le regard de notre Père céleste : « Je suis sûr de mon Dieu. — *Credidi et certus sum* (1) ! » je crois en lui, j'espère en lui, je l'aime de tout mon cœur meurtri ; je suis sûr de mon Dieu.

1. *II Tim.*, I, 12.

HUITIÈME JOUR.

Le Cœur de Jésus et l'amour du Prochain.

Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem.

« Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ».

Joan., XIII-34.

« CERTES, la doctrine du Sauveur Jésus, dit Bossuet, est accompagnée d'une merveilleuse douceur, et toutes ses paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire ; mais le tendre amour qu'il a pour notre nature ne paraît en aucun lieu plus évidemment que dans les différents préceptes qu'il nous donne, dans son Évangile, pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle (1). »

La charité fraternelle ! qui pensait à elle avant la venue de Jésus-Christ ? Le divin Maître n'avait qu'à jeter un regard autour de lui pour voir la haine, la haine implacable qui divisait les peuples et les individus.

Rome avait subjugué toutes les nations ; ses légions victorieuses avaient pu dompter par la force leur énergie impuissante ; mais ce qu'elles n'avaient pu faire, c'est éteindre dans le cœur des vaincus, le désir de la vengeance.

1. Bossuet, *Sermon sur la Réconciliation.*

Chez les Juifs surtout, la haine du nom Romain était profonde : elle tenait à la religion elle-même.

Si nous entrons dans la vie intime des peuples païens, nous sommes effrayés du débordement des passions haineuses. Vivre pour soi, c'est le principe de la société païenne ; par conséquent, ou ce qui entoure est agréable et utile — et alors on l'aime et on s'en sert par égoïsme — ou ce qui entoure est déplaisant et nuisible, et alors c'est la guerre à outrance, guerre de jalousie, de ruse, de violence et de vengeance.

Qui arrêtera cette haine ? La loi humaine est impuissante, et les mœurs l'autorisent ; bien plus, les dieux que l'on adore, donnent eux-mêmes l'exemple de tous les attentats.

Grand Dieu ! que devenait le petit, le pauvre, le malheureux, au milieu de cette mêlée d'intérêts égoïstes ! on l'écrasait, on l'écartait de sa route; on le tuait pour se débarrasser de sa vue importune.

Le pauvre, c'était l'esclave, c'est-à-dire, une chose, — car il n'avait point de personnalité ; une chose plus vile et à plus bas prix que les animaux domestiques.

L'esclave ! aucune pitié pour lui ! Robuste, on épuisait ses forces dans les travaux les plus rudes ; malade ou vieux, on le faisait mourir sous le bâton.

L'esclave ! il n'a pas de nom, pas de famille.

Sa femme et ses enfants ne lui appartiennent pas: c'est le revenu du Maître. On les sépare, on les éloigne, on les vend, sans qu'ils aient le droit de se plaindre. Il n'y a pas de loi pour l'esclave : la loi, c'est la force qui l'écrase. L'esclave, être malheureux, dégradé, voué à toutes les tortures morales et physiques, sans affection, sans pitié, sans espoir ! et l'univers était plein d'esclaves !

Aussi, ô Cœur Sacré de mon Sauveur, ô notre Libérateur, c'est à deux genoux que nous devrions écouter ces divines paroles que vous seul pouviez dire au monde : « Aimez-vous les uns les autres. Plus de Romain et de Grec, de barbare et de civilisé, plus de libre et d'esclave. Aimez-vous les uns les autres ! plus de barrière entre les peuples, plus d'égoïsme entre les individus, vous êtes frères. — Aimez-vous les uns les autres ! »

La haine, fille du péché, a tout divisé ; la charité, fille de Dieu, vient tout unir.

La haine, fille du péché, a semé partout la discorde et la vengeance ; la charité, fille de Dieu, vient tout apaiser et pardonner.

La haine, fille du péché, a fermé tous les cœurs à la pitié, à la bonté pour les petits et les faibles ; la charité, fille de Dieu, vient les ouvrir, et faire des petits et des faibles, ses préférés, ses amis, son trésor.

« Aimez-vous les uns les autres :

Donc, point d'indifférence pour le pauvre

et l'infirme. Souvenez-vous que devant Dieu, il n'y a ni riche, ni pauvre, mais que vous êtes les enfants d'un même Père, qui vous aime tous d'un égal amour.

Que celui qui est riche ne méprise pas celui qui est pauvre ! qu'il ait compassion de sa misère, et honore sa dignité de chrétien en venant généreusement à son secours.

Le divin Maître, pour faire pénétrer plus avant dans les âmes cette compassion fraternelle, si chère à son Cœur, disait : « Il arriva qu'un voyageur fut attaqué par des voleurs, dépouillé et laissé demi mort sur place. Un prêtre passa, le vit, et s'en alla sans daigner le soulager. Un lévite fit de même. Mais un samaritain, suivant la même route, l'aperçut, il eut pitié de sa détresse, lava ses blessures et le confia aux soins d'un hôtelier... Allez et faites de même, dit le Seigneur JÉSUS (1). »

Faites de même, parce que ce pauvre, cet infirme, c'est JÉSUS lui-même ! Quelle ingénieuse délicatesse ! Comme le bon Maître veut rehausser du même coup et le pauvre et celui qui le soigne ! Le pauvre, c'est JÉSUS en personne ! Si vous lui faites du bien, c'est à JÉSUS que vous le faites. Vous lui donnez à boire, même un verre d'eau, c'est JÉSUS qui est rafraîchi. Vous lui donnez des vêtements, c'est JÉSUS qui est couvert. Vous soulagez ses

1. *Luc.*, X.

ouffrances, pansez ses plaies, c'est Jésus qui est consolé et guéri. Et au jour du jugement, c'est lui qui donnera la récompense en vous disant : « Merci, ce que vous avez fait au pauvre, au malade, à l'orphelin, c'est à moi que vous l'avez fait. Merci, soyez bénis (1). »

Mais à ceux qui auront eu pour leurs frères un cœur impitoyable, qui les auront laissés dans la détresse, le souverain Juge montrera, dans les splendeurs de la gloire et le sein bienheureux d'Abraham, ce Lazare couvert de plaies, méprisé, abandonné, auquel on refusait les miettes de sa table, et il leur dira : « Ce Lazare, c'était moi ! Allez, maudits, au feu éternel. »

Aimez-vous les uns les autres :

Donc, point d'envie jalouse parmi vous. Enfants d'un même Père, rachetés par le même sang, vous avez droit au même héritage. Vos titres de noblesse sont égaux. Rien de misérable comme l'envie, et rien, hélas ! qui ait des racines plus profondes dans le cœur de l'homme. C'est le virus de satan, le tentateur, le jaloux par excellence. C'est elle qui l'a porté à surprendre nos premiers Pères. Tombé, il veut que tout tombe avec lui ; malheureux, il veut des malheureux comme lui. Le bonheur des autres lui est un supplice.

« L'envie, dit Bossuet, c'est le noir et secret

1. *Matth.*, XXV, 40.

effet d'un orgueil faible qui se sent ou diminuer ou effacer par le moindre éclat des autres. C'est le plus dangereux venin de l'amour-propre qui commence par consumer celui qui le vomit sur les autres, et le porte aux attentats les plus noirs ; les médisances déguisées, les calomnies, les trahisons, tous les mauvais artifices secrets, dissimulés, en sont l'œuvre et le partage (1). »

L'envie frappe rarement en face : elle a toutes les lâchetés. C'est le serpent qui se dérobe, rampe sous les feuilles et lance son dard d'autant plus sûrement qu'il est plus invisible.

Si vous voulez connaître jusqu'où va l'envie, et en concevoir l'horreur la plus profonde, regardez JÉSUS sur la Croix : c'est l'envie qui l'a crucifié !

Aimez-vous les uns les autres :

Donc, point d'injustice, de violence parmi vous. Souvenez-vous que vous devez vous asseoir à la même table ; le festin est le même pour tous, pour le pauvre comme pour le riche, pour l'ignorant comme pour le savant. C'est le corps sacré du Sauveur, c'est son sang précieux répandu. « Un seul pain, un seul calice (2), » dit St Paul, divine nourriture qui doit produire l'union des cœurs dans la paix, la douceur et la justice.

1. Serm. Vendredi-saint. — 2. *I Cor.*, x, 17.

« Il a été dit aux Anciens, tu ne tueras point ; celui qui tuera sera condamné par le Jugement, et il mourra de mort. Et moi, je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère sera condamné au jugement de Dieu; quiconque lui dira : Raca ! — expression de mépris — sera condamné par le Sanhédrin ; et celui qui lui dira : Fou ! sera condamné au feu de la géhenne (1). »

Le Divin Maître réprouve non seulement les actes de violence et d'injustice, mais encore toute parole et tout sentiment contraires à la charité. Le cœur d'un chrétien doit toujours être bon et pacifique, même quand on lui fait tort.

« Ne résistez pas au méchant. Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche. A celui qui vous appelle en justice pour vous enlever votre tunique, abandonnez encore votre manteau ; et si quelqu'un veut vous contraindre à faire avec lui mille pas, faites-en deux autres mille. »

« C'est ainsi que Jésus change le tigre en agneau. Il ne condamne pas la légitime défense, ni le droit correctionnel ; mais il s'élève plus haut, et montre à ses disciples l'idéal de la mansuétude (2). »

Aimez-vous les uns les autres.
Donc, point de haine et de vengeance.

1. *Matth.*, v, 22, et seq. — 2. P. Didon, *Jésus-Christ.*

Souvenez-vous que vous êtes tous destinés à l'union la plus intime dans le bonheur et la gloire du Ciel.—« A moi la vengeance (1);» dit le Seigneur. A moi de punir le coupable, car seul, je suis le souverain Juge.

Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment et vous sont agréables, en quoi serez-vous plus parfaits que les païens? Ils le font aussi. Eh bien ! vous, mes enfants, dit le Seigneur Jésus, faites davantage. « Aimez vos ennemis (2), » ceux qui vous ont nui dans votre corps, dans vos biens, dans votre réputation et votre bonheur. Aimez-les ! faites-leur du bien, tout le bien que vous pouvez. Aimez-les! priez pour eux afin que Dieu pardonne leurs fautes, leur accorde sa grâce, leur donne la joie éternelle. Aimez vos ennemis comme votre Père céleste les aime. Il a des ennemis, lui aussi : ceux qui l'outragent, l'insultent, blasphèment sa sagesse, sa puissance, son amour ; il les aime cependant, il leur donne, comme à ses meilleurs amis, la rosée de son ciel et les rayons de son soleil ; faites comme votre Père céleste.

Impossible d'être le vrai disciple de Jésus, sans cette charité universelle qui s'étend jusqu'à l'amour sincère des ennemis.

Être chrétien, c'est avoir dans son cœur le divin Consolateur, le Saint-Esprit, l'esprit mê-

1. *Héb.*, x, 30. — 2. *Matth.*, v, 44, et seq.

me du Sauveur, qui le répand dans les âmes comme une sève vivifiante pour les purifier et les sanctifier. Or, l'Esprit-Saint est la charité même, l'amour infini de Dieu. Comment pourrait-il habiter dans un cœur avec l'esprit du démon, la haine ? « Il n'y a point de relation possible entre Dieu et Bélial (1). » Mais si la haine chasse le Saint-Esprit, comment prier Dieu ? N'est-ce pas ce divin Esprit qui prie en nous par des gémissements ineffables (2), entendus du Père céleste ? Que pouvons-nous faire de chrétien sans lui ? pas même prononcer avec foi et amour le nom béni du Seigneur Jésus (3) !

Comment espérer la miséricorde de Dieu pour nos fautes, si nous chassons de notre cœur l'Esprit-Saint qui est le gage de cette miséricorde (4) ?

« Pardonnez à vos ennemis, dit le divin Maître, et vous serez pardonnés. » Dieu a tellement à cœur cet amour des ennemis qu'il en fait la mesure de son amour pour nous. Si nous pardonnons, il nous pardonne ; si nous ne pardonnons pas, il reste implacable comme nous. Et nous avons tant besoin d'être pardonnés !...

Il est tellement impossible d'être chrétien sans aimer ses ennemis, que celui qui garde la haine dans son cœur ne peut plus même

1. *II Cor.*, VI, 15. — 2. *Rom.*, VIII, 26. — 3. *I Cor.*, XII, 3. — 4. *II Cor.*, V, 5.

dire la prière élémentaire et nécessaire de tout chrétien, le *Pater*, sans se condamner lui-même à la réprobation. « Notre Père, dit-il, pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. » Ces simples paroles doivent lui brûler les lèvres...

Dieu ne veut rien de lui, ni prière, ni adoration, ni hommage, tout est brisé; le ciel est fermé sur la tête des haineux. « Si tu vas faire ton offrande à l'autel pour honorer Dieu, dit le Sauveur, examine ta conscience ; as-tu de la haine contre ton frère? laisse là ton offrande, va et réconcilie-toi avec lui, puis tu viendras à l'autel et tu feras ton offrande (1). »

La charité passe avant le culte de Dieu, car elle est l'âme de ce culte. « Sans elle, dit saint Paul, parlerait-on le langage des Anges, aurait-on la science de tous les mystères, une foi à transporter les montagnes, donnerait-on ses biens aux pauvres, livrerait-on son corps à toutes les tortures du martyre, au feu même, sans la charité, tout cela n'est rien, ne sert à rien. — *Nihil prodest* (2). »

Nos oreilles n'entendent-elles pas encore la sublime prière de Jésus pour ses bourreaux ? Il était là, le pauvre abandonné, livré à la rage de ses ennemis. Etendu sur la croix, donnant ses mains et ses pieds pour être cloués, il parle. Que dites-vous, ô mon Jésus ? est-ce

1. *Matth.*, v, 23, et seq. — 2. *I Cor.*, xiii.

une plainte, un gémissement, un reproche ? Les coups de marteaux enfoncent les clous dans sa chair et JÉSUS dit : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (1). » Il les excuse, il prie pour eux ! Cœurs aigris par la haine, cœurs implacables, venez, regardez, écoutez, et faites de même.

« Ne résistez pas au méchant, » dit le Divin Maître. « La résistance ne peut que le dompter ou l'aigrir : la mansuétude peut le convertir, car elle fait les martyrs, et les martyrs ont souvent touché le cœur de leurs bourreaux. N'est-ce pas la vraie victoire et la force suprême ? A ce signe divin, on reconnaîtra les disciples de Celui qui a livré son corps à ceux qui le frappaient; qui n'a point détourné son front des soufflets et des crachats ; qui s'est offert sans résistance et sans ouvrir la bouche comme la brebis muette sous la main du tondeur (2). »

Dilatamini et vos ! (3) Dilatez donc votre cœur, faites-le grand comme le Cœur de JÉSUS, pour aimer tous les hommes, amis et ennemis. Si vous voulez des préférences, aimez davantage ceux qui vous aiment le moins, sûrs de plaire ainsi à votre Père céleste. Prenez pour devise cette belle parole de saint Paul, que tout chrétien devrait avoir sans cesse présente à son esprit : *Noli vinci a*

1. *Luc.*, XXIII, 34. — 2. P. Didon, *Jésus-Christ.* — 3. *II Cor.*, VI, 13.

malo, sed vince in bono malum (1). Ne vous laissez pas vaincre par le méchant, mais triomphez de lui par le bien. Nulle joie n'est comparable à la joie profonde que l'on éprouve quand on fait du bien à celui qui vous fait du mal.

Cassé par la vieillesse, l'apôtre saint Jean se faisait porter, sur les bras de ses disciples, dans l'assemblée des fidèles, et ses lèvres bénies répétaient chaque fois les mêmes paroles: « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Fatigués d'entendre toujours le même enseignement, les chrétiens dirent un jour au saint vieillard : « Pourquoi donc répétez-vous sans cesse la même chose, n'avez-vous rien autre à nous apprendre? »— « Mes petits enfants, répondit l'Apôtre bien-aimé, c'est le précepte du Seigneur. — *Præceptum Domini est* — faites-le et il suffit ! »

1. *Rom.*, XII, 21.

NEUVIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et la foi du Centurion.

Audiens autem miratus est Jesus, et sequentibus se dixit: Non inveni tantam fidem in Israël.

JÉSUS l'entendant fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : Je n'ai pas trouvé une foi si grande en Israël.

Matth., VIII, 10.

LE divin Maître, suivi d'une foule nombreuse, entrait à Capharnaüm. Un païen, centurion des légions romaines, s'approche de lui et, d'une voix suppliante, lui dit : « Maître, mon serviteur est étendu sur un lit, paralysé et souffre beaucoup. — J'irai, dit JÉSUS, et je le guérirai. Le centurion reprit : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, dites une parole et mon serviteur sera guéri. Je sais ce qu'est l'autorité : j'ai des soldats sous mes ordres ; je dis à l'un : va et il va, à l'autre, viens et il vient, à mon serviteur, fais ceci et il le fait. »

JÉSUS l'écoutait ravi, heureux dans son cœur, de voir une telle foi dans l'âme de ce païen. « Non, dit-il à son entourage, je n'ai jamais rencontré une foi si grande dans le peuple d'Israël. Aussi, je vous l'affirme, beaucoup d'étrangers viendront d'Orient et d'Occident s'asseoir au banquet du royaume céleste,

avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les fils du royaume, les vrais héritiers des patriarches, seront jetés dehors dans ces ténèbres, où il y a des pleurs et des grincements de dents (1). »

La foi du centurion en la puissance divine de Jésus ouvre son cœur et ses lèvres pour nous donner un grand et salutaire enseignement. Le royaume de Dieu est l'héritage de tous. Juifs et païens peuvent y prétendre au même titre. Peu importe que les Juifs se targuent d'être les fils d'Abraham selon la chair; peu importe qu'ils aient reçu la loi sainte; peu importe qu'ils aient gardé, comme un dépôt sacré, les divines promesses ; s'ils n'ont pas la foi en Jésus-Christ, ces promesses leur échappent, cette loi les condamne. Les vrais fils d'Abraham sont ceux qui, comme ce vénérable patriarche, ont dans le cœur la foi en Jésus-Christ qui, seule, justifie.

Justifier veut dire rendre saint, agréable à Dieu ; or la foi en Jésus-Christ est une condition absolument nécessaire pour être saint, agréable à Dieu et mériter ainsi la vie éternelle avec Dieu. Non pas que la foi elle-même donne la grâce divine qui fait les enfants adoptifs de Dieu, héritiers de son royaume ; non, on peut avoir la foi et être ennemi de Dieu, mais la foi est le canal établi entre Dieu

1. *Matth.*, VIII.

et les âmes, qui les relie, les met en rapport et leur permet d'entrer en relation. Par la foi en JÉSUS-CHRIST, canal surnaturel, la grâce de Dieu arrive jusqu'aux âmes ; sans la foi, tout est fermé, aucun rapport possible ; en sorte que l'on peut dire, que la foi est le milieu nécessaire à la vie de la grâce dans une âme. Chaque être a son milieu où il naît et se développe, parce qu'il y trouve les éléments qui conviennent à sa nature, et sont proportionnés à ses organes. Telle plante grandit et se couvre de fleurs et de fruits sous les rayons ardents des tropiques, qui, transportée dans les glaces du Nord, dépérit et meurt. Il en est ainsi pour la grâce dans les âmes ; la foi est son milieu, milieu nécessaire ; elle lui donne la lumière, la chaleur, la nourriture qui lui convient ; si elle disparaît, la grâce s'étiole, végète et meurt.

La foi en JÉSUS-CHRIST est nécessaire parce que, seule, elle donne la connaissance de Dieu. JÉSUS est le seul docteur.

Annoncé par Moïse (1) comme le grand docteur de l'humanité, il est présenté au monde par son Père lui-même. « Celui-ci, dit-il, est mon Fils bien-aimé, écoutez-le (2). » « Autrefois, dit saint Paul, Dieu a souvent parlé à nos pères par la voix des prophètes ; mais de notre temps, c'est par son Fils lui-

1. *Deut.*, XVIII, 15. — 2. *Matth.*, XVII, 5.

même qu'il nous révèle ses mystères (1), son Fils !« la splendeur de sa gloire (2), » « l'image de sa substance (3), » dont la puissance a tout créé, l'amour, tout restauré ; l'héritier légitime des divines promesses, qui règne éternellement assis à la droite du Père. Voilà le Maître, l'unique Maître des esprits. En lui, «les trésors de sagesse et de science sont enfouis (4) » ; « qui connaît Dieu si ce n'est le Fils, qui est dans la maison de Dieu comme le Fils dans la maison de son Père (5) ? » Rien ne lui est caché. Tout ce que Dieu sait, il le dit par son Fils. Par conséquent, celui qui veut connaître Dieu, doit écouter la parole du Fils, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Lui seul a la vraie science, la vérité totale, il est la vérité même. *Ego sum veritas* (6).

JÉSUS est le seul Sauveur.

Après la descente du Saint-Esprit, Pierre et Jean, embrasés de l'amour de Dieu, prêchaient aux Juifs le salut par la mort et la résurrection de JÉSUS. Entrant un jour dans le temple, ils voient un pauvre paralytique qui demandait l'aumône. « Je n'ai point d'argent ni d'or, lui dit Pierre, mais ce que j'ai je te le donne ; au nom de JÉSUS de Nazareth, lève-toi et marche (7) ! » et l'infirme se leva et marcha.

1. *Hebr.*, I. — 2. *Id.*, I, 8. — 3. *Colos.*, I, 15. — 4. *Colos.*, II, 3. — 5. *Heb.*, III, 6. — 6. *Joan.*, XIV, 6. — 7. *Act.*, III, 6.

Arrêtés pour ce fait comme des malfaiteurs et des perturbateurs de l'ordre public, les deux Apôtres sont conduits devant le grand Conseil. Ils étaient là tous, ces cœurs haineux, qui avaient jugé, condamné et crucifié leur divin Maître. Les coupables sont au milieu. « En quel nom avez-vous fait ce miracle ? » leur demande le juge suprême, car le miracle n'est pas contesté. Pierre, rempli du Saint-Esprit, répond : « Princes et Anciens du peuple, écoutez ! Qu'il soit bien connu de vous tous et de tout le peuple d'Israël, que cet homme a été guéri, comme vous le voyez vous-mêmes, au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, le Nazaréen, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Il est cette *pierre* prophétique que vous avez rejetée, voulant bâtir sans elle, en dehors d'elle, et c'est la pierre de l'angle ! Point de salut en dehors de JÉSUS, car il n'a pas été donné aux hommes un autre Nom capable de les sauver (1). »

Le péché d'Adam a fermé le ciel. Ses malheureux enfants sont, de droit, à jamais exclus des félicités de l'autre vie. Rien : ni consolation, ni espérance ; entre Dieu et nous, la rupture est complète.

Qui ouvrira la porte du ciel ? qui nous rendra le droit à l'héritage céleste ? qui nous montrera le visage paternel de Dieu ? JÉSUS-

1. *Act.*, IV, 10 et seq.

Christ, et Jésus-Christ seul ! Le voici qui entre en lutte avec le démon ; pour le combat, il s'arme de notre chair mortelle ; il monte sur la croix, ce gibet infâme, portant sur ses épaules tous les péchés du monde ; il déchire le contrat honteux qui nous livre au démon (1) ; il renverse le mur de séparation qui ferme le ciel (2), et vainqueur par sa mort des Puissances mauvaises (3), Pontife très saint, il se présente couvert de son sang, comme d'un riche manteau de pourpre... *Attollite portas, principes, vestras, et introibit Rex gloriæ* (4). O Prince, ô chérubin, gardien vigilant et terrible du chemin du paradis, remets l'épée dans le fourreau, ouvre les portes du ciel, ouvre-les grandes — *elevamini* — c'est le Roi de gloire, Jésus Fils de Dieu, Sauveur !

Jésus est le seul sanctificateur.

Par la mort de notre divin Sauveur sur la Croix, le ciel est ouvert ; il y entre le premier comme le chef, les prémices du genre humain ; mais à sa suite, toute la race humaine régénérée en lui, est appelée à ressusciter glorieuse avec lui, et à s'asseoir pour l'éternité au banquet du royaume céleste. Le sang de Jésus nous donne ce droit; c'est notre rançon, le prix du ciel. Cependant, il reste aux hommes à se rendre dignes de cette grande espé-

1. *Colos.*, II, 14. — 2. *Eph.*, II, 14. — 3. *Colos* , II, 15. — 4. *Ps.*, XXIII, 7.

rance. Ils ne le peuvent qu'en JÉSUS et par JÉSUS. Son sang, répandu pour opérer notre salut, il a établi qu'il nous serait appliqué par des moyens spéciaux que l'Église appelle les Sacrements, signes sensibles, symboles sacrés, institués par Notre-Seigneur lui-même pour nous donner la grâce en nous unissant à lui. La vertu de la croix ne peut arriver à nos âmes que par ces canaux mystérieux : si vous voulez être chrétien, vous devez être baptisé : une goutte d'eau, sanctifiée par la parole de JÉSUS, vous fera son enfant, en vous purifiant de la tache originelle ; si vous voulez posséder en vous l'Esprit-Saint, source de vie, vous devez être confirmé : une goutte d'huile, sanctifiée par la parole de JÉSUS, vous donnera le divin consolateur. Et ainsi, pour recevoir le pardon de vos faiblesses ; pour obtenir la grâce d'une vie sainte dans le mariage ; pour vous unir corps et âme à JÉSUS-CHRIST ; pour vous endormir avec courage et espérance dans la paix du Seigneur, et si Dieu vous appelle à la dignité royale du sacerdoce, pour recevoir le caractère sacré de prêtre de JÉSUS-CHRIST. C'est aux Sacrements qu'il faut demander ces grâces; eux seuls les possèdent, eux seuls peuvent vous sanctifier, vous consacrer.

Peu importe que nous soyons honnêtes, vertueux même, au point de vue naturel, cette vertu n'est rien devant Dieu, si elle n'est éle-

vée à la dignité surnaturelle de vertu chrétienne par la foi explicite en JÉSUS-CHRIST, ou tout au moins, par cette disposition foncière qui rattache à JÉSUS-CHRIST — à leur insu et pour leur bonheur — tant d'âmes, sincères dans leurs erreurs et vivant dans la charité, disposition appelée la bonne foi.

Créés par un acte essentiellement libre de Dieu, dépendants entièrement dans notre être et notre vie de sa souveraine puissance à ce point que, si elle nous retirait son bras protecteur, nous retomberions à l'instant dans le néant qui nous est propre, nous devons nous soumettre à la fin surnaturelle qu'il a plu à Dieu de nous imposer, et suivre pas à pas le chemin qu'il a daigné tracer lui-même, pour arriver à cette fin. Le droit de Dieu Créateur est évident, notre devoir de créature ne l'est pas moins. Dieu aurait pu permettre à notre nature de se mouvoir dans le cercle des choses qui lui sont proportionnées ; laisser à notre esprit, la somme de vérités qu'il peut connaître par ses forces rationnelles ; à notre cœur, la mesure de bonheur qu'il peut tirer des jouissances sensibles et par là, nous donner une fin en harmonie avec nos capacités, Dieu ne l'a pas voulu et il ne l'a pas fait.

Comment pouvons-nous être assez ingrats pour discuter ses bienfaits ? Comment ne le remercions-nous pas, de tout notre cœur, de nous avoir aimés avec un tel excès ? Il nous

prend dans la boue pour faire de nous des dieux et nous restons insensibles, que dis-je ? nous lui résistons, nous ne voulons pas !

Non seulement la foi en JÉSUS-CHRIST, Fils de Dieu, Sauveur, donne aux hommes la vérité, la sainteté et le salut éternel, mais elle les fait même « entrer dans les puissances du Seigneur (1) ».

Dieu livre libéralement aux chrétiens ses infinies perfections. « Soyez saints, dit-il, comme je suis saint (2) ; » soyez bons, comme je suis bon ; soyez justes, miséricordieux, comme je suis juste et miséricordieux ; mais il y a une perfection suprême qu'il garde pour lui seul avec un soin jaloux, c'est la grandeur souveraine qui est l'essence même de la Divinité ; Dieu se la réserve. Il est, et personne n'est quelque chose devant lui. Il est ! il est seul. *Gloriam meam alteri non dabo* (3).

Cette souveraineté inaliénable, car elle est la raison même de Dieu, se manifeste surtout par la puissance.

Maître absolu des êtres créés, Dieu peut exercer sur eux un pouvoir sans limite : changer, transformer leurs principes les plus essentiels, arrêter leur énergie naturelle, les anéantir même, s'il le veut. Qui pourrait se redresser contre lui et lui dire : Qui es-tu, pour me troubler et me détruire ? Le ciel, la terre et les enfers sont dans sa main.

1. *Ps.*, LXX, 16. — 2. *Lev.*, II, 44. — 3. *Is.*, XLII, 8.

Eh bien ! chose étonnante, il y a sur la terre un moyen d'entrer, pour ainsi dire, en lutte avec Dieu, de partager sa souveraine puissance ; ce moyen, c'est la foi en JÉSUS-CHRIST. Elle peut tout sur Dieu.

Vous voulez guérir à distance un pauvre malade, sans le voir, ni le toucher, croyez ! il sera guéri ; témoin, le Centurion de Capharnaüm. Vous voulez vous guérir vous-même, rien qu'en touchant la frange du vêtement du Seigneur JÉSUS, croyez ! vous serez guéri ; témoin, cette pauvre femme qui souffrait d'un flux de sang. « Si seulement, se disait-elle perdue dans la foule, si seulement je pouvais toucher la frange de son vêtement, je serais certainement guérie (1). » Elle approche, elle touche, elle est guérie. « Dites à une montagne : jette-toi à la mer (2) ; » la montagne n'hésitera pas, si votre foi n'hésite pas elle-même ; — à un mort : vis ! le mort sortira du tombeau, y serait-il, comme Lazare, depuis quatre jours. Rien ne résiste à la foi, mais à la foi complète, sans ombre, sans défaillance, à la plénitude de la foi.

« Voilà, s'écrie Bossuet, le prodige des prodiges, l'homme revêtu de la toute-puissance de Dieu (3) ! »

« Allez, dit le Sauveur, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux,

1. *Luc.*, VIII, 44. — 2. *Matth.*, XVII, 19. — 3. *Médit. sur l'Évangile*, XXIe jour.

chassez les démons (1) ; » qui fit jamais un pareil commandement ? « Tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez. Vous pourrez tout ce que je puis comme Dieu sur les créatures, vous ferez ce que je fais et plus encore. Allez, croyez, tout est possible à celui qui croit (2). »

« Oh ! si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé (3) ! » Le grand miracle pour Jésus n'est pas de nous faire puissants comme lui, mais de nous faire croyants ! croyants de cette foi qui ose tout espérer de Dieu, quand il s'agit de sa gloire.

« Honneur aux croyants (4) ! » car la foi les unit intimement à Dieu ; mais n'oublions jamais que la foi est « un don de Dieu (5) », don entièrement gratuit, et que ce don précieux nous le portons dans un vase fragile.

Dieu la donne à qui il veut. Les raisonnements, les études profondes, les convictions naturelles préparent les âmes à recevoir la foi, mais ne la donnent pas. Elle est entre les mains de Dieu, seul maître de ses dons.

Aussi, c'est à deux genoux, qu'il faut remercier Dieu de la foi que nous avons reçue, et veiller soigneusement pour éviter tout ce qui peut la diminuer ou la détruire. Si nous la perdons, qui sait si Dieu nous la rendra ? ne

1. *Matth.*, x, 8. — 2. *Matth.*, ix, 22. — 3. *Matth.*, xvii, 19. — 4. *I Petr.*, ii, 7. — 5. *Eph.*, ii, 8.

la donnera-t-il pas plutôt à d'autres âmes plus généreuses qui la feront fructifier davantage ?

Les fils du royaume, devenus prévaricateurs, sont impitoyablement jetés dehors « où il y a des pleurs et des grincements de dents (1) : » pensons-y bien !

1. *Matth.*, VIII, 12.

DIXIÈME JOUR.

La Compassion du Cœur de JÉSUS pour le Peuple.

Misereor super turbam. ✠ J'ai compassion de la foule. ✠ *Marc.*, VIII, 2.

RIEN n'est plus dans les idées présentes que la pitié pour le peuple et le désir de soulager la misère et la faiblesse des petits. On parle beaucoup, peut-être trop, des souffrances des classes inférieures de la société, condamnées à une vie de labeur et de privations. On en parle volontiers, comme s'il s'agissait d'une découverte des temps modernes, comme si jamais personne ne s'était occupé de la misère humaine. Et l'on s'en va, apôtres de la philantropie, prêcher aux multitudes cette vérité profonde, à savoir: qu'il est temps que leurs souffrances cessent ; et l'on entasse chiffres sur chiffres, calculs sur calculs, combinaisons sur combinaisons pour résoudre enfin ce fameux et terrible problème social, dédaigneux de toute solution présentée par la religion.

Oublieux et ingrats ! mais une minute de réflexion vous montrerait avec l'évidence la plus nette que ce sentiment de compassion pour les petits que vous portez dans votre cœur, est un sentiment éminemment religieux

et chrétien. Où l'avez-vous puisé ? Est-il sorti des entrailles du paganisme ou des conclusions de la raison pure ? Certes, la raison a eu le temps de donner sa mesure et de faire ses preuves.

Ecoutez, c'est de l'histoire, l'histoire de la foule avant le Christ Jésus que vous reniez.

La foule, c'était l'ignorant.

Il ne s'agit pas ici de l'ignorance vulgaire des sciences humaines ; aussi nobles soient-elles, il y a mieux, il y a une science supérieure. Tous ne sont pas appelés à pénétrer les secrets des éléments qui composent la terre et le ciel, et l'on peut très bien vivre avec dignité, sans savoir combien il y a d'étoiles au firmament ou d'êtres infiniment petits dans une goutte d'eau.

Il s'agit de l'ignorance des vérités les plus essentielles à la raison humaine : l'origine et le terme de notre vie. Demandez à un païen d'où il vient, où il va ; il l'ignore. Posez-lui cette question si simple, si élémentaire aujourd'hui : qu'est-ce que Dieu ? Dieu ? qu'en sait-il ? L'univers est rempli de tous les dieux possibles : dieux de bois et dieux de pierre, dieux de marbre et dieux de bronze, voilà ce qu'il sait, ce qu'il voit ; mais l'idée, la grande idée d'un Dieu unique, infiniment parfait, créateur et conservateur du monde, Père plein de bonté, de miséricorde pour les hommes, et, un jour, souverain juge de toute créature, pour

la récompenser ou la punir, selon ses actes bons ou mauvais, cette idée, la foule païenne ne la connaît pas.

Montez plus haut, au-dessus de la foule ; interrogez les savants, les philosophes, ces princes de la pensée païenne, et vous serez le témoin attristé de la faiblesse impuissante de la raison. Tout est ténèbres, illusions, sottises et blasphèmes. Aussi, la volonté abandonnée à elle-même, sans lumière, sans principe de direction, va à la dérive ; elle suit, comme une captive humiliée et enchaînée, l'entraînement des sens ; elle va, pauvre, aveugle, où le vent des passions la pousse, sans frein, sans loi, sans mesure et tombe dans l'ignominie et la boue.

La foule, c'était le pauvre.

Pour lui, ni dignité, ni respect. Le travail est réputé une honte, et les rares exceptions, qui nous montrent le travail honoré, ne font que corroborer la loi générale, qui est une loi de mépris. Travailler est bon pour l'esclave, c'est, par excellence, l'œuvre *servile.*

Le pauvre ! point de pitié pour sa misère. S'il est la multitude, et menace de troubler dans leurs jouissances les riches qui ont le pouvoir, on lui jette une poignée d'or, d'une main dédaigneuse, pour calmer sa fureur. On lui prodigue les jeux, les scènes les plus violentes et les plus brutales pour occuper son oisiveté et détourner sa pensée de toute agita-

tion, puis, la misère hideuse s'asseoit de nouveau à son foyer, en attendant que de nouvelles largesses viennent parer de nouvelles menaces. Mais dans le cœur des riches, ne cherchez pas ce sentiment si délicat, si divin que l'on appelle la charité, qui aime le pauvre, qui le respecte, qui le console, qui le relève ; non, il n'y a rien que le mépris et la crainte, même dans les meilleurs, même dans ceux qui écrivent des traités bien polis sur la morale.

La foule, c'était le faible.

Toute société a nécessairement une hiérarchie. Au faîte, sont les grands, les puissants, ceux qui gouvernent et disposent de la force publique ; puissance acquise, soit par les services rendus, soit par la richesse, quelquefois par le mérite, souvent par la violence.

Plus bas sont les faibles, ceux qui sont gouvernés, dont la force réside dans la volonté ou le bras, et qui, souvent même, n'ont pas cette force physique ou morale individuelle, comme l'enfant et la femme.

Dans le monde païen, être faible et être sacrifié, c'était tout un. Il fallait s'y résigner. Que répondre à un homme qui menaçait votre vie et la vie de tous les vôtres, quand vous sentiez derrière lui cette bande d'esclaves dévoués à la fortune du maître ?

Plier, toujours plier devant la force ou être écrasé par elle : c'était la loi.

La foule, c'était l'infirme.

A l'ignorance, à la pauvreté, à la faiblesse, la maladie venait encore ajouter ses angoisses et ses impuissances. Quel délaissement ! quel abandon ! quelles tortures dans ces cœurs brisés par la douleur ! Nous avons peine aujourd'hui, en plein christianisme, à reconstituer, même par l'imagination, les situations désespérées où se trouvaient communément les gens du peuple dans le paganisme.

Les malades, les vieillards réduits à l'impuissance, qui leur donnait des soins ? Qui pansait leurs plaies ? Qui les consolait ? Etendus dans des bouges infects, sur de misérables grabats, ces malheureux souffraient et mouraient comme de vils animaux, sans espérance, maudissant leur sort. Que de larmes de rage versées dans ces repaires de bêtes fauves où étaient entassés par centaines les esclaves païens ! La mort était pour eux une délivrance et quand le maître, fatigué de voir un esclave rendu inutile par la maladie ou la vieillesse l'envoyait au supplice, il devait bénir et remercier le bourreau !

Car il ne faut jamais oublier que presque tous ces ignorants, ces pauvres, ces faibles, ces infirmes étaient des esclaves. Ils formaient la foule.

Pauvre race humaine ! quelle dégradation ! quel avilissement ! Comme le péché a fait son œuvre de corruption et de ruine générale ! Cette misère de la foule n'était pas le partage

d'un peuple, elle se retrouvait partout au dedans du monde romain comme au dehors, avec la même rigueur et les mêmes menaces.

Un jour, dans une plaine de la Galilée presque déserte, non loin du lac de Tibériade, le divin Maître s'arrêta. Une foule nombreuse, attirée par sa bonté et ses miracles, l'avait suivi. C'étaient des pauvres, des malades, des infirmes, cortège habituel de ses courses évangéliques. JÉSUS regarde cette foule et son regard divin, passant bien au delà de ce petit coin de terre, embrasse dans son ensemble la foule païenne qui remplit le monde ; spectacle navrant, douloureux au cœur du Sauveur! il se trouble en lui-même :« j'ai pitié de cette foule, dit-il à ses Apôtres, ces pauvres gens me suivent partout et ils n'ont pas de pain. Si je les renvoie sans manger ils tomberont d'inanition en route (1). »

Oui, ô Seigneur JÉSUS, donnez à manger à cette foule ; si elle ne reçoit rien de vous, à qui demandera-t-elle son pain ? Vous savez bien qu'elle est abandonnée comme un troupeau sans pasteur, et qu'elle est broyée par ceux qui devraient la soutenir. Seigneur JÉSUS, à qui irait-elle ? Vous êtes le Pain de vie.

Et le divin Maître fait asseoir cette multitude — quatre mille environ — et distribuer

1. *Marc.*, VIII, 2, et seq.

par ses Apôtres des pains et des poissons que sa bonté toute-puissante multiplie en abondance.

Mystère profond! La foule rassemblée dans cette plaine de la Galilée est la figure de la vraie foule, du peuple païen. Ces pains distribués sont le symbole de la nourriture spirituelle que JÉSUS donne à la foule, à tous les hommes sans exception, par le ministère et la prédication des apôtres de tous les temps. Désormais, le peuple est réhabilité, c'est le peuple de Dieu, nation sainte, race royale (1), appelée à de sublimes destinées.

A l'ignorant, JÉSUS, le Docteur divin, communique la science la plus profonde, de la manière la plus simple. Science de la vie intime de Dieu, de sa Providence bienfaisante, de sa bonté sans mesure, de sa justice inflexible et immuable comme l'éternité ; science de la dignité de notre nature, créée par Dieu, rachetée par Dieu et destinée à l'union la plus étroite avec Dieu ; science des principes de la vie morale, capables d'enchaîner les passions, de diriger la volonté, de purifier et de sanctifier les âmes en les rapprochant de l'idéal divin. Toute cette science est renfermée dans un petit livre qui s'appelle le catéchisme. Pour l'apprendre, il ne faut point une intelligence supérieure, des loisirs prolongés ; non,

1. *I Petr.*, II, 9.

le petit enfant le répète sur les genoux de sa mère et les plus grands philosophes païens pourraient venir à ses pieds écouter ce sublime enseignement. Le divin Maître l'a dit : *Pauperes evangelizantur* (1), les pauvres sont instruits dans la vraie science.

Au pauvre... ne croyez pas qu'il donne la richesse. Qu'est l'or à ses yeux ? mais JÉSUS donne davantage : l'exemple le plus propre à relever et à glorifier son rude labeur. Il s'est fait pauvre lui-même et a subi la loi commune de la pauvreté : le travail. Fils de Joseph le charpentier, il a vécu et travaillé pendant trente ans dans l'atelier de son père adoptif, créant ainsi par ce labeur de ses mains bénies la sainteté du travail.

Désormais, le pauvre peut relever la tête sans rougir, il sait et tout le monde sait que travailler est une noblesse parce que c'est une expiation, et celui qui expie a toujours revêtu un caractère sacré ; il est plus près de Dieu. Expier, c'est se transformer, c'est remonter par soi sur le piédestal d'où l'on est tombé. Aussi le grand apôtre, saint Paul, l'interprète le plus fidèle des sentiments du Sauveur, se faisait gloire de travailler de ses mains et de gagner son pain à la sueur de son front (2).

Aussi les saints, pleins de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST, ont-ils formé ces légions de moi-

1. *Matth.*, XI, 5. — 2. *I Cor.*, IV, 12.

nes travailleurs qui, en défrichant le sol, ont donné au monde plus que la richesse matérielle, cette vraie richesse du pauvre, qui est l'honneur et la sainteté du travail, appelé dans tous les Ordres monastiques: « le saint travail des mains ».

Au faible, JÉSUS a donné une garde inviolable. Ah ! ne cherchez pas ces légions de soldats qu'il a suscitées pour le protéger ; il a fait mieux, il a créé la conscience publique chrétienne. C'est un tribunal sacré que l'on ne voit nulle part et qui est partout. Son code, c'est l'Évangile avec ses divins exemples, ses préceptes et ses conseils ; ses juges, ce sont les chrétiens.

Partout, où un opprimé jette le cri d'alarme, qu'il soit riche ou pauvre, même sur les marches d'un trône, la conscience publique juge et condamne l'oppresseur. Les violences et les injustices peuvent triompher un moment ; mais leur triomphe est toujours une blessure pour la conscience publique, et un jour ou l'autre, elle se relève, terrible dans sa vengeance.

L'histoire, cette haute justicière des choses humaines, imprime au front de tous les oppresseurs un stigmate flétrissant, châtiment du passé, leçon pour l'avenir.

A l'infirme, JÉSUS prodigue les consolations. Il se met à sa place, prend ses haillons, ses souffrances, ses plaies et il dit à ses fidèles :

Guérissez-moi, consolez-moi. Un verre d'eau froide est bien peu, donnez-le par amour de moi et je vous en tiendrai compte (1). Il répand dans les âmes, avec son esprit, cette charité que rien ne rebute, rien n'arrête. Tout ce qui est faible, malade, infirme, lui appartient. C'est le trésor de son Église.

Qui ne se rappelle la sublime réponse du grand martyr saint Laurent, au préfet de Rome. — « Où sont les trésors de l'Église, » lui demande le préfet, et le saint martyr réunit autour de lui les pauvres, les estropiés, les malades que l'Église soignait et nourrissait. « Les trésors de l'Église, dit-il au préfet, les voici (2) ! »

Depuis saint Laurent, l'Église n'a jamais changé ! Elle porte toujours en elle le même esprit de charité. Quelle misère a-t-elle oubliée ? Captifs, pauvres, infirmes, vieillards ne sont-ils pas encore ses trésors ? Quelle merveilleuse floraison d'ordres religieux consacrés au service des pauvres malades que la vénérable fondatrice des Sœurs de Charité, Louise de Marillac, appelait « Nos chers maîtres et seigneurs ».

C'est votre œuvre, ô Cœur sacré de Jésus ! à vous toute la gloire et l'honneur.

Qui a aimé le peuple comme Jésus l'a aimé ? Pour lui, il n'y a ni petits, ni grands, ni

1. *Matth.*, x, 42. — 2. *Act. Sti Laur.*

riches, ni pauvres, c'est l'égalité parfaite des âmes.

« Venez tous, vous qui travaillez, vous qui êtes accablés, venez tous et je vous soulagerai, je vous consolerai. » — *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (1). » Venez tous, le banquet est servi dans la maison du père de famille, il faut qu'elle soit remplie de convives, qu'elle déborde ; venez tous : un même Dieu, une même foi, un même Sauveur, une même nourriture, un même héritage. Pour tous, le bonheur de l'espérance sur terre ; pour tous, le bonheur de la vision de Dieu dans l'éternité.

Quand on pense à ce qu'il y a de privations, de souffrances et de tristesses dans la foule, — celui qui ne souffre pas, est une exception — comment ne pas comprendre la bonté, la tendresse incomparable de notre bien-aimé Sauveur ! Comment ne pas apprécier les pensées chrétiennes qu'il a répandues dans le monde ! comme elles sont vivifiantes ! comme elles donnent courage au cœur brisé ! Ah ! qu'ils sont coupables ceux qui, oublieux de votre amour, ô JÉSUS ! retirent au pauvre, au malade, au vieillard, les consolations de votre doctrine et de vos divins exemples !

Qu'ils sont coupables ceux qui enlèvent aux yeux du mourant le signe sacré de votre croix!

1. *Matth.*, XI, 28

sans vous, point de consolation ; sans vous, point d'espérance ; la souffrance seule, la mort dans le désespoir final.

Ayez pitié du pauvre, ô Jésus, ayez pitié de l'infirme !

ONZIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et l'entrée dans le royaume de Dieu.

Exultavit Spiritu Sancto et dixit: Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

JÉSUS tressaillit de joie dans le Saint-Esprit et dit: Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâces de ce que vous avez révélé aux petits ce que vous avez caché aux sages et prudents du monde.

Luc., X, 21.

LA chose la plus extraordinaire dans l'histoire du monde, est, à coup sûr, la réception qui a été faite sur la terre au Fils de Dieu. S'il était venu comme un étranger, par surprise, sans titre distinctif, sans signe caractéristique, qui permissent aux hommes de le reconnaître avec certitude, cette réception pourrait s'expliquer.

Mais non.

Le Fils de Dieu vient après une longue série de promesses, de prophéties, de symboles, qui, dans leur ensemble, forment un tout complet, dessinent sa physionomie de telle sorte que, si l'Évangile, — qui est l'histoire du Fils de Dieu venu — disparaissait, on pourrait le reconstruire dans son intégrité, par les livres de l'Ancien Testament qui sont l'histoire du Fils de Dieu à venir.

De plus, ces Livres sacrés, contenant là

divine Promesse et les signes particuliers qui doivent accompagner et manifester sa réalisation, ne sont point éparpillés dans le monde entier ; ils appartiennent à un petit peuple, qui est, pour ainsi dire, le secrétaire de Dieu, et mieux encore, *son garde des sceaux*, car il garde avec un soin jaloux et presque haineux à l'égard des autres nations, la parole de Dieu annonçant l'Incarnation de son Fils, déterminant son mode d'existence parmi les hommes, fixant l'époque de sa venue, prédisant son enseignement, ses œuvres et sa sanglante et douloureuse immolation finale. Tout est écrit dans les détails les plus minutieux.

Dieu ne se lasse pas d'intervenir directement au milieu de ce peuple, afin d'y conserver vivante la pensée du Messie futur, du Sauveur qui doit venir. Il le gouverne lui-même, il le dirige, il le protège contre ses ennemis par des miracles éclatants qui attestent invinciblement sa présence. Si ce peuple insoumis devient transgresseur de ses lois ; s'il menace par son penchant à l'idolâtrie de perdre la foi au Sauveur promis, Dieu le punit sévèrement. C'est son peuple à lui, sa famille et quand le Verbe descend du ciel, il a sur la terre, une patrie, une maison, il n'est point étranger, il descend chez « les siens ».

Mais « les siens » ne l'ont point reçu.

Et sui eum non receperunt (1).

1. *Joan.*, I, 11.

Mystère insondable !

Jésus se présente à son peuple comme le Messie promis, le fondateur du royaume de Dieu ; il s'affirme le Fils de Dieu et il le prouve : sagesse, puissance, bonté, vertu, il a tout, à un degré que rien n'égale et qui force le respect et l'admiration de ses adversaires les plus acharnés : tout est inutile, il n'est pas reconnu ! « Le bœuf, dit Isaïe, connaît son maître, et l'âne la crèche où son maître lui donne à manger ; mais Israël ne m'a pas connu [1]. » Sa sagesse, on la méprise ; sa puissance, on l'attribue au démon ; sa bonté est un scandale, sa vertu un leurre et Dieu lui-même, descendu chez « les siens » avec tous les traits de la divinité et du Messie promis, Dieu lui-même est rejeté ; on ne veut pas entrer dans son royaume. *Nolumus hunc regnare super nos* [2]. Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.

Voilà le fait, fait prodigieux qui témoigne d'une manière effroyable de la misère de notre pauvre nature. Après trois ans d'apostolat, Jésus n'a formé que quelques disciples et il meurt sur une croix, victime de la haine qu'il a soulevée contre lui.

La haine ! parce que le royaume qu'il vient fonder, demande le sacrifice de l'orgueil de notre esprit, et que nous ne voulons pas nous humilier.

1. *Is.*, I, 3. — 2. *Luc.*, XIX, 14.

La haine ! parce que ce royaume demande le sacrifice des passions de notre cœur et que nous ne voulons pas nous en priver.

Un jour, après une violente discussion avec les Pharisiens, Jésus constatant la dureté de leur cœur, et voyant leur esprit fermé à la lumière, jette un regard sur ses apôtres, ces pêcheurs de Galilée, simples, ignorants, pauvres, mais d'un esprit humble et d'un cœur droit ; il voit les décrets souverains de la Providence divine qui retirent aux superbes savants la lumière de la foi et la communiquent à ces déshérités, et l'Esprit-Saint le remplit, il tressaille de joie et dit : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâces de ce que vous avez révélé aux petits les choses que vous avez cachées aux savants et aux prudents. »

A tous, le divin Maître propose le royaume de Dieu, c'est-à-dire la connaissance des vérités surnaturelles, la sainteté de la vie par le don de sa grâce et enfin comme couronnement suprême et glorieux, le bonheur éternel avec Dieu. Commencé sur la terre dans les ombres de la foi, les consolations de l'espérance et les luttes de la charité, ce royaume a sa perfection dans l'éternité.

Venez, dit le Roi divin, venez, entrez, la porte du royaume est ouverte ; mais n'oubliez pas que seuls, « les petits », les enfants, ceux qui en ont la sincérité et l'humilité dans la vertu, peuvent y rester sous le regard du père

de famille. Ce sont deux conditions indispensables, parce qu'elles donnent à la vertu chrétienne son vrai caractère.

Pour être digne du royaume de Dieu, elle doit être sincère.

La vertu chrétienne a pour fin la ressemblance et l'union à Dieu. Or, il est évident que pour s'unir à Dieu, il faut avoir avec lui des points de contact. Dieu est juste, Dieu est bon, Dieu est ennemi, par nature, de toute corruption, de toute faiblesse, de tout désordre : il est saint par essence. Pour l'approcher et vivre dans son intimité, il faut donc que les âmes participent, selon la mesure de la grâce qu'elles reçoivent, à cette sainteté intrinsèque de Dieu.

Qu'importent à Dieu les choses extérieures? Que lui importent les paroles, les sentiments, les actes du dehors, si le cœur n'est pas à lui? Ce qu'il veut, c'est notre volonté marchant en harmonie avec la sienne... « Vous avez beau, dit-il par le prophète Isaïe, immoler des victimes sans nombre ; marcher dans les rues le cou tordu et la tête penchée ; mettre de la cendre sur votre tête et déchirer vos vêtements, tout cela n'est rien ; ce que je demande c'est l'obéissance à mes lois, c'est la miséricorde, c'est la justice. Humiliez votre âme, et non votre tête ; déchirez votre cœur et non vos vêtements (1). »

1. *Is.*, LVIII, 5.

Cette hypocrisie extérieure est une offense à la vérité et à la sainteté de Dieu. « Comment, s'écrie-t-il, vous croyez donc que je suis, comme vous, un menteur (1) ? » car celui qui prend les dehors de la vertu tout en livrant son cœur aux passions les plus déréglées, celui-là est un menteur.

Aussi, Notre-Seigneur a été terrible pour ces âmes dépravées. Partout où il a rencontré sur sa route le pharisien, il l'a écrasé de mépris et de malédiction. C'est le dedans que Dieu demande, c'est là qu'est son royaume.— *Regnum Dei intra vos est* (2). « Il faut à Dieu son spectacle, » dit Bossuet, et le spectacle de Dieu c'est le fond de notre cœur ; c'est là qu'il réside, là qu'il regarde, là qu'il écoute, juge et condamne.

Donc, si nous voulons entrer et demeurer dans le royaume de Dieu « soyons enfants par la sincérité ».

Les personnes pieuses, surtout de nos jours où les pratiques extérieures se sont multipliées, ont à éviter ce danger très sérieux qui menace leur piété même: le pharisaïsme.

N'oublions jamais que les pratiques de piété même les plus saintes et les plus autorisées ne sont ni la vertu, ni la perfection. La fréquentation des sacrements et la prière, sous toutes ses formes, — qu'elle se fasse d'une

1. *Ps.*, XLIII, 21. — 2. *Luc.*, XVII, 21.

manière privée ou soit dans les règles d'une confrérie — ne sont jamais que des moyens pour attirer la grâce divine et se sanctifier.

Celui qui se contente de se confesser, de communier, de prier, de porter les saints scapulaires, de donner son nom et son argent aux confréries et associations pieuses, et néglige d'autre part, d'accomplir ses devoirs d'état, de pratiquer les commandements de Dieu en luttant contre ses passions, en réprimant ses convoitises, en modérant les écarts de sa langue, oublieux de la charité et de la miséricorde, celui-là est indigne du royaume de Dieu. Il en a les dehors, la livrée, mais son cœur n'est pas uni au cœur de JÉSUS. « Seigneur, Seigneur, disent-ils toute la journée, et le Seigneur leur répondra : Retirez-vous, instruments d'iniquité, je ne vous connais pas (1). » Il fallait fréquenter les sacrements, il fallait prier, mais pour y puiser la force de lutter et de vous convertir.

Pour être digne du royaume de Dieu, la vertu chrétienne doit être humble.

La pratique de la vertu est le grand bienfait de Dieu, mais aussi le plus exposé à cette tentation délicate de l'estime de soi, qui fait qu'après s'être préservé de tout le reste, on a tant de peine à se préserver de soi-même. « Plus on est grand, dit saint Augustin, plus on est proche de sa ruine. »

1. *Matth.*, VII, 23.

Cependant, il est impossible d'entrer dans le royaume de Dieu sans cette humilité de cœur qui fait les vrais enfants du Père céleste, *Ordinem serva !* Garde l'ordre. Tel est le principe de la justice qui est aussi le principe de l'humilité de la vertu.

La foi enseigne que réduits aux seules forces de notre nature, nous sommes absolument incapables de pratiquer la vertu chrétienne.

Seul, notre esprit se trouble ; il perd la notion exacte des principes les plus essentiels de la morale ; il ne voit plus clairement où est le bien, où commence le mal et souvent il dit bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien.

Seule, notre volonté défaille ; elle chancelle, elle faiblit, son bras n'est pas assez puissant pour lutter contre le mal et triompher de ses attraits.

Seul, notre cœur s'abaisse ; il a comme un poids qui l'entraîne en bas, dans la région boueuse des sens, et quand il y est descendu, qui le fera remonter ? Qui brisera ses chaînes et lui rendra le goût et le désir des affections pures et nobles ? il n'y a qu'un sauveur : la grâce de Dieu. Lumière, force, pureté, elle a tout et donne tout. C'est l'élément vital et générateur qui produit la vertu.

Or, cette grâce sanctifiante est un don gratuit de la miséricorde de Dieu. Elle vient de lui, ce qu'elle fait dans les âmes est son

œuvre à lui ; à lui seul, par conséquent, l'honneur et la gloire de la vertu.

Celui qui se dit dans son cœur : je me suis fait moi-même, et se complaît dans ses œuvres est un voleur : il prend à Dieu son bien propre.

Ces « voleurs de Dieu » ne sont pas rares, car l'orgueil coule si abondamment dans nos veines que nous avons peine à l'empêcher de se répandre sur nos actes.

Sans doute, on veut être sincère dans sa piété et mener une vie austère : mais quelle joie cachée quand une main amie, que nous ne réputons jamais indiscrète, soulève le voile de notre vie intime et découvre nos saintes mortifications.

On se retire du monde et de ses vanités, mais on est bien aise qu'il s'en aperçoive, et s'il ferme les yeux, on le lui crie aux oreilles, en jugeant et condamnant avec une aigreur qui fait penser à un regret, et d'une manière bruyante, ses joies et ses plaisirs. On quitte le luxe des vêtements, toute parure mondaine, mais que l'amour-propre est rusé ! On porte un costume d'une forme particulière, en sorte qu'au lieu de se perdre dans le commun et de disparaître, on en sort par une autre porte et on se met plus en évidence. En un mot, on aime et on recherche ce qui singularise, parce que la singularité excite l'admiration qui est le charme de la vanité. Mais, qu'on est loin du cœur de Jésus !

« Non, non, dit Tertullien, ce n'est pas là mon Jésus, mon Christ ! s'il est misérable, s'il est humilié, s'il est méprisé, c'est mon Christ, c'est le mien, je le reconnais (1). » Le vrai Jésus, c'est le Jésus qui scandalise nos passions, jette le trouble, le feu, la guerre dans l'âme, le Jésus humble, petit, abaissé de l'Évangile, de la croix *Meus est Christus*, c'est là mon Christ !

Pratiquons la vertu, non pour y trouver notre satisfaction ; ce serait la conscience intéressée qui a pour principe : agir pour soi. Principe de l'égoïsme qui conduit à toutes les lâchetés et à toutes les dépravations, car, le plus souvent, la vertu est un labeur, un dur labeur, où la joie a peu de place, et où la souffrance en a beaucoup.

Pratiquons la vertu, non pour être vus, loués, admirés ; ce serait la conscience vaniteuse qui a pour principe : agir pour paraître. Principe de l'orgueil, qui prend la place de Dieu et s'attribue l'honneur qui Lui est dû.

Pratiquons la vertu, non par force, par crainte du châtiment ; ce serait la conscience servile qui a pour principe : agir sous l'œil du maître. Principe de l'esclave essentiellement contraire à l'amour filial que nous devons à Dieu, notre Père céleste.

Pratiquons la vertu, non seulement au de-

1. *Tertull. adv, Marcion.* Lib. III.

hors, par dissimulation et fourberie ; ce serait la conscience hypocrite, conscience exécrable qui blasphème la sainteté de Dieu et réserve au malheureux qui la suit, un jugement inexorable.

Pusillus grex ! Soyons, par une vertu vraiment chrétienne, du petit troupeau que le bon Pasteur rassemble. Il en connaît toutes les brebis, il sait leur nom ; suivons son appel et prenons garde de sortir du bercail.

Il y en a tant qui n'y entrent pas ou qui en sortent après un court séjour, les uns et les autres parce qu'ils sont demeurés ou devenus ces superbes, ces vaniteux, ces hypocrites, ces corrompus, auxquels le royaume de Dieu est à jamais fermé.

DOUZIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et la Chananéenne.

O Mulier, magna est fides tua ! Fiat tibi sicut vis. — Femme, ta foi est grande ; qu'il soit fait selon ta volonté.

Matth., XV, 28.

LE divin Maître, quittant la Judée, se rendait au pays de Tyr et de Sidon, dans la Phénicie : voyage mystérieux, prophétique et plein de miséricorde.

Une femme, Chananéenne de naissance, ayant appris son passage, vint à sa rencontre et elle criait, l'infortunée : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est tourmentée par le démon (1). »

Quelle prière plus touchante ! Sa fille est tourmentée, mais c'est elle, c'est la mère qui souffre. Elle ne dit pas : Ayez pitié de ma fille, non, ayez pitié de moi ! Délicatesse d'un cœur maternel qui souffre à lui seul toutes les douleurs de son enfant. Et JÉSUS ne répond rien ; pas une parole, pas un signe de compassion, c'est le silence impitoyable du refus.

La malheureuse n'est point rebutée. Elle crie de nouveau, elle implore, elle importune, à ce point que les Apôtres, fatigués de l'en-

1. *Matth.*, XV, 22 et seq.

tendre, disent au Seigneur : « Renvoyez-la, elle nous poursuit de ses cris. » Et JÉSUS répond sévèrement : « Je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. »

Cette parole est plus accablante que le silence, et plus capable d'enlever toute espérance. Cette femme est étrangère, d'une race ennemie, maudite, condamnée. Celui qu'elle implore n'est pas venu pour elle, sa mission est limitée à la maison d'Israël, elle n'a rien à attendre de Lui.

Mais l'amour maternel est plus fort que le désespoir même. Cette femme s'approche malgré tout, se jette aux pieds du Sauveur, l'adorant et disant à travers ses larmes : « Seigneur, secourez-moi. »

Le cœur de JÉSUS paraît rester insensible. A cette mère prosternée à ses pieds, accablée de douleur et toujours pleine de foi, il répond avec dureté et presque mépris : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. »

Pauvre femme, retirez-vous ! Le Maître a dit : il n'est pas juste ; qu'attendez-vous de lui qui est la justice même ? Votre douleur, votre attitude humiliée, vos cris, vos larmes ne pourront rien. Vous n'êtes pas de la famille, le pain est réservé aux enfants, ce pain de la bonté, de la puissance, de la miséricorde divine.

Retirez-vous, vous êtes condamnée, aban-

donnée comme une étrangère, le royaume de Dieu n'est pas pour les chiens.

O mon Sauveur ! je suis dans la stupeur. Vous, si bon, si indulgent pour les pauvres et les malheureux, vous êtes dur, impitoyable pour cette grande misère. Comme vous êtes lent à accorder la grâce que sollicite cette infortunée ! Comme vous êtes sévère pour elle ! comme vous l'humiliez !

O mon Sauveur, est-ce vous ?

Et la Chananéenne répondit : « Ah ! Seigneur, c'est vrai, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Parole sublime d'humilité qui nous émeut jusqu'au fond de l'âme. JÉSUS, JÉSUS, vous êtes vaincu.

« Femme, s'écrie enfin le Sauveur, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu désires. »

Cette admiration de Notre-Seigneur, ému par la foi invincible de cette femme, nous donne la clef du mystère de sa dureté inaccoutumée. C'est une leçon, une grande leçon qui nous dévoile le secret de sa Providence divine dans la répartition de la grâce.

Les faveurs spirituelles et même, dans une certaine mesure, les faveurs temporelles sont mises à notre disposition ; la source divine est ouverte, mais pour répandre ses bienfaits sur nous, Dieu exige de nous, comme condi-

tion absolument nécessaire une prière confiante, une prière persévérante, une prière humble, comme la prière de la Chananéenne.

Une prière confiante.

Comment demander à Dieu une faveur si nous n'avons pas la conviction profonde qu'il peut nous l'accorder ? Cette conviction intime, c'est la confiance. Elle est basée sur la puissance et la bonté de Dieu.

Pouvoir est une qualité que les êtres créés n'ont reçu que dans des limites très étroites. Chaque être se meut dans un cercle plus ou moins restreint où son activité se développe sans jamais dépasser la mesure d'énergie qui lui est propre.

Plus un être est imparfait, moins il a d'activité, en sorte que la perfection se mesure au degré d'activité ou de puissance que l'on a reçu. Il y a comme une échelle mystérieuse partant du plus infime degré de l'être et aboutissant au degré suprême, Dieu. En Dieu, la puissance n'a ni limite, ni mesure, elle est infinie comme l'Être divin lui-même, avec lequel elle se confond.

La confiance en la puissance de Dieu peut donc se donner libre cours, jamais elle ne pourra l'égaler ; jamais elle n'entendra Dieu lui répondre : je ne puis pas. Qu'il s'agisse de transformer ou de détruire les choses matérielles ; de diminuer ou de retenir les forces des êtres vivants ; de suspendre ou d'anéantir

les lois générales qui régissent les mondes, toujours Dieu est le Maître, le Souverain auquel rien ne résiste, rien ne dit : non.

Les pages de la Sainte-Ecriture sont pleines des appels de Dieu à la confiance en Lui, et des exemples les plus capables de nous prouver que cette confiance n'est jamais trompée.

Noé croit à la parole de Dieu et fabrique l'arche de salut au milieu de l'indifférence et des railleries de ceux qui l'entourent, sa confiance le sauve (1).

Abraham croit à la parole de Dieu qui lui promet un fils et une postérité innombrable, malgré son âge avancé, et sa confiance fait de lui le père des croyants, l'ancêtre de JÉSUS-CHRIST (2).

Moïse croit à la parole de Dieu qui le presse de délivrer son peuple, et il devient le grand, le saint législateur, l'ami de Dieu (3). Une seule hésitation dans sa foi le prive de la joie et de l'honneur d'introduire les Hébreux dans la Terre promise (4).

Et ainsi les Saints et les Prophètes de l'ancienne loi, par leurs exemples, leurs écrits, leurs prières, nous répètent sans cesse : Ayez confiance en Dieu, lui seul est puissant, lui seul est fidèle, lui seul donne le salut.

Pouvons-nous douter de la bonté de Dieu? Que n'a-t-il pas fait pour nous? Être bon,

1. *Heb.*, XI, 7. — 2. *Heb.*, XI, 8, 9. — 3. *Heb.*, XI, 24. — 4. *Num.*, XX, 12.

c'est vouloir du bien et le répandre à pleines mains : les mains de Dieu ne se lassent jamais. Biens du corps et biens de l'âme, biens pour le temps et surtout biens pour l'éternité, tout nous est donné, livré avec excès et surabondance.

« Si Dieu nous a aimés, dit saint Paul, alors que nous étions sous la malédiction du péché, s'il a eu pitié de nous jusqu'à se faire homme comme nous et mourir pour nous, à plus forte raison doit-il nous aimer maintenant que nous sommes ses enfants adoptifs, les frères de JÉSUS, cohéritiers du royaume (1). »

Notre force auprès de Dieu, l'appui de toutes nos espérances, c'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Ah ! si nous ne l'avions pas, si nous n'avions pas les témoignages de son amour infini, si nous étions seuls à nous présenter devant Dieu, seuls avec nos faiblesses et nos fautes, nous pourrions trembler au pied de son trône et craindre sa colère ; mais nous vous possédons, ô JÉSUS, votre sang nous couvre, votre croix nous protège, et avec vous nous pouvons avancer hardiment auprès de Dieu et lui dire : Seigneur, nous espérons tout de vous, parce que nous savons que vous nous aimez, vous êtes notre Père ! « *Abba Pater* (2) ! »

Il ne suffit pas pour obtenir la grâce de Dieu, de lui témoigner une confiance d'un

1. *Rom.*, v, 6 et seq. — 2. *Rom.*, vii, 7.

jour. Que d'âmes s'approchent de Dieu pleines de désir, lui exposent leurs demandes avec confiance ; et puis, au moindre retard, et surtout, si le refus est prolongé et définitif sentent leur cœur se glacer, leurs lèvres se fermer à la prière, oublieuses des recommandations expresses de Notre-Seigneur : « Demandez, dit-il, cherchez, frappez (1), » et si vous n'obtenez rien, ne vous lassez jamais, soyez importuns, le père de famille aime la douce violence de ses enfants.

Il disait encore : « Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait ni Dieu, ni les hommes. Une pauvre veuve vint à lui et lui dit : Fais-moi justice contre mon adversaire. Longtemps, elle supplia en vain. Un jour cependant le juge se dit en lui-même : je ne crains ni Dieu, ni les hommes, c'est vrai, mais cette femme m'importune et je vais lui faire droit afin d'être débarrassé de ses instances. Voilà ce que fit ce juge impie, dit le Seigneur et vous croyez que Dieu n'écoutera pas ses serviteurs s'ils l'implorent nuit et jour (2) ? »

« Le Seigneur apparut un jour à Abraham dans la vallée de Mambré, et il lui dit : Le cri de Sodome et de Gomorrhe est monté plus haut, leur péché s'est aggravé, je descends car je veux voir où en sont les crimes de ces villes impies. Et il tourna sa face vers Sodome.

1. *Matth.*, VII, 7. — 2. *Luc.*, XVIII, et seq.

Abraham était près du Seigneur, il lui dit : Perdrez-vous le juste avec l'impie ? s'il y a cinquante justes dans Sodome, ne lui ferez-vous pas miséricorde ? non, ce n'est pas possible, il n'est pas digne de vous ! — *non est hoc tuum.* — Vous qui jugez la terre, vous ne perdrez pas le juste avec l'impie.

« Et le Seigneur lui répondit : Si je trouve cinquante justes dans Sodome, je pardonne à la ville à cause d'eux.

« Abraham reprit : Puisque j'ai commencé à parler à mon Dieu, moi qui suis poussière et cendre, je prierai encore : s'il n'y a que quarante-cinq justes ? — Je pardonnerai, dit le Seigneur. — S'il n'y en a que quarante ? — Je pardonnerai encore. — Ah ! Seigneur que ma prière ne vous irrite pas : Pardonnez pour trente justes ! Pardonnez pour vingt ! Dieu bon ! Pardonnez pour dix ! — Si je trouve dix justes dans Sodome, dit le Seigneur, je lui pardonnerai (1). »

Quelle prière plus persévérante et plus miséricordieusement exaucée ! Abraham prie, supplie, importune, sans se lasser, et si dix justes s'étaient rencontrés dans Sodome, Sodome elle-même, malgré ses abominations, aurait été pardonnée.

Si nous voulons que nos prières faites avec confiance et persévérance attirent les béné-

1. *Genes.*, XVIII, 20 et seq.

dictions de Dieu, nous devons les présenter avec humilité.

Qui n'a présente à l'esprit la parabole du publicain et du pharisien? Tous deux montent au Temple pour prier; tous deux veulent rendre grâces à Dieu et implorer son secours. Les voici : ils sont devant l'autel. Le pharisien debout, l'air arrogant, disait en lui-même : « Seigneur, je vous remercie de n'être pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, même comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine et je paye régulièrement la dîme de ce que je possède.

« Le publicain, lui,se tenait loin de l'autel; il n'osait lever les yeux vers le ciel ; mais frappant sa poitrine, il disait : Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur (1). »

Voilà deux prières, l'une pleine d'orgueil, l'autre pleine d'humilité, laquelle est la meilleure? Laquelle mérite d'être exaucée? Le divin Maître va prononcer : « Je vous l'affirme, dit-il, le publicain est descendu à sa maison, pardonné ; mais le pharisien, non (2) ! »

Aux orgueilleux, à ceux qui se suffisent à eux-mêmes, Dieu résiste, dit l'Écriture (3) ; il se met contre eux avec toute sa colère ; il leur ferme la porte du ciel; mais les humbles, les petits, ceux qui ont faim sont toujours entendus. La raison en est évidente.

1. *Luc.*, XVIII. — 2. *Luc.*, XVIII, 14. — 3. *I Petr.*, V, 5.

Prier, c'est faire l'office de mendiant. Vis-à-vis de Dieu, nous sommes nécessairement des mendiants. Il faut qu'il nous donne tout, même l'air que nous respirons, même le pain que nous mangeons, même le vêtement qui nous couvre et nous protège. Et si nous entrons dans l'ordre surnaturel, dans les besoins intimes de notre âme, nous sommes plus que des mendiants, c'est la misère. Pauvres, nous sommes des pauvres ! Par conséquent, quand nous prions, quand nous demandons à Dieu l'aumône de sa grâce, nous devons avoir, en toute sincérité, l'attitude humiliée, la voix suppliante et surtout ce sentiment profond, convaincu de la misère qu'a le vrai pauvre.

La prière du pauvre ! elle revient à chaque page dans la Sainte-Écriture, comme une consolation et une espérance. Il y est dit que le Seigneur exauce toujours « la prière du pauvre [1] » ; qu'elle a le privilège de toucher son cœur ; qu'il prête l'oreille quand le pauvre crie vers lui.

Aussi comme le bon Maître est ému quand la Chananéenne se jette à ses pieds et lui dit: « Les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres! » Ce cri d'humilité consomme la perfection de sa prière, JÉSUS accorde tout, sa fille est guérie!

Malgré notre confiance et notre persévé-

1. *Ps.*, XXXIII, 5.

rance, malgré même notre humilité, il arrive souvent que nos prières ne sont pas ou ne paraissent pas exaucées.

Nous devons d'abord poser et admettre ce principe général et certain, basé sur la promesse infaillible de JÉSUS-CHRIST : Toute prière, faite dans l'état de grâce, avec confiance, persévérance et humilité est exaucée, c'est-à-dire, qu'elle est agréée par Dieu et produit un bien à celui qui la fait ; mais ce bien n'est pas toujours celui que l'on demande.

Parce que :

Nous demandons souvent des biens temporels, comme la santé, la réussite d'une affaire ; or, Dieu ne s'est pas engagé à nous les accorder, et il ne les accorde que dans la mesure où il les juge bons pour notre salut. Les biens temporels sont des faveurs secondaires qui peuvent être communes aux justes et aux impies, selon la volonté de Dieu.

Parce que :

Nous demandons souvent des grâces spirituelles qui ne sont pas proportionnées à nos besoins. Dieu seul sait ce qu'il nous faut pour nous sanctifier, et il arrive qu'il lui plaît de nous laisser dans la lutte et les humiliations de l'épreuve, au lieu de nous en délivrer. « Trois fois, dit saint Paul, j'ai supplié Dieu de me délivrer de l'infirmité de la chair, trois fois, il me fut répondu : non, ma grâce te

suffit ; la vertu se perfectionne dans la faiblesse (1). »

D'autres fois, Dieu semble exercer à plaisir notre patience, soit pour développer notre foi, exciter notre ardeur ; soit pour nous faire penser à lui plus souvent, par le besoin même, et agrandir ainsi notre amour. Mais quoi qu'il arrive, que Dieu nous exauce ou qu'il nous refuse, ne cessons jamais de prier, de l'interpeller, de l'importuner même. Cette violence filiale est agréable à Dieu, dit saint Chrysostôme — *hæc vis grata Deo.*

« Dieu est père, dit sainte Thérèse, et il est obligé d'être le meilleur des pères. »

1. *II Cor.*, XII, 8, 9.

TREIZIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et les petits enfants.

« *Sinite parvulos et nolite eos prohibere ad me venire.* »

Laissez venir à moi les petits enfants.
Matth., XIX, 14.

LE divin Maître aimait tendrement les petits enfants. Ceux-ci le savaient bien, et quand ils apercevaient de loin sa douce figure, ou entendaient sa voix, ils accouraient à lui, se pressaient autour de lui, sûrs d'être accueillis avec un sourire d'ami. Les mères apportaient les plus petits, souvent malgré les réclamations des Apôtres, qui trouvaient qu'on abusait de la bonté du Seigneur (1) ; mais lui, il se baissait vers ces petits êtres qui lui tendaient les bras, les caressait, les embrassait et les bénissait (2).

Comme son regard fatigué de voir les misères morales de ceux qui le suivaient, se reposait avec joie et délices sur ces cœurs innocents, simples, droits, où l'esprit de Dieu habitait en paix ! Il ne se lassait pas de les regarder et il disait à son entourage : « Laissez venir à moi les petits enfants, » ce sont mes amis, mes préférés, les miens, mon royaume est à eux.

1. *Matth.*, XIX, 13. — 2. *Marc.*, X, 16.

Les petits enfants sont à Jésus ; il en prend possession, il se déclare leur Maître, c'est à lui à les instruire, à éclairer leur esprit et à former leur cœur.

Pourquoi ?

« Le royaume de Dieu est à eux [1], » dit le Seigneur. Qui peut faire entrer dans le royaume si ce n'est le roi lui-même, le Sauveur Jésus ?

Rien de plus aimable qu'un berceau, mais rien qui renferme de mystère plus complexe. Anxieuse, penchée sur le frêle visage de son enfant, la mère se pose cette question : quel sera-t-il ? et à cette question, malgré les rêves maternels, le passé fait une terrible réponse, car cet enfant qui vient de naître a un long passé. Le flot des générations pèse sur lui, pénètre, envahit son être tout entier. Le sang qui coule dans ses veines a une source corrompue, qui est la faute originelle, et pour arriver jusqu'à lui, à travers les âges, quelles hontes, quelles faiblesses, quels crimes souvent ne ramasse-t-il pas sur sa route ?

« *Natura filii iræ* [2]. » Par nature, par le fait de la souillure originelle, nous recevons en naissant le triste héritage des fautes de nos pères qui forment en nous, par une impression mystérieuse, les penchants au mal souvent plus nombreux et surtout plus violents que

1. *Marc.*, x, 14. — 2. *Eph.*, II, 3.

les penchants au bien. On dirait que la vertu plus spirituelle dans ses sources et ses opérations, imprime moins profondément sa forme dans notre chair et se transmet plus rarement et plus faiblement ; tandis que le vice, tout plongé dans les sensations grossières, s'incarne complètement et devient notre sang.

L'âme de l'enfant est semblable à un champ. Le Père céleste y a semé le bon grain, mais l'ennemi est venu et a semé, à travers le bon grain, la zizanie (1), l'herbe mauvaise des appétits déréglés. La zizanie pousse et se développe avec le bon grain, menaçant de l'étouffer.

D'un côté, la raison, de l'autre, les passions. Si on laisse la passion libre, sans frein, sans direction, l'enfant ne sera pas un homme, il sera un monstre.

Ce champ inculte doit être cultivé pour produire la moisson. JÉSUS est le divin agriculteur.

Le premier but de l'éducation, le principal, est de diriger l'enfant vers la fin suprême de la vie : l'union à Dieu. Tout le reste est secondaire et doit être subordonné à cette direction essentielle. L'enfant doit apprendre d'abord à vivre en chrétien.

Il n'y a pas deux manières légitimes de vivre sur la terre : la vie d'honnête homme et la vie de chrétien. L'une suppose l'autre et

1. *Matth.*, XIII, 25.

l'exige ; mais elles doivent toujours être unies sous peine de manquer le terme de la vie : Dieu pendant l'éternité.

Toutes les sciences humaines, destinées à orner l'intelligence, doivent céder le pas à la science divine de la vie chrétienne : celle-ci est obligatoire, celles-là facultatives. Certes, nous devons contribuer de toutes nos forces à leur développement, car elles sont aussi filles de Dieu, le père des lumières, et rendent gloire à sa vérité; mais sans jamais prétendre leur donner la première place. Connaître Dieu, l'aimer et le servir est et sera toujours la première des sciences.

Or, pour apprendre à vivre en chrétien, à qui l'enfant doit-il s'adresser? à JÉSUS-CHRIST. Lui seul a les paroles de la vie éternelle (1) ; lui seul connaît et enseigne le chemin du ciel. C'est donc à JÉSUS-CHRIST que l'enfant doit demander les principes de la conscience chrétienne.

La conscience est ce code intérieur de vérités premières qui servent à diriger nos actes. Tels principes, telle conscience. Si les principes sont vrais, la conscience est droite ; si les principes sont faux, la conscience est erronée.

L'éducation forme la conscience de l'enfant en lui donnant les principes chrétiens. C'est la lumière destinée à éclairer ses pas

1. *Joan.*, VI, 69.

pendant sa vie et à lui tracer une route sûre vers le bon Dieu. Principes de soumission à la loi divine, basée sur les droits souverains de Dieu sur sa créature; principes de foi en Jésus, unique Sauveur et Rédempteur des hommes ; principes de défiance de ses forces personnelles pour faire le bien, et de confiance dans la force surnaturelle de la grâce par la pratique des sacrements ; principes de justice vis-à-vis des autres, de respect pour soi-même, qui font observer les vertus évangéliques de bonté, de charité et de pureté.

Ainsi le Sauveur Jésus forme la conscience de l'enfant, et lui donne les armes nécessaires pour soutenir la lutte contre le mal et se sanctifier.

La conscience chrétienne montre le devoir dans toute sa vérité : devoir envers Dieu, devoir envers les hommes, devoir envers soi-même. Mais montrer le devoir ne suffit pas. Mettre l'enfant sur la route du ciel et lui dire: Voici le chemin du bien, marche et tu arriveras à Dieu, c'est bien. Mais qui ne sait combien cette route est dangereuse ? Quels précipices elle côtoie ! combien d'ennemis attendent le voyageur ! ennemis du dedans, les plus acharnés (1), dit Notre-Seigneur, ennemis du dehors qui font le guet pour nos surprendre « comme ce lion rugissant qui rôde sans

1. *Matth.*, x, 46.

cesse autour de nous pour nous dévorer (1). »

Nous voyons le bien, nous le désirons et nous ne le faisons pas. « Je sens dans mes membres, dit saint Paul, une loi qui résiste à la loi de mon esprit. Le bien, je le connais, je l'aime et ma volonté défaille et succombe quand je veux l'accomplir (2). »

Triste et lamentable condition de la nature humaine blessée par le péché ! Elle sait que le mal est son ennemi, la raison le lui prouve, l'expérience le lui fait toucher du doigt, et malgré les lumières de la raison, malgré les leçons quelquefois si douloureuses de l'expérience, notre volonté suit le mal comme une esclave suit son maître, enchaînée, humiliée, sans avoir l'énergie de secouer ses chaînes. La partie matérielle, « ce corps de mort, ce corps de péché (3) », comme dit saint Paul, l'emporte et nous écrase. « Vouloir, je le puis, accomplir ce que je veux, je ne le puis pas (4). »

Rois découronnés, nous portons un sceptre; mais un sceptre de roseau « *Ecce homo !* voilà l'homme (5) ! » Nos mains sont liées pour le bien et les passions perverses qui sont dans notre cœur, nous insultent et nous bravent en nous humiliant sous leur puissance. Ah ! Jésus représentait bien l'humanité déchue, quand Pilate, du haut de la tribune, le montrait à la foule, couronné d'épines, un

1. *I Petr.*, v, 8. — 2. *Rom.*, vii, 23. — 3. *Rom.*, viii, 24. — 4. *Rom.*, vii, 18. — 5. *Joan.*, xix, 5.

lambeau de pourpre sur ses épaules, les mains liées et dans ses mains captives, un sceptre de roseau ! c'est nous, c'est nous-mêmes aux prises avec le mal, « voilà l'homme ! *ecce homo !* »

Il n'y a donc point d'espérance ? sommes-nous condamnés à vivre, misérables victimes du péché sans résistance et sans victoire possibles ? — Non. L'homme peut triompher du mal et faire le bien que la conscience chrétienne lui montre, c'est un principe absolu de la foi, à une condition cependant : lutter contre le mal.

L'éducation chrétienne forme l'enfant à cette lutte et fait de lui un athlète vigoureux, énergique, invincible.

Le jardinier qui veut donner à un arbre une forme particulière n'attend pas pour le diriger que le bois soit durci. Mais, quand il le voit souple et plein de sève, il taille sans pitié les bourgeons surabondants, étend les branches, les attache solidement à un tuteur, usant même de violence pour les redresser et les rendre gracieuses. Plus tard, le bois résisterait ou serait brisé.

De même, c'est à l'aurore de la vie que l'enfant doit être habitué à se vaincre lui-même. Les principes mauvais — ces branches gourmandes qui menacent de tout dévorer — ne sont pas encore développées, leur énergie est latente, c'est l'heure de les combattre. Habitué à se vaincre dans les petites choses,

l'enfant se pénètre peu à peu de cette idée essentiellement morale, que le mal, si petit qu'il soit, est honteux et qu'il doit l'éviter en luttant contre ses passions.

Or, la lutte contre les instincts de la nature, est toujours accompagnée de souffrance. L'enfant, il est vrai, ne connaît pas les grandes douleurs qui l'attendent plus tard ; mais il a ses difficultés, ses chagrins et ses larmes. Quand il pleure parce que sa mère corrige et réprime ses mauvaises inclinations, qui lui apprendra que les larmes sont un bien ; que souffrir, en luttant contre ses passions, est un acte saint, grand, méritoire, et par cette science, lui donnera le désir et le courage de lutter encore? JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST seul. C'est Lui qui donne à la volonté l'énergie de l'action, comme il donne à l'esprit la sûreté des principes.

Il donne l'énergie à la volonté en révélant à l'enfant, par l'éducation chrétienne, la raison du sacrifice. Pourquoi lutter contre soi? Pourquoi ne pas satisfaire ses instincts? — Ce plaisir que la loi divine défend mais je l'aime, dit l'enfant, mais je le désire, et si je le possède, il me semble que je posséderai le bonheur, ne serait-ce qu'un instant... — Non, ce plaisir est un mal, répond Dieu, il faut t'en priver, il faut le sacrifier, parce que tu dois transformer ton âme dans le bien pour la rendre digne de ma société.

Voilà la raison des sacrifices et des larmes dans la lutte : la fin de l'homme, l'union à Dieu.

Et on apprend à l'enfant que celui qui lui parle de souffrir, en résistant à ses mauvais penchants, a souffert le premier. Innocent, il a voulu porter la peine des coupables et marcher triomphalement devant nous, sa croix sur les épaules, dans la voie royale de la douleur. Quoi de plus propre à élever son cœur et à fortifier sa volonté, que ces enseignements et ces exemples qui révèlent à ses yeux l'idéal divin et lui crient : « *Sursum !* » en haut, toujours en haut !

Du reste, le divin Maître, qui connaît toutes les faiblesses de notre volonté, fait davantage ; il lui communique le secours efficace de la grâce. C'est le don le plus précieux de sa miséricorde, car il répand dans les âmes une force vitale surnaturelle, capable de toutes les résistances et de tous les héroïsmes.

Au saint baptême, l'enfant la reçoit ; elle lui est communiquée en abondance, mais il faut que l'éducation chrétienne fasse pénétrer dans son âme, la conviction profonde de sa faiblesse personnelle et le désir sincère de recourir à la force de Dieu. Il faut qu'il sache où trouver cette vigueur surnaturelle, unique source de victoire morale et de mérite devant Dieu.

C'est encore Jésus-Christ, par la voix d'une mère pieuse et de maîtres chrétiens qui lui

dira que les sources de la grâce sont les sacrements et la prière.

Ah ! c'est une grande chose qu'un petit enfant priant sur les genoux de sa mère! Mères chrétiennes, faites prier, prier souvent ces petits enfants si chers à JÉSUS, faites-les prier et, plus tard, ils ne vous feront pas pleurer !

Les principes de l'Évangile, l'habitude de la lutte, et le recours à la grâce de Dieu constituent la formation de la conscience chrétienne. Ainsi armé, l'enfant peut entrer dans la vie. Le devoir, il le connaît, ayant déjà souffert pour lui ; il sait qu'il s'impose, qu'il est la volonté de Dieu, il le fera. S'il craint de succomber, si la tourmente des passions l'emporte un jour, il sait où trouver la force de se relever et de lutter de nouveau. Dieu est avec lui, son royaume lui est ouvert.

Ces petits enfants, ces bien-aimés, JÉSUS, le bon Pasteur, les appelle à lui, pourquoi faut-il que l'homme ennemi couvre la voix du bon Pasteur, se jette sur le troupeau, le disperse, l'entraîne à l'aventure et finalement l'égorge (1)?

Dans un oasis de verdure, des agneaux paissaient, heureux, jouissant en paix de la fraîcheur du pâturage. Ils croissaient sous le regard ami du berger. Soudain, une bande de loups, poussée par la faim, débouche dans la plaine, dévore le berger et se jette sur le trou-

1. *Joan.*, X, 10.

peau. Doux, craintifs, sans défense, les agneaux sont broyés sous la dent des loups... Pauvres agneaux ! Hélas ! nous pouvons dire : pauvres enfants ! Leur ami, leur Père, leur Maître, ils ne l'ont plus ; d'autres sont venus, pour les instruire davantage, disent-ils, pour les conduire dans la voie du progrès, et en réalité, ils n'ont qu'un but : tuer dans leurs âmes la pensée et l'amour de JÉSUS-CHRIST. Ah ! JÉSUS les a vus venir de loin ; il a entendu leurs clameurs et il a dit, en les montrant à l'horizon : Prenez garde ! les voici, ils viennent à vous, couverts de la laine des brebis ; ce sont des loups (1) !

Vous aimez vos enfants, si l'un d'eux est étendu sur un lit de douleur, l'anxiété vous étreint, l'inquiétude vous accable, vous tremblez, vous pleurez, c'est bien. Mais il y a un danger plus grand, un mal plus terrible, car il peut être éternel, c'est le mal de l'âme.

Dieu vous a confié l'âme de vos enfants, vous en êtes responsables. Si vous leur donnez une éducation, en dehors de tout principe chrétien ; si vous négligez de les pénétrer par vos enseignements et vos exemples, des vérités de la foi ; si vous ne les habituez pas à lutter contre leurs passions, et à demander à la prière et aux Sacrements la force surnaturelle de la grâce ; si vous les livrez à des maî-

1. *Matth.*, VII, 15.

tres sans foi, sans pratique religieuse, dont le silence coupable, les instructions erronées et les exemples mauvais auront sur eux une influence pernicieuse, vous vous rendez coupables du plus grand des crimes en privant vos enfants, autant qu'il est en vous, du salut éternel.

JÉSUS, le Maître et le protecteur des enfants, se dresse contre vous et vous accable de ses malédictions. « Prenez garde, s'écrie-t-il, de scandaliser un de ces petits (1) ! Prenez garde ! c'est le crime de Caïn. »

« Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » demandait le Seigneur. — « Mon frère, en suis-je le gardien (2) ? » et il venait de l'assassiner. Le Seigneur reprit : « Le sang de ton frère crie vengeance ! » Les âmes de ces malheureux enfants, abandonnés, livrés aux loups crient vengeance aussi, et la vengeance divine, patiente comme l'éternité, aura son jour. Malheur à celui qui scandalise un de ces petits, qui tue la foi dans leur esprit, la vertu dans leur cœur, malheur à lui ! « il vaudrait mieux lui mettre au cou une meule à moudre le blé et le précipiter au fond de la mer (3). »

C'est JÉSUS, le bon JÉSUS, qui prononce cette sentence terrible, tant il aime les petits enfants, tant il veut les protéger, et, s'il le faut, tant il saura les venger.

1. *Matth.*, XVIII, 6. — 2. *Genes.*, IV, 4, et seq. — 3. *Matth.*, XVIII, 6.

QUATORZIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et saint Pierre.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église.

Matth., XVI, 18.

PIERRE était un pêcheur de la petite bourgade de Bethsaïde, sur les bords du lac de Tibériade, en Galilée, vivant comme tous ses compatriotes, du produit de son travail. Son vrai nom était Simon. Aucune culture intellectuelle, mais une âme franche, ardente, amie du bien. Il avait un frère nommé André.

Un jour, sur les rives du Jourdain, André entendit Jean-Baptiste, le prophète envoyé de Dieu, s'écrier en montrant un homme qui passait : « Voici l'Agneau de Dieu (1). »

Cet homme était JÉSUS de Nazareth.

L'accent du maître, la vue de JÉSUS l'entraîna et il le suivit. Il passa tout un jour avec lui, ravi de sa personne et de sa doctrine. Le lendemain, André courut à la recherche de son frère ; son enthousiasme débordait : « Simon, lui dit-il, nous avons trouvé le Messie (2) », et il l'amena à JÉSUS.

Or, JÉSUS, le voyant, jeta sur lui un regard

1. *Joan.*, I, 36. — 2. *Joan.*, I, 41.

ému et pénétrant : « C'est toi, lui dit-il, Simon, fils de Jonas, tu t'appelleras Pierre (1). »

Telle est la première rencontre de Notre-Seigneur avec saint Pierre ; le premier regard échangé, le regard de la vocation. Le cœur du Maître a fait son choix, Simon sera le préféré pour la fondation du royaume de Dieu : l'Église.

Jésus ne dévoile pas à Simon tout le sens profond et mystérieux du nom qu'il lui impose ; mais il le marque d'un signe, il se l'approprie.

Donner un nom, c'est faire acte de propriété. A la naissance du monde, Dieu voulant établir la souveraineté de l'homme sur les animaux les fait défiler devant lui et Adam leur impose un nom (2). De même, à la naissance spirituelle du chrétien par le baptême, Dieu lui impose un nom pour affirmer sa prise de possession de l'âme régénérée. De même, à sa profession religieuse, le religieux reçoit un nom nouveau, symbole de la souveraineté plus absolue de Dieu sur lui.

Aussi, Simon-Pierre a conscience qu'il ne s'appartient plus ; il laisse sa barque et ses filets et se met résolûment à la suite du Sauveur.

Plus tard, sur les flots du lac de Tibériade, Jésus donne à Pierre une première lumière sur ce nom prophétique.

1. *Joan.*, I, 42. — 2. *Genes.*, II, 19.

Comme le Maître longeait le rivage, il aperçut deux barques d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. L'une était à Pierre, il y monta, s'assit et enseigna le peuple resté sur la grève.

Puis, il dit à Pierre : « Avance en mer, et jette les filets pour pêcher. » — « Maître, répondit Pierre, nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre, mais sur votre parole, je jetterai les filets. » — Il les jeta et la pêche fut tellement abondante que les filets se rompaient. A cette vue, troublé, effrayé, Pierre tomba aux pieds de Jésus disant : « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. » — « Ne crains rien, dit Jésus, désormais, tu seras pêcheur d'hommes (1). »

Le divin Maître accentue sans cesse sa préférence pour Pierre. C'est sa barque qu'il choisit entre toutes ; il veut qu'elle les porte tous deux, comme pour insinuer que la destinée du Maître et du disciple est à jamais liée. La barque de Pierre est la chaire d'où il enseigne le peuple : ses filets regorgent de poissons.

Un jour, monté sur cette barque, Jésus dormait. Pendant son sommeil une tempête furieuse s'éleva. Le vent faisait rage, les flots étaient menaçants. Jésus dormait toujours.

1. *Luc.*, v, 5, et seq.

Effrayés, les Apôtres secouent le Maître et lui disent : « Sauvez-nous, nous périssons. » — « Hommes de peu de foi, répond Jésus, pourquoi craignez-vous ? » Il se lève et d'un mot apaise la tempête (1). « Pourquoi craignez-vous ? » Vous êtes dans la barque qui porte Jésus et Pierre, elle ne peut périr.

Une autre fois encore, Pierre et les disciples étaient au milieu du lac et Jésus sur la rive. Le vent soufflait avec violence et la barque était agitée par les flots. Vers la quatrième veille de la nuit, Jésus, qui n'oubliait pas les siens, ceux que le Père lui avait donnés, vint à eux, marchant sur les vagues. Cette apparition soudaine les glaça d'épouvante : ils croyaient voir un fantôme et jetaient des cris de frayeur. Jésus leur dit : « Rassurez-vous, c'est moi, ne craignez point. »

« Maître, répondit Pierre, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. »

« Viens, » lui dit Jésus.

Pierre descendit de la barque et marcha sur les flots pour aller à son Maître. Un moment, la violence du vent lui fit peur, il enfonçait. « Maître, cria-t-il, sauvez-moi ! »

Jésus, étendant la main, le saisit. « Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi as-tu douté (2) ? » On voit que le divin Maître a à cœur de former l'âme de Pierre et de la rendre ca-

1. *Matth.*, VIII. — 2. *Matth.*, XIV.

pable de porter le poids de la vérité chrétienne, sans jamais faiblir.

Il en fait le compagnon de toutes ses courses, le témoin de tous ses miracles. Pierre est partout, toujours le préféré, toujours à la tête ; il est le confident de tous les secrets, il voit tout, il sait tout. La tendresse de Jésus lui donne une certaine familiarité, de l'audace même, quand son cœur ardent l'emporte. Il ne craint pas de dire au Maître sa manière de voir. Lorsque Notre-Seigneur lui confie l'avenir douloureux qui lui est réservé, ses humiliations futures, ses souffrances, sa mort sur la croix, Pierre se révolte: « Non, dit-il, il n'en sera pas ainsi [1] ! »

Sa place dans le royaume que va fonder Jésus-Christ se dessine de plus en plus.

Un jour, le divin Maître, cheminant de village en village autour de la ville de Césarée, s'arrêta et fit à ses disciples cette question : « Qui dit-on que je suis ? » car les idées les plus diverses circulaient dans la foule à son sujet. Les disciples répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Élie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes ressuscité. »

— « Et vous, dit Jésus, qui dites-vous que je suis ? »

Pierre prit la parole et au nom de tous il

1. *Matth.*, XVI, 22.

répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Cette confession de Pierre, cet acte public de foi en sa divinité émut Notre-Seigneur.

« Tu es heureux, s'écria-t-il, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé qui je suis, mais mon Père qui est dans les cieux (1). »

Le Cœur de Jésus tressaille, c'est la première fois qu'une bouche humaine rend témoignage à sa dignité de Fils de Dieu. Aussi quelle récompense! Écoutons le Seigneur : « Si je suis le Fils de Dieu, moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux (2). »

Ces paroles sont créatrices ; elles promettent et assurent à Pierre la suprématie, l'autorité première dans le royaume nouveau que fonde Jésus-Christ : l'Église. Cette « Pierre » angulaire portera tout l'édifice ; tout ce qui sera bâti dessus aura la promesse de l'éternité ; tout ce qui s'en détachera sera semblable à cette maison bâtie sur le sable mouvant : la pluie tombe, les torrents débordent, les

1. *Matth.*, XVI. — 2. *Matth.*, XVI, 18, 19.

vents soufflent et elle s'écroule (1). C'est le second regard de Jésus sur Pierre : le regard de la Promesse.

Pierre, cependant, était destiné à être l'exemple de la faiblesse humaine et devait répondre à l'amour de Jésus, par la plus cruelle ingratitude. Jésus le savait.

Jamais Pierre n'avait pu admettre le sombre et douloureux avenir de son Maître. Comme tous les Juifs, qui avaient perdu le sens des Saintes-Écritures, il se refusait à accepter l'idée d'un Messie souffrant et mourant. Le mystère incomparable de la Rédemption par le sang lui était voilé et sa tendresse pour le Maître répugnait à une telle douleur.

Toutefois, quand l'heure suprême fut arrivée, quand il vit que les sanglantes et lugubres prophéties allaient se réaliser, il protesta généreusement de sa fidélité. « Maître, s'écria-t-il, quand tout le monde te renierait, moi je ne te renierai pas (2). »

Pierre était sincère. Touché de la tendresse de Jésus à son égard, des marques visibles de sa préférence, il l'aimait de toute son âme. Le Maître répondit, plein de tristesse : « Tu ne me renieras jamais ! eh bien, cette nuit même, avant que le coq chante pour la deuxième fois, tu m'auras renié trois fois (3). »

Témoin de la douloureuse agonie du Sau-

1. *Matth.*, VII, 25. — 2. *Matth.*, XXVI, 35. — 3. *Matth.*, XXVI, 75.

veur au jardin des Oliviers, Pierre sent déjà son énergie défaillir. Quoi ! Jésus, son Maître bien-aimé, souffre des angoisses inexprimables, la tristesse l'accable, trois fois, il vient près des disciples les plus aimés, pour trouver dans leur amour et leur fidélité un peu de calme et de consolation : ils dorment !

Pierre est là cependant ! Jésus en est péniblement affecté, cette indifférence lui brise le cœur : « Simon, lui dit-il, tu dors ! tu ne peux veiller une heure avec moi (1) ! »

C'est fini, ô mon Sauveur, vous êtes trahi, livré, abandonné !

Pierre suit son Maître jusque dans la maison de Caïphe où on le conduit comme un malfaiteur, pour être jugé (2). Il est là au milieu des ennemis et des accusateurs qui l'outragent ; il le voit insulté, bafoué tourné en dérision : on s'en servait comme d'un jouet. Qu'est devenu le Jésus d'autrefois, si puissant, si majestueux, qui, d'un mot, confondait ses adversaires et commandait à tous les éléments ? Rien, plus rien, ni puissance, ni majesté, ni grandeur, tout a disparu ; il est faible et méprisable comme les autres. La foi de Pierre chancelle, sa tendresse se glace, il a peur ! oui, l'ignoble peur le saisit.

Une servante passe, le regarde et lui dit : « Tu étais avec Jésus. » — « Non, répond

1. *Marc.*, XIV, 37. — 2. *Matth.*, XXVI, 58.

Pierre, je ne le connais pas (1). » — Et le coq chanta. Une autre servante l'aperçoit et dit : « Il était avec ces gens-la (2).» Pierre se dérobe, il se mêle aux valets du Grand-Prêtre, autour du feu ; ils le reconnaissent et le montrant du doigt, disent : « Mais, tu es de la compagnie du Galiléen (3). » — « Moi, répond Pierre, non, non, je n'en suis pas. » Une heure après, un des valets le rencontre et lui dit : « Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? » Pierre nie une troisième fois ; il se met à jurer avec des anathèmes : « Non, non, je ne connais pas cet homme (4).. » Et le coq chanta une seconde fois.

« Cet homme ! »

Pauvre JÉSUS ! relégué dans un coin de la cour, il entendit, se tourna vers Pierre et le regarda (5).

Pierre fut écrasé par ce regard de miséricordieuse tendresse ; tout le passé surgit dans son cœur ; des flots de larmes jaillirent de ses yeux. « Il pleura amèrement (6), » dit l'Evangile, ou encore : « il commença à pleurer (7) » : ses larmes ne tarirent jamais.

C'est le troisième regard de JÉSUS sur Pierre : le regard du pardon.

« Insondables desseins de Dieu ! dit le Père Didon, c'est avec ce renégat et sur lui

1. *Marc.*, XIV. — 2. *Marc.*, XIV. — 3. *Marc.*, XIV. — 4. *Joan.*, XVIII, 36. — 5. *Luc.*, XXII, 61. — 6. *Matth.*, XXVI, 75. — 7. *Marc.*, XIV, 72.

que sera fondé le royaume du Christ. Celui qui est se sert de ce qui n'est pas pour accomplir son œuvre. Le temps viendra où Pierre sera transformé ; il a peur aujourd'hui de la valetaille d'un Pontife, il ne craindra rien plus tard lorsque l'Esprit de son Maître l'aura envahi. Il le renie aujourd'hui, mais sa foi deviendra indéfectible ; il expérimente sa faiblesse, mais il connaîtra la force de Dieu et saura compatir à la misère de ceux qu'il doit gouverner.

« Au regard de JÉSUS, les larmes amères coulent de son cœur brisé et commencent déjà sa rénovation (1). »

Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni (2).

Quoi de plus touchant que ce simple mot de l'Évangile : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, il est apparu à Simon. »

Le cœur de JÉSUS a toutes les délicatesses !

Maintenant que le temps de la douleur est passé ; qu'il est rentré dans la vie glorieuse de la Résurrection, JÉSUS se souvient de la cour du Grand-Prêtre et des larmes de Pierre. Il veut lui donner un gage visible de pardon et lui prouver qu'il est toujours le préféré. Il lui apparaît ; il se montre à lui, vivant, glorifié, transfiguré. Que se passa-t-il dans cette divine entrevue ? L'Évangile est muet, mais

1. *Jésus-Christ*, tom. II. — 2. *Luc.*, XXIV, 34.

qui ne sent son cœur ému et ne devine la tendresse de JÉSUS et la joie profonde de Pierre ? car Pierre, malgré sa faiblesse, aimait son bon Maître : ses larmes le disaient assez.

L'heure est venue de fonder définitivement le royaume de Dieu. Quelques jours encore et le Sauveur va quitter la terre, interrompre ses relations ordinaires avec les siens ; sa mission est terminée, le ciel l'attend.

Un jour, après la résurrection du Seigneur, Pierre venait de pêcher avec les Apôtres sur le lac de Tibériade. C'était le matin. Ils n'avaient rien pris. JÉSUS se tenait sur la rive, mais personne ne le reconnaissait. Il leur dit : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » «Non », répondirent-ils.— « Jetez le filet à droite, dit le Maître inconnu, et vous trouverez du poisson. » Ils le firent et le filet fut tellement rempli qu'ils ne pouvaient le sortir de l'eau. « C'est le Seigneur », dit à Pierre le disciple que JÉSUS aimait... ils descendirent sur la grève, et trouvèrent un poisson placé sur des charbons ardents et du pain. — « Apportez encore du poisson que vous avez pris, dit JÉSUS, puis, venez et mangez. » Le repas était silencieux, personne n'osait dire à cet inconnu : qui êtes-vous ? ils sentaient tous que c'était le Seigneur. Quand ils eurent mangé, JÉSUS regarda Simon-Pierre : « Simon, fils de Jonas, dit il, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Oui, Seigneur, vous savez que

je vous aime. » — « Pais mes agneaux, » dit Jésus.

Puis, renouvelant la question : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » — « Oui, Seigneur, répond encore Pierre, vous savez que je vous aime. » — « Pais mes agneaux, » dit Jésus.

Enfin une troisième fois, le Seigneur dit à Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?»

Pierre fut attristé de cette nouvelle interrogation, son bon Maître doutait donc de son amour : « Seigneur, répondit-il, vous savez toute chose, vous savez que je vous aime. » — Jésus lui dit : « Pais mes brebis (1). »

C'est le quatrième regard de Jésus sur Pierre ; le regard de l'élection suprême à la primauté.

L'Église est fondée, elle a un chef visible, le premier Pape.

Ce que Jésus a promis à la foi de Pierre près de la ville de Césarée, il le donne aujourd'hui à son amour. C'est le pardon solennel, la réhabilitation de Pierre devant les Apôtres et le monde, son élévation à la Primauté dans l'Église. Les agneaux et les brebis, les fidèles et les pasteurs sont soumis à l'autorité de Pierre ; il est le pasteur suprême, unique : tout le troupeau lui appartient.

Honneur sans égal ! mais il ne sera pas sans

1. *Joan.*, XXI.

douleur. Vicaire du Christ, Pierre aura le sort de son Chef, Jésus le lui prédit, associant ainsi la plus haute dignité à la plus misérable humiliation.

« En vérité, en vérité, je te le dis, Pierre, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux tu étendras tes mains et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas... Suis-moi (1). » Suis-moi, ô Pierre, viens au Calvaire, ta croix est préparée.

L'an 67 de l'ère chrétienne, à Rome, l'empereur Néron, réalisant cette prophétie, faisait crucifier l'Apôtre saint Pierre.

Saint Pierre et l'Église catholique c'est tout un. Jésus aimait saint Pierre parce qu'il voyait en lui son Église avec sa hiérarchie sacerdotale : le Pape, les évêques et les prêtres, sa doctrine et ses sacrements.

Aimons l'Église, comme Jésus aimait saint Pierre, d'un amour de préférence ; veillant à garder intacts dans nos âmes, la foi à ses enseignements, le respect à ses ministres, la pratique de ses sacrements.

Aimons l'Église, comme Jésus aimait saint Pierre, d'un amour indulgent, n'oubliant jamais que la faiblesse humaine est inhérente à tous les hommes et qu'elle a obtenu, du Sauveur très saint, le plus miséricordieux pardon.

1. *Joan.*, XXI, 19.

QUINZIÈME JOUR.

Les larmes du Cœur de JÉSUS sur Jérusalem.

Videns civitatem flevit super illam. — JÉSUS voyant la ville pleura sur elle. *Luc.*, XIX, 41.

POURQUOI pleurez-vous, ô mon bon Maître ?

Gravissant la pente de la montagne des Oliviers, JÉSUS se retourne et voit à ses pieds Jérusalem, cette ville riche de palais et fière de son Temple. La joie déborde partout, car la fête de Pâques est proche et les caravanes de pèlerins arrivent par toutes les routes de la Palestine. Malgré la domination romaine, Jérusalem est restée la cité de Dieu, la Ville Sainte, et tout bon Israélite aime à visiter ses magnificences et à baiser le sol sacré de la montagne de Sion.

JÉSUS pleure. Son regard pénètre les sombres mystères de l'avenir. Cette ville, il la voit assiégée par les Romains ; il compte les légions qui l'enserrent dans un cercle de fer... Le siége est horrible : la haine, la discorde, la soif et la vengeance divisent les assiégés qui s'égorgent les uns les autres. Plus de pain, mais la famine avec toutes ses horreurs ; des mères, égarées par la faim, tuent leurs enfants et les dévorent ! Victoire ! Jéru-

salem est prise... les Romains se précipitent tuant sans pitié, hommes, femmes, enfants, le carnage est effrayant. Tout est détruit, saccagé, brûlé. Le Temple, crie Titus, le général vainqueur, sauvez le Temple ! Un soldat, poussé par l'inspiration divine, saisit un brandon enflammé et le lance dans le Temple. C'est fini, on dirait que la colère de Dieu active la flamme ; l'incendie dévore tout, les portiques s'écroulent, l'Hiéron sacré qui renferme le Saint des Saints s'effondre avec un fracas effroyable...

« Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes et les envoyés de Dieu, que de fois, j'ai voulu mettre tes enfants sous ma protection, comme la poule met ses petits poussins sous ses ailes et tu ne l'as pas voulu (1). » Et parce que tu ne l'as pas voulu, parce que tu as renié le Messie envoyé de Dieu, parce que tout entière à ta haine tu l'as jeté en dehors de tes murs et crucifié comme un scélérat, ton heure est venue, la mesure de tes crimes est comble, il ne restera pas de toi pierre sur pierre (2).

Et Jésus pleure. Cette vision de carnage, de destruction et de sang le remplit d'une angoisse indicible.

Car Jérusalem, c'est sa Patrie. Ces murs qui s'écroulent, ces palais qui s'effondrent, ce

1. *Luc.*, XIII, 34. — 2. *Marc.*, XIII, 2.

Temple profané et brûlé, ce sol foulé par le pied de l'étranger, cette nation égorgée, c'est quelque chose de lui.

« La terre est au Seigneur (1), » dit le prophète, cependant, notre divin Sauveur devant vivre au milieu de nous, semblable à nous, a choisi, sur l'immensité du monde, le coin privilégié où il devait descendre, vivre et mourir.

Dès les premiers âges du monde, Jérusalem est séparée.

Abraham l'entrevoit comme un lieu de délices qui sera, un jour, la propriété de ses descendants. Sur l'ordre de Dieu, il part avec son fils Isaac. Tous deux gravissent la sainte montagne : « Père, dit Isaac, encore enfant, voici le couteau et le bois pour le sacrifice, où est la victime ? » — « Dieu y pourvoira, mon fils, répond le vieillard. » — Arrivé au sommet, Abraham élève un bûcher et sur ce bûcher, il attache son fils unique, son bien-aimé ; il lève le bras pour le frapper : « Arrête, crie un Ange, ne frappe pas l'enfant, ta foi suffit (2) ! » Cette montagne est la montagne de Moriah où le temple de Jérusalem est bâti (3).

Plus tard, quand Moïse délivre le peuple Hébreu de la servitude des Pharaons, c'est vers Jérusalem qu'il le conduit. Les Rois de

1. *Ps.*, XXIII, 1. — 2. *Genes.*, XXII. — 3. *D'après la tradition.*

Chanaan sont vaincus, les villes emportées d'assaut ; mais la victoire n'est complète, la conquête assurée qu'à la prise de Jérusalem.

C'est là que Jéhovah veut habiter au milieu de son peuple. Partout ailleurs, il est resté sous la tente comme un voyageur (1) ; mais quand David a tout pacifié, quand les enfants d'Israël reposent chacun à l'ombre de sa vigne et de son figuier (2), Jéhovah entre comme un roi dans sa capitale. Sainte montagne de Sion, tressaille d'allégresse, voici venir ton Roi et ton Dieu !

Aussi le divin Maître considère Jérusalem comme sa vraie patrie. Bethléem a pour lui les charmes de son berceau ; Nazareth garde le souvenir des douceurs intimes de sa vie de famille ; mais Jérusalem est la patrie de son cœur, c'est la ville Royale, la ville sainte, parce qu'il doit y mourir. Son amour y est tout entier.

Et Jésus pleure.

Pourquoi pleurez-vous, ô mon bon Maître ?

Ah ! la ruine matérielle de sa Patrie arrache des larmes au Fils de Dieu ; mais il y a une douleur plus poignante qui brise le cœur du Maître, c'est la ruine spirituelle, la réprobation de la nation Juive, le peuple de Dieu. Choisi entre toutes les races pour conserver la foi au Sauveur promis, ce peuple a été

1. *III Reg.*, IV, 25. — 2. *II Reg.*, VII, 6.

l'objet de toutes les miséricordes divines. Seul, il a gardé la notion précise de l'unité de Dieu ; seul, il a eu des rapports directs et familiers avec Dieu qui lui a tout donné : lois, culte, gouvernement (1). Seul, il a reçu de Dieu des secours miraculeux presque permanents. S'il meurt de faim ou de soif dans le désert, Dieu lui donne une nourriture céleste (2), et fait jaillir l'eau des rochers (3) ; s'il est écrasé par ses ennemis, Dieu combat pour lui et le délivre (4) ; s'il assiège les villes, les murs s'écroulent sur l'ordre de Dieu (5) ; les fleuves stupéfaits suspendent leur cours et le laissent passer à pied sec (6) ; rien ne l'arrête : la force divine est dans sa main.

Au dessus de tous ces privilèges, Dieu lui réserve l'honneur insigne de donner le jour à son Fils, au Verbe incarné, au Messie, le Sauveur du monde.

Jacob, ce vénérable Patriarche, près de mourir, appelle autour de son lit, ses nombreux enfants. L'Esprit de Dieu le saisit ; à chacun, il prédit sa destinée future et celle de sa race. « Juda, dit le saint vieillard, Juda, mon fils, tes frères te loueront, ta main brisera la tête de tes ennemis, tes frères t'adoreront ! Juda, tu es le petit du lion : à la proie, mon fils ! tu te reposes comme la lionne après le carnage, qui osera te troubler ? Le sceptre

1. *Lev.*, *passim.* — 2. *Deut.*, XVI, 8. — 3. *Num.*, XX, 11. — 4. *Ex.*, XIV, 25. — 5. *Jos.*, VI, 20. — 6. *Jos.*, IV, 7.

ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que vienne *Celui qui doit être envoyé.* Il sera l'attente des Nations (1). »

Le sceptre étant sorti de la maison de Juda pour tomber dans les mains sanguinaires d'Hérode *Celui qui doit être envoyé*, est venu : Israël n'a pas reconnu son Sauveur. Il le traite comme un imposteur, et bientôt, il le crucifiera. Crime national qui le rend indigne du salut et attire sur lui les malédictions de Dieu. Il a tout reçu, tout lui sera ôté. Plus de temple, plus de culte, plus de patrie. Les Juifs, dispersés dans le monde entier, y resteront à travers les siècles, témoins aveugles de la vérité chrétienne, méprisés, persécutés, car ils ont dit, les malheureux : « que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (2). » Il est retombé.

Et Jésus pleure.

Coulez, coulez, larmes divines ! car vous sanctifiez et vous consacrez à jamais un des sentiments les plus nobles du cœur humain : l'amour de la patrie.

Déjà, les Saintes-Ecritures nous ont appris combien l'amour de la patrie est chose sacrée.

Assise sous son palmier, à la montagne d'Ephraïm, Debbora, la prophétesse inspirée de Dieu, apprend que l'ennemi a envahi le territoire d'Israël ; elle rassemble une armée

1. *Gen.*, XLIX. — 2. *Matth.*, XXVII, 25

sous les ordres de Barac, se met à la tête et livre le combat. Sa patrie est délivrée (1).

Quand le Philistin ou le Madianite met le pied sur le sol sacré, l'Esprit de Dieu suscite des patriotes dont le courage relève les cœurs abattus et opère des prodiges : Samson, Gédéon, Jephté, Samuel, ces grandes figures des temps anciens ont au cœur l'amour de la patrie (2).

Un jour, Naas, l'Ammonite, met le siège devant la ville de Jabès-Galaad et menace d'arracher l'œil droit à tous les habitants. Saül, déjà sacré roi par Samuel, l'apprend. Il venait de labourer son champ et suivait ses bœufs. L'Esprit de Dieu tombe sur lui, il égorge ses bœufs, en fait douze parts, et les envoyant à chaque tribu, il dit : « Celui qui ne suivra pas Saül à la délivrance de la patrie, verra ses bœufs traités de la même manière (3). »

Qui ne connaît l'histoire de Judith, cette femme héroïque, qui s'en va, guidée par l'Esprit-Saint, punir les blasphèmes d'Holopherne et délivrer sa ville natale. « Bénie soit Judith ! dit Onias, le Grand-Prêtre, venu de Jérusalem, pour la saluer, bénie soit Judith ! la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple (4). »

Qui redira le courage invincible des Machabées, ces héros, en qui l'âme de la patrie

1. *Jud.*, IV. — 2. *Jud.*, *passim.* — 3. *I Reg.*, XI, 7. — 4. *Judith.*, XV, 10.

écrasée par l'étranger semble s'être réfugiée. Ils sont là, petits par le nombre, grands par la générosité, luttant en désespérés pour Jérusalem, ses lois, son culte, sa nationalité, aimant mieux mourir les armes à la main que fléchir devant l'oppresseur (1). Ces patriotes, qui les forme, qui les excite, qui les soutient? l'Esprit de Dieu.

C'est lui aussi, qui grave et conserve dans le cœur des captifs exilés, l'image aimée de la patrie absente, écoutez :

« Sur les rives du fleuve de Babylone, nous sommes assis et nous pleurons ! car nous pensons à toi, ô sainte montagne de Sion.

Aux saules qui bordent le fleuve, nous suspendons nos lyres.

Chantez, disent nos vainqueurs, chantez-nous les hymnes de Sion !

Hélas ! Comment chanter l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère !

Jérusalem, si je t'oublie, que mon bras droit lui-même soit oublié !

Si je t'oublie... que ma langue desséchée s'attache à mon palais !...

Ah ! Babylone ! Heureux celui qui brisera la tête de tes enfants contre la pierre (2) ! »

Où trouver un chant patriotique plus plein de tendresse et de larmes ? Il est l'œuvre du Saint-Esprit.

1. *Mach.* — 2. *Ps.*, CXXVI.

L'amour de la patrie a donc toujours été un sentiment très saint, inspiré par Dieu lui-même. Les larmes de JÉSUS sur Jérusalem, lui donnent sa perfection suprême, en l'élevant à la dignité de vertu chrétienne.

Après l'amour de Dieu, en lui-même, dans l'Église et dans les âmes, l'amour de la patrie est le premier amour.

Le premier, parce qu'il exige le plus de sacrifices. Nous l'avons déjà dit : la grandeur de l'amour se mesure à la grandeur du sacrifice. Or, quand la patrie est en danger, ses enfants, sans exception, doivent être prêts à lui sacrifier tout ce qu'ils aiment : leurs biens, leur famille, et jusqu'à leur vie.

Leurs biens, en subvenant, selon leur pouvoir, aux nécessités publiques ; en délaissant leur administration régulière pour se dévouer au salut commun.

Leur famille : rien n'arrête un cœur généreux, quand il s'agit de défendre la patrie, ni les larmes d'une mère, ni les supplications d'une épouse, ni les baisers d'un enfant ; au-dessus de ces liens si sacrés et si doux, il y a le grand et saint devoir du dévouement.

Leur vie : elle appartient à la patrie menacée ou meurtrie. Celui qui mesure le sang qu'il verse est un lâche, on doit le verser sans mesure.

Aussi, mourir en combattant pour la défense du sol natal a toujours été regardé comme la gloire la plus noble.

Aussi, les lâches et les traîtres restent à jamais marqués d'un signe d'infamie. Ils sont la honte d'une nation.

L'amour de la patrie ne demande pas toujours ces courages héroïques, réservés aux grandes luttes ; mais il est un dévouement qu'il réclame sans cesse et que sans cesse, nous devons lui donner. Ce dévouement consiste à contribuer, selon nos forces, au bien général de notre pays. Or, le bien général d'une nation ne réside pas seulement dans la richesse matérielle, le développement des sciences et des arts, il est avant tout et au dessus de tout, dans le respect et la pratique de la religion.

« C'est la religion qui fait les nations grandes (1) » en répandant dans les masses le culte des vertus chrétiennes, seules capables de donner à un peuple, la plénitude de la vie morale.

Quand une nation s'éloigne de Dieu, refuse de lui rendre l'hommage qui lui est dû, entrave l'œuvre de la miséricorde dans les âmes par des lois perverses, elle marche nécessairement à sa ruine, car elle marche contre Dieu. Souvent, pour punir ces crimes nationaux, Dieu donne aux dépositaires du pouvoir « l'Esprit de vertige (2) » qui les entraîne dans le chemin de la décadence, les yeux voilés. Ils disent : « la paix ! nous avons

1. *Prov.*, XIV, 34. — 2. *Is.*, XIX, 14.

la paix (1), » que nous importe le Dieu du ciel. — Dieu entend, il est patient ; mais son silence a des réveils terribles. Cette paix, basée sur l'injustice, n'est qu'un leurre ; on sème dans le peuple les principes de l'impiété ; on excite à la révolte contre l'autorité divine ; on lâche la bride à toutes les mauvaises passions ; et, un jour, ce peuple sans frein, corrompu, qui a perdu l'idée du juste et de l'injuste, qui ne désire plus que la jouissance à tout prix, se redresse contre ceux qui le gouvernent, leur demandant raison du pouvoir qu'ils exercent, raison des plaisirs dont ils jouissent, raison des richesses qu'ils possèdent, tandis que lui est obligé d'obéir, de pâtir et de se priver. Jour terrible, jour de colère, c'est le jour de Dieu.

« Leurs fils, dit le prophète, sont vigoureux comme les jeunes pousses au soleil du printemps ; leurs filles ressemblent à des temples ornés pour une fête ; leurs greniers regorgent d'abondance ; leurs bœufs sont gras... Heureux ce peuple ! dit-on, et moi, je dis : plus heureux, le peuple qui a Dieu avec lui (2). »

Il est donc du devoir rigoureux de tous les citoyens d'un pays de concourir, chacun selon son pouvoir et sa situation, au maintien et au progrès de la foi et de la morale chrétiennes. Nul ne doit s'abstenir. Que ceux qui peuvent

1. *Jerem.*, VIII, 11. — 2. *Ps.*, CXLIII, 14.

agir directement sur les affaires de l'État, soit par leur vote, soit par leur influence, n'oublient jamais que leur conscience seule doit les diriger et qu'ils rendront compte à Dieu du bien qu'ils auront empêché, ou du mal auquel ils auront contribué par leur silence ou leur concours.

Qu'ils se souviennent qu'il n'y a pas deux consciences : la conscience privée et la conscience publique. Cette distinction immorale peut être admise dans le monde, elle ne l'est pas au jugement de Dieu. Il n'y a qu'une conscience, comme il n'y a qu'une morale, la conscience chrétienne qui interdit de faire le mal ou d'y coopérer par le silence, par la parole, ou par les actes. Et plus le mal est public, plus il est général, plus aussi il atteint et charge la conscience, parce qu'il est plus scandaleux. Au dedans, comme au dehors, dans l'homme privé, comme dans l'homme public, la conscience doit rester chrétienne, sans peur et sans reproche, juste devant Dieu.

Que tous se rappellent que les chrétiens ont l'obligation de prier sans cesse pour leur patrie, afin d'obtenir de la divine miséricorde le pardon de ses fautes et « l'Esprit bon (1) », seul capable d'inspirer à ceux qui ont l'autorité, les lois et les institutions conformes à l'Évangile.

1. *Luc.*, XI, 13.

« Je demande, dit saint Paul, que les chrétiens ne cessent de prier, de supplier Dieu pour tous les hommes ; mais surtout pour les rois, pour ceux qui ont le pouvoir, afin qu'ils nous donnent la liberté de mener une vie calme, tranquille dans la piété. Cette pratique est bonne et agréable au Sauveur notre Dieu (1). »

1. *I Tim.*, II, 1 et seq.

SEIZIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et le jeune homme riche.

Jesus autem intuitus eum dilexit eum et dixit ei: unum tibi deest.

JÉSUS le regardant se prit à l'aimer et lui dit : une seule chose te manque. *Marc.*, X, 22.

UN jeune homme s'approchant de JÉSUS, fléchit le genou et lui dit : « Bon Maître, que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle ? JÉSUS répondit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? il n'y a que Dieu qui soit bon. Tu sais les commandements : ne commets point d'adultère, ne tue pas, ne vole pas, ne fais ni faux témoignage ni fraude. Honore ton père et ta mère (1). »

Le jeune homme reprit : « Maître, j'ai pratiqué ces choses depuis mon enfance. »

JÉSUS le regarde ; son cœur se prend d'amour pour lui : « Eh bien ! une seule chose te manque, va, vends ce que tu possèdes, donne le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, puis, viens et suis-moi. »

Attristé de ces dernières paroles, parce qu'il était riche, le jeune homme quitta le Maître, le cœur plein de regret.

Le voyant partir, JÉSUS dit : Qu'il est diffi-

1. *Marc.*, X, 17 et seq.

cile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux !

Cette scène est un trait de lumière qui nous révèle un des côtés les plus extraordinaires du mystère de la Rédemption et du salut des âmes : l'un et l'autre reposent sur la pauvreté.

Jésus aime la pauvreté pour lui et ceux qu'il veut sauver. C'est un fait évangélique. En ce qui le concerne personnellement, il ne pouvait être plus pauvre.

Qui l'empêchait de choisir pour lieu de sa naissance, le palais d'un roi ? Puissant, libre, il l'était. Son choix est fait : il n'aura pas même une maison ordinaire, pas même un berceau ; une étable, une crèche, un peu de paille, voilà ce qu'il aime, ce qu'il veut, ce qu'il prend. Sa pauvreté n'est ni imposée, ni subie, elle est recherchée et préférée, il ne la répudiera jamais. Pauvre il est né, pauvre il vivra ; simple ouvrier d'abord, gagnant sa vie à la sueur de son front, et plus tard, acceptant les secours nécessaires à sa subsistance comme un mendiant. La pauvreté montera sur la croix avec lui et pour ensevelir son corps, il faudra qu'un homme riche lui fasse l'aumône d'un linceul et d'un tombeau (1).

Pourquoi ?

Cet amour ardent, persévérant du cœur de

1. *Matth.*, XXVII, 59.

Jésus pour la pauvreté doit avoir une raison profonde.

Le Fils de Dieu fait homme porte une double couronne. Il est roi par droit de naissance, et roi par droit de conquête.

Par droit de naissance, sa royauté est absolue. En disant éternellement : « Mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui, Dieu, le Père, dit également : tout ce que je suis, tout ce que j'ai est à toi. Eternel, tout-puissant, parfait, infini, je le suis et tu l'es. » Le Fils est égal au Père, roi, souverain de toute créature comme le Père. Le ciel est son trône, la terre l'escabeau de ses pieds. Tout lui est soumis parce que tout a été créé et demeure par lui (1).

C'est la première couronne, couronne de gloire que sa naissance divine pose sur le front de Jésus.

Homme, Jésus porte une seconde couronne, mais cette couronne, il a dû la conquérir et, comme toute conquête, elle lui a coûté du sang.

Chose étrange ! Pendant toute sa vie, Notre-Seigneur a refusé le titre de roi. Les foules entraînées par ses miracles, veulent le proclamer roi, Jésus se dérobe, il se cache, il laisse retomber l'enthousiasme populaire (2). Un jour cependant, il revendique solennellement son droit à la royauté, et quel jour !

1. *Heb.*, I, 8 et seq. — 2. *Joan.*, VI, 15.

Le voici devant Pilate, enchaîné, épuisé par les tortures et les avanies d'une horrible nuit. « Tu es donc roi? » dit Pilate. *Ergo rex es tu?* — « Oui (1), je le suis,» dit JÉSUS. O mon Sauveur, que dites-vous? Si vous êtes roi, où est votre puissance? Lamentable et cruelle dérision! Une couronne d'épines est votre diadème... Ah! il y a longtemps que le prophète Isaïe vous a vu, ô Roi par la faiblesse, portant sur vos épaules le sceptre de la puissance. *Factus est principatus super humerum ejus* (2).

La puissance de JÉSUS, comme homme, son titre à la royauté, c'est la croix. Par la croix il prend possession du monde ; il renverse le pouvoir du démon ; il fait la conquête des âmes et forme un peuple nouveau qui est son bien, sa propriété, parce qu'il reçoit tout de lui et vit par lui. *Populus acquisitionis* (3).

Aussi, regardez sur la croix, au-dessus de sa tête, couronnée d'épines, il y a une inscription, un titre, lisez : « JÉSUS de Nazareth, Roi des Juifs (4). » C'est le titre authentique, officiel de sa royauté ; JÉSUS est roi par son sang répandu. Quoi d'étonnant maintenant si JÉSUS aime la pauvreté?

« Si tel est le dessein de Dieu, dit Bossuet, que mon Maître doive régner par son supplice, ah! pauvreté, viens à son secours ; pau-

1. *Joan.*, XVIII, 37. — 2. *Is.*, IX, 6. — 3. *I Petr.*, II, 9. — 4. *Joan.*, XIX, 19.

vreté, prête-lui la main,il ne peut être roi sans ton entremise... Pour être roi, en qualité de Sauveur, dit saint Augustin, il fallait qu'il nous achetât ; pour nous acheter, il fallait donner notre prix ; pour donner notre prix, il fallait qu'il fût crucifié ; pour être crucifié, il fallait qu'il fût méprisé ; et pour être méprisé, il fallait qu'il fût pauvre (1). »

Car le propre de la pauvreté est de rendre faible, impuissant, sans défense, exposé à toutes les violences et à toutes les injustices. Voilà pourquoi notre Sauveur a voulu être pauvre. Riche, puissant, redouté, qui aurait osé porter la main sur lui. S'il s'était montré aux hommes dans toute sa gloire et sa majesté, jamais il n'aurait pu être crucifié ; jamais il n'aurait conquis par son sang la royauté chrétienne. « S'ils l'avaient connu, dit saint Paul, jamais les hommes n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire (2). »

Mais un pauvre, un ouvrier, entouré de pauvres comme lui, quoi de plus facile à écraser et à sacrifier, quand on a la force publique dans la main et la haine dans le cœur?

Jésus aimait donc la pauvreté comme une amie qui devait le conduire à la croix ; il l'aimait de tout l'amour dont son cœur était embrasé pour les hommes.

« O pauvreté de Jésus, que je t'adore...

1. Bossuet, *Serm. pour une profession.* — 2. *I Cor.*, II, 8.

s'écrie Bossuet, tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône ; c'est toi qui l'as conduit à la royauté, parce que c'est toi qui l'as conduit à la croix. Et vous, ô JÉSUS, mon roi et mon maître...je m'étonnais de vous voir dans une étable, sur de la paille et dans une crèche, mon esprit éperdu ne pouvait comprendre tant de bassesse, mais que tout cela vous sied bien ! Il faut un tel palais à un tel pauvre, un tel berceau à un roi pauvre,un tel appareil à un roi pauvre. Que cette couronne d'épines vous est convenable ! Que ce sceptre fragile est bien dans vos mains ! Tout cela est digne d'un roi qui vient régner par la pauvreté (1) ! »

Pauvre, JÉSUS veut que tous ses enfants soient pauvres comme lui.C'est une condition nécessaire pour entrer dans son royaume.

Tout chrétien est appelé à régner au ciel avec JÉSUS-CHRIST. Il est la tête, nous sommes ses membres. Si la tête, qui est le Christ, règne par la pauvreté, il est convenable et nécessaire que les membres règnent aussi par pauvreté. Un Dieu, un Christ, un royaume. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître (2). » Ce jeune homme qui se présente au Seigneur JÉSUS commence à l'aimer, mais pour entrer dans le royaume, pour être admis à le suivre, que demande le Maître ? la pau-

1. Bossuet, *Serm. pour une profession.* — 2. *Joan.*, XV, 20.

vreté. « Va, lui dit-il, vends tes biens, donne le prix aux pauvres et viens, suis-moi (1). »

Il est évident que cette pauvreté effective n'est pas le précepte que Dieu impose à tous les chrétiens, mais le conseil qu'il donne à ceux qui veulent être plus parfaits, s'approcher plus près de sa personne. La pauvreté que Jésus exige de tout chrétien, comme condition nécessaire au salut, est le détachement du cœur. « Si les richesses affluent, dit le Saint-Esprit, que votre cœur ne s'y attache pas (2). »

Pourquoi ?

Pourquoi la pauvreté, nécessaire à l'accomplissement de la Rédemption du monde, est-elle aussi nécessaire au salut de chaque âme, c'est-à-dire à l'application de la Rédemption?

Le Saint-Esprit nous en donne la raison : c'est que la pauvreté combat et détruit l'amour désordonné de l'argent qui est la racine, la source de tout mal. *Radix omnium malorum cupiditas* (3).

Il abaisse le cœur.

Entre l'intelligence et le cœur, il y a une grande différence. L'intelligence ramène tout à elle-même : ce qui est au-dessus d'elle, elle le rabaisse ; ce qui est au-dessous, elle l'élève à son niveau. Le cœur, au contraire, ne ramène rien à lui. Il va aux objets qu'il aime ;

1. *Marc.*, X, 21. — 2. *Ps.*, LXI, 11. — 3. *I Tim.*, VI, 10.

il est attiré par eux ; il sort, pour ainsi dire, de lui-même pour s'unir à eux, s'identifier avec eux. Si l'objet de l'amour est bas, le cœur prend sa bassesse ; s'il est grand, il prend sa grandeur, il devient ce qu'il aime. Or, quelle grandeur morale peut-il trouver dans la richesse ? Ce qui est matière ne peut ennoblir l'âme, et l'amour déréglé des biens de la terre abaissant le cœur vers la matière, ne peut que l'exposer à toutes les corruptions.

Si une éducation saine et virile ne corrige, par l'habitude du sacrifice, la mollesse d'une vie livrée à toutes les aises, il arrive que le cœur reste sans énergie ; qu'il a horreur de la lutte et de la gêne, et que les passions mauvaises le dominent.

De plus, quand on aime les biens du monde d'une manière déréglée, on n'est jamais satisfait. Le propre de la cupidité est d'être insatiable. « Ceux qui veulent être riches, dit saint Paul à Timothée, tombent dans la tentation et le filet du démon, dans des désirs effrénés et coupables qui les conduisent à la ruine et à la perdition (1). » La justice se dresse redoutable devant ces appétits voraces, on passe outre. Riche, à quelque prix que ce soit, riche sans mesure, riche en peu de temps, voilà le désir que l'on attise sans cesse dans son cœur.

1. *I Tim.*, VI, 9.

Virtus post nummos. L'argent d'abord, la vertu après, disait un philosophe païen. Le but que l'on se propose c'est la richesse ; quant aux moyens à employer, on discute, après coup, leur valeur morale,souvent même on ne s'en préoccupe pas. Les timides et les faibles agissent par ruse et par fraude ; les hardis et les haut placés en plein air et par violence. Et l'on multiplie ainsi ses crimes publics et secrets jusqu'à ce que la malédiction de Dieu tombe tout à coup comme la foudre et emporte tout dans une banqueroute finale. *Væ qui multiplicat non sua.* Malheur à celui qui multiplie ses rapines, dit le prophète. *Væ qui congregat avaritiam domui suæ, quia lapis de pariete clamabit, et lignum quod inter juncturas ædificiorum est respondebit* (1). Malheur à celui qui bâtit sa maison sur l'injustice, les pierres du mur crient vengeance contre lui et le bois qui les soutient leur répond.

L'amour désordonné de l'argent est le père de l'orgueil. Un cœur qui se livre immodérément au bien-être que procure la richesse est naturellement orgueilleux vis-à-vis des hommes,ce qui le porte à l'être même vis-à-vis de Dieu. Cet orgueil naît de la suffisance qui lui fait dire comme au pharisien : « je ne suis pas comme les autres hommes (2). »

1. *Hab.*, II, 11. — 2. *Luc.*, XVIII, 23.

Qu'a-t-il à ménager? il a tout ce qu'il aime, sans besoin de personne. Il est adulé, recherché, redouté, même par ceux qui le méprisent. Aussi quelle fierté! nul frein, nulle mesure. Il est fâcheux, colère, impatient, quand il lui plaît. Le pauvre parle bas, humblement, en suppliant, dit l'Écriture, le riche a le verbe haut, dur, impératif. *Cum obsecrationibus loquitur pauper, dives effabitur rigide* (1).

Qui le reprendra? son or peut tout corrompre. Si on le censure, il méprise; si on l'approuve, il trouve que c'est un devoir; s'il n'est pas aimé, il est sûr d'être craint et de rencontrer des flatteurs intéressés pour applaudir à ses caprices et complimenter ses mauvais instincts.

A force de se redresser devant les hommes, on s'habitue à se redresser devant Dieu comme cette marquise du dix-huitième siècle, qui, près de mourir, disait : « J'espère que Dieu saura me traiter en marquise. »

L'amour immodéré des biens de la terre éloigne la pensée et le désir de Dieu. Toutes les satisfactions, toutes les jouissances, toutes les douceurs et les mollesses qui accompagnent la richesse, si on n'y prend garde, ferment le cœur du côté du ciel et empêchent de penser à l'éternité. On est si bien sur la terre, et les joies du ciel sont si loin! Il en

1. *Prov.*, XVIII, 23.

coûte de s'avouer que ces biens dont on jouit ne dureront pas toujours ; qu'un jour viendra où il faudra tout quitter, où la mort, impitoyable dans son égalité, mettra nu dans un cercueil le riche comme le pauvre. Cette pensée attriste, elle est une note discordante dans le concert aimable de la vie mondaine, elle trouble, elle épouvante, on la supprime. Pauvres âmes fascinées par les illusions de la terre ! Combien restent loin de Dieu, résistent à sa grâce, étouffent leurs remords, jusqu'à l'heure suprême où le voile se déchire et où la réalité effrayante de la mort leur apparaît !

Voilà pourquoi le divin Maître, le roi des pauvres, crie à tous, pauvres et riches : détachez-vous, détachez-vous des biens de la terre !

« Un chameau passerait plus facilement par le chas d'une aiguille, qu'un riche par la porte du ciel (1). »

La richesse, par ses conséquences désastreuses, est un des grands obstacles à l'amour de Jésus.

Unum tibi deest ! Une seule chose vous manque... Parole de tendresse et de reproche que le bon Maître adresse à tant d'âmes ! Une seule chose vous manque ! renoncez aux jouissances immortifiées de la vie ; soyez vraiment

1. *Marc.*, x, 25.

pauvres de cœur, pauvres des biens matériels, et surtout, pauvres de vous-mêmes !

Le détachement de la richesse doit conduire au détachement de soi, qui est la pauvreté suprême, par l'amour et la pratique de l'humilité, de la bassesse, de la mortification. Cette pauvreté n'a point de borne.

Les satisfaits, ceux qui donnent leur cœur à Dieu avec mesure, qui disent : c'est assez ! je n'irai pas plus loin, ne comprennent pas l'amour de JÉSUS ! Il leur dit : une chose te manque ! sacrifie cette passion, brise cette mauvaise relation, romps cette habitude vicieuse. — Non ! ils s'en vont attristés ! « La parole du Maître est dure... » disent-ils (1).

Les peureux ! oui, il y a les peureux. L'amour de JÉSUS les sollicite, les presse ; ils entendent sa voix, ils sentent sa divine impulsion : « Marche, dit JÉSUS, suis-moi ! » et ils avancent en tremblant, au lieu de se jeter à corps perdu dans le sacrifice. Ils mesurent, ils calculent, ils font des réserves, ils ont peur du but à atteindre... Marche, dit JÉSUS, une seule chose te manque. — Non ! leur foi défaille et, comme saint Pierre sur les flots, ils enfoncent : le sacrifice complet les épouvante.

Il y a encore ceux que rebute ou lasse l'amour de JÉSUS.

Ceux-ci ont compris l'appel du Maître ; ils

1. *Joan.*, VI, 61.

ont eu de la générosité, ils sont allés loin dans le sacrifice, pleins de bravoure dans le combat ; mais un jour ils se lassent de lutter et de souffrir.

On veut aimer Dieu de toutes ses forces, s'éloigner des créatures ; mais ces affections humaines que l'on arrache une à une laissent un vide immense que Dieu ne remplit pas encore. Se repliant sur elle-même, contemplant son cœur dévasté, l'âme n'y trouve plus que la mort et la désolation. Elle a tout brisé dans les angoisses les plus terribles, et Dieu, pour qui elle a pleuré toutes ses larmes, Dieu, elle ne le sent pas, elle ne l'étreint pas par une foi vive et un amour profond, c'est l'heure décisive.

« Une chose te manque ! » dit Jésus, humilie-toi dans la souffrance et attends la venue du Bien-Aimé. *Veniet et non tardabit* (1) : il viendra, ne tardera pas... Combien reculent ! Combien retournent aux consolations des créatures, perdant ainsi le fruit suprême de tant de sacrifices !

Voilà pourquoi il y a tant d'âmes qui traînent une vie incomplète, sans énergie, sans but, « arbres stériles, nuées sans eau (2) », parce qu'elles n'ont pas eu le courage de pratiquer la pauvreté parfaite et d'aller, par elle, jusqu'au bout de l'amour de Dieu.

1. *Heb.*, x, 37. — 2. *Jud.*, i, 12.

DIX-SEPTIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et Marie-Madeleine.

Remittuntur tibi peccata: vade in pace. ✠ Tes péchés sont pardonnés: va en paix. *Luc.*, VII, 48-50.

DEUX femmes ont eu le précieux privilège de la tendresse du cœur de JÉSUS. Toutes deux s'appellent Marie. L'une, saluée par l'Ange Gabriel, « pleine de grâce [1], » l'objet de toutes les faveurs divines. Rien ne peut lui être comparé, ni sur la terre, ni dans le ciel. Elle est immaculée ; aucune tache, aucune souillure, aucune ombre n'a jamais terni la beauté virginale de son âme. JÉSUS lui disait : ma mère.

L'autre... comment l'appellerons-nous ? C'était une « pécheresse [2] », pauvre femme livrée aux désordres d'une vie honteuse, traînant dans la boue son cœur et son honneur, et réservée cependant à la plus touchante affection de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Mystère insondable du cœur de JÉSUS ! Venu sur la terre pour sauver tous les hommes, justes et pécheurs, il veut, pendant les rapides instants de sa vie mortelle, nous don-

1. *Luc.*, I, 28. — 2. *Luc.*, VII, 37.

ner le témoignage le plus saisissant de son amour pour les uns et pour les autres.

« Louons donc l'œuvre de Dieu dans Marie Vierge et Mère ! Louons l'œuvre de Dieu dans Marie pécheresse et pénitente ! L'une nous est donnée comme l'exemple de l'innocence ; l'autre, comme le modèle de la pénitence, afin que nous rendions grâces à Dieu et bénissions en tout son saint Nom (1). »

« Un certain Simon, de la secte des pharisiens, pria JÉSUS de manger chez lui. Le Maître accepta, entra dans sa maison et se mit à table, couché, suivant l'usage.

« Et voilà qu'une femme, connue de toute la ville, comme pécheresse, ayant appris qu'il était à table dans la maison de Simon, entra dans la salle, elle portait un vase d'albâtre plein de parfums.

« Elle vint à JÉSUS, et se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et les essuyant de ses cheveux, elle les baisait et les oignait de parfums.

« A cette vue, le pharisien qui avait invité le Maître, se disait en lui-même : si cet homme était vraiment un prophète, il saurait que cette femme qui le touche est une pécheresse. JÉSUS, répondant à sa pensée, lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » — « Maître, reprit Simon, dites. »

1. Office de Ste Madel. rit. dom.

« Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux. Lequel l'aimera le plus ?

« Celui à qui il a le plus remis, » dit Simon. Jésus reprit : « tu as bien jugé. »

« Alors, se tournant vers la femme agenouillée à ses pieds, le Maître ajouta :

« Tu vois cette femme, je suis entré dans ta maison et tu ne m'as pas donné d'eau pour laver mes pieds : mais elle, elle les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux ; tu ne m'as pas donné le baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de baiser mes pieds ; tu n'as pas versé le parfum sur ma tête, mais elle, elle l'a répandu sur mes pieds.

« Aussi, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.

« Celui à qui on remet moins aime moins.

« Et Jésus dit à la femme : tes péchés te sont remis... ta foi t'a sauvée, va en paix [1] ! »

Deux cœurs sont en présence : le cœur de l'homme et le cœur de Dieu.

Le cœur de l'homme étroit, méchant, orgueilleux, impitoyable. Voyez : ce pharisien a horreur de la pécheresse, il en a honte, il rougit quand il la voit entrer dans sa maison,

1. *Luc.*, VII, 36 et seq.

non pas parce qu'il hait le vice et le condamne, mais parce que son orgueil est froissé, sa vertu hypocrite compromise et que, devant le monde, tout bon pharisien doit être réputé intègre. Aussi, c'est le mépris et le dédain sur les lèvres et dans le regard qu'il considère la malheureuse. Si elle s'était approchée de lui pour pleurer ses fautes, il l'aurait repoussée comme un objet impur disant : loin de moi ! je suis pur, ton contact me souillerait.

C'est bien le cœur de l'homme ; qui ne le rencontre sur sa route ?

Mais le cœur de Dieu ?

Madeleine ne dit rien ; voilée, tremblante, elle s'approche des pieds du Seigneur ; elle les baigne de ses larmes, elle les essuie de ses cheveux, elle les baise, les baise encore et les oint de parfums.

Jésus la laisse faire ! il entend, dans son silence, l'aveu de ses faiblesses, le repentir, la douleur, la honte de son cœur. Quelle délicatesse est la vôtre, ô mon bon Maître ! Si elle parlait, si elle s'accusait, elle aurait à rougir et vous ne le voulez pas. Ses larmes coulent, tout est dit, tout est confessé, il suffit. Le cœur de Jésus a tout compris, tout pardonné, aucun reproche ne sortira de sa bouche.

« Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Heureuse femme ! qui la première avez

mérité d'entendre une telle parole ! Parole divine, parole de consolation et de salut ! Dites-la encore, ô mon bon Maître, dites-la toujours, jamais, nous ne nous lasserons de l'entendre.

« Tes péchés te sont remis », lui dit JÉSUS, va en paix. Et Madeleine se relève ; son cœur déborde de reconnaissance et d'amour, il est trop plein pour parler, elle quitte la salle sans dire un mot, pardonnée, purifiée.

JÉSUS aime les pécheurs, il vit au milieu d'eux, il les recherche, il les appelle, malgré les dédains et les scandales des Pharisiens. On le lui reproche comme une honte. « Votre Maître, disent-ils à ses disciples, est un homme qui mange et boit avec les pécheurs (1) ; il n'a de préférence que pour eux, toujours, il les accueille avec bonté ; toujours, il leur pardonne, témoin encore cette femme adultère pour laquelle il a témoigné une indulgence extrême, c'est une indignité (2). »

Tais-toi, Pharisien hypocrite, tu ne comprends rien à l'amour de Dieu.

Oui, JÉSUS aime les pécheurs.

Quand ils viennent à ses pieds lui avouer leurs faiblesses ; quand ils versent des larmes de repentir, son cœur est ému ; n'est-ce pas pour eux qu'il est venu ? N'est-ce pas pour eux qu'il a quitté le ciel, qu'il est descendu sur la

1. *Marc.*, II, 16. — 2. *Joan.*, VIII, 3.

terre et s'est fait homme comme nous ? Il est le médecin qui soigne les âmes malades (1) ; il est le bon Pasteur qui laisse le troupeau pour courir après la brebis perdue ; il la prend sur ses épaules, il panse ses plaies et la réchauffe sur son cœur (2).

Jésus aime les pécheurs.

Peu importe le nombre et l'énormité des crimes. S'il les voit brisés de douleur, s'il entend leurs gémissements et leurs sanglots, il oublie tout, il pardonne tout. Cet enfant prodigue qui a tout perdu et tout profané, quand il le voit revenir pauvre, misérable, mourant de faim, exténué, il se précipite vers lui, et lui tend ses bras : Mon Fils ! — « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant (3) ! » « Mon Fils ! » dit le bon Maître ; comme il le serre contre son cœur ! Vite, sa robe première d'innocence, vite, le festin joyeux pour fêter son retour. A ceux qui s'en étonnent, qui sont scandalisés d'une telle miséricorde, il dit, notre Sauveur : « j'avais perdu mon fils et je l'ai retrouvé ; il était mort et le voici vivant. »

Mais alors que devient la justice de Dieu si la miséricorde est vaincue par une larme ?

Ah ! ne craignez rien, la justice a ses droits, elle a sa rançon et quelle rançon !

1. *Matth.*, IX, 12. — 2. *Joan.*, XI, 14. — 3. *Luc.*, XV, 21 et seq.

Jésus est bon, indulgent, miséricordieux, mais que cette miséricorde lui coûte cher !

« Nous avons tous erré comme des brebis, dit le prophète Isaïe, chacun s'est égaré dans sa voie et le Seigneur a mis en lui seul l'iniquité de nous tous (1). »

Voilà le baiser de la justice et de la miséricorde. Nos crimes ont mérité la colère de Dieu, nous sommes soumis à tous les châtiments de son amour méconnu et méprisé, indignes de pardon, Jésus se présente, il pardonne, mais en pardonnant, il assume seul, sur sa tête innocente, la responsabilité de nos fautes. Il prend tout : toutes nos trahisons et toutes nos perfidies, toutes nos corruptions et toutes nos impiétés, toutes nos injustices et toutes nos violences, tous nos sacrilèges et tous nos blasphèmes, tout, il prend tout. C'est comme un torrent d'iniquités qui s'abat sur lui, le pousse, le renverse, l'accable, Jésus en est meurtri, il en succombe, il en meurt.

Pécheurs, venez à la croix et regardez ! Tant de fois, vous l'avez offensé, tant de fois, il vous a pardonné, mais chaque pardon lui a coûté les tortures les plus raffinées. Ses plaies sont béantes, son corps en est couvert, son sang ruisselle, tout vous crie : justice pour Dieu, pardon pour vous !

« A vous donc, dit Bossuet, toutes les dou-

1. *Is.*, LIII, 6.

ceurs, à lui toutes les amertumes ; à vous, les consolations, à lui, les délaissements ; à vous, la facilité, le pardon, la condescendance, à lui, les foudres, à lui, les tempêtes et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable (1). »

C'est à ce prix que Jésus nous est indulgent.

Pardonner est le premier acte d'amour du Cœur de Jésus pour les pécheurs. Quand Madeleine, éplorée, se relève et quitte ses pieds sacrés qu'elle a couverts de ses baisers et de ses larmes, elle emporte dans son cœur cette parole si douce, si consolante : tes péchés te sont remis, va en paix.

C'est beau ! Mais le Cœur de Jésus ne s'arrête pas au pardon, il va plus loin, il réhabilite, il élève jusqu'à l'union la plus intime de l'amitié divine.

Désormais, Madeleine suit le divin Maître, écoute ses enseignements et, par ce contact ordinaire de la vie, se purifie de plus en plus. La grâce de Dieu la pénètre et la transforme. Elle ne voit plus qu'une chose, n'aime plus qu'une chose : être aux pieds de Jésus pour le contempler, l'adorer et l'entendre. C'est sa part, dit le Maître, et la meilleure de toutes les parts (2). Son dévouement silencieux et ardent n'échappe pas au regard de Jésus et

1. Bossuet, *Serm. du Vendredi Saint.* — 2. *Luc.*, x, 39.

si nous pénétrons avec respect dans le Cœur du Maître pour y chercher les âmes qu'il a le plus aimées en ce monde, nous trouvons, en première ligne, la pécheresse pénitente, Marie-Madeleine. Avant de mourir, il lui permet de lui donner encore un dernier témoignage public d'affection.

Six jours avant la Pâque, Notre-Seigneur vint à Béthanie et on lui prépara à souper dans la maison de Simon le lépreux. Lazare, le ressuscité, était parmi les convives, Marthe, sa sœur, toujours active et empressée, servait.

« Madeleine n'est pas nommée parmi les convives ou les serviteurs, dit le P. Lacordaire ; sa tendresse éclairée d'une lumière plus haute lui disait que ce repas avait un caractère d'adieu... Elle prit donc dans un vase d'albâtre, comme la première fois, un parfum précieux, et elle entra dans la salle du repas. Ce n'était plus cette femme en qui la jeunesse et la beauté déguisaient mal l'opprobre du vice, et qui s'approchait timidement des pieds de Jésus, comme une servante, pour y répandre et y essuyer des pleurs.

« Trois années de grâce avaient passé sur son front, et c'était la sainteté qui enveloppait toute sa personne d'une auréole divine. Elle entra donc, et brisant l'albâtre qu'elle tenait dans ses mains, elle en répandit le parfum sur la tête du Sauveur... et courant à ses pieds, elle y verse avec un débris du vase un reste

du parfum qu'elle essuie de ses cheveux (1). »

C'est la seconde onction, l'onction de l'amour et des adieux. Aussi, JÉSUS, touché de la tendresse reconnaissante de cette femme, dit à ceux qui l'entourent : « Partout où l'Évangile sera prêché, dans tout le monde, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire (2). »

Ces paroles sont le testament du Sauveur à Marie-Madeleine ; il lui lègue, à travers les siècles, l'honneur de l'avoir aimé plus que tous les autres.

Apparuit primo Mariæ Magdalenæ (3). Il apparut d'abord à Marie-Madeleine.

Y a-t-il dans l'Évangile une parole plus miséricordieuse et plus consolante ?

« Il apparut d'abord à Marie-Madeleine. »

Cette femme n'a point quitté son Maître bien-aimé pendant le drame de sa douloureuse passion. Elle le suit partout, elle est témoin de ses souffrances, elle le voit insulté, flagellé, crucifié ; elle est près de la croix (4), couvrant encore de baisers et de larmes les pieds percés de clous et ensanglantés du Sauveur. Elle assiste à sa sépulture, regarde où l'on met son corps sacré et ne le quitte qu'après être certaine qu'il est en lieu sûr (5).

Quelle douleur et quelles larmes !

1. *Ste Marie-Madeleine*, c. IV. — 2. *Matth.*, XXVI, 13. — 3. *Marc.*, XVI, 9. — 4. *Matth.*, XXVII, 56. — 5. *Matth.*, XXVII, 61.

Le troisième jour, dès l'aube, Madeleine vient au sépulcre avec les saintes femmes apportant des parfums pour rendre au corps de son Maître les derniers honneurs (1). C'est l'adieu suprême.

Tout à coup, un cri s'échappe de ses lèvres: la pierre qui fermait le tombeau est retirée (2). Troublée, le cœur plein d'angoisse, Madeleine court avertir Pierre et les Apôtres. Ils viennent avec elle, ils cherchent, tout est en ordre dans le tombeau ; les linges qui ont servi à l'ensevelissement sont pliés et mis à part ; mais le corps n'y est plus (3).

Madeleine est comme folle de douleur, elle regarde, elle cherche : « Il n'y est plus ! Il n'y est plus ! Ils ont enlevé mon Seigneur (4). » C'est tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle dit à travers ses sanglots : « ils ont enlevé mon Seigneur ! » Et elle regarde, elle cherche toujours.

JÉSUS, vainqueur de la mort est près d'elle, elle ne le reconnaît pas ; elle le prend pour le jardinier, le gardien du tombeau : « Ah ! dit-elle, tout en larmes, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai ! »

« Marie ! » dit JÉSUS.

Un cri lui répond : « Maître ! » cri d'amour et de bonheur. « Maître ! » et déjà Madeleine

1. *Matth.*, XXVIII, 1. — 2. *Marc.*, XVI, 4. — 3. *Luc.*, XVII, 24. — 4. *Joan.*, XX, 13 et 129.

est à pieds, pleurant de joie et de tendresse. C'est Lui !

« Marie ! » Que d'amour, d'aimable reproche, de joie, dans ce seul mot !

Marie ! Jésus l'appelle par son nom. C'est le privilège de l'affection. Notre nom est réservé ; il est comme un parfum précieux qu'un vase de grand prix est seul digne de contenir. Pour le prononcer, il faut que le cœur l'ait appris longtemps, et les lèvres qui le disent, doivent lui donner au passage un baiser de tendresse. Notre mère seule sait dire notre nom, car seule, elle lui donne la plénitude d'amour qui lui convient.

Comme vous êtes bon, ô Jésus ! vous voyez, vous aimez dans Marie-Madeleine, la multitude de pécheurs rachetés par vous, sauvés par vous, et c'est à eux, en la personne de Marie-Madeleine que vous daignez apparaître d'abord pour leur dire : Pour vous, je suis mort, pour vous, je vis dans la gloire et le bonheur du ciel, levez-vous, espérez, venez, ô les bien-aimés de mon Cœur.

Un jour viendra, où paraissant devant vous, nous tous, pauvres pécheurs, tant de fois pardonnés, malgré nos ingratitudes, vous nous accueillerez comme Marie-Madeleine, nous appelant par notre nom... Et alors, dans une étreinte qui ne finira jamais, nous vous dirons aussi, Seigneur Jésus : Maître ! O notre bon Maître !

DIX-HUITIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et l'Incertitude du moment de la mort.

Estote parati quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet.

Soyez prêts, car à l'heure où vous y penserez le moins, le Fils de l'homme viendra.

Luc., XII, 40.

POUR peu qu'on lise attentivement les Saints Évangiles, on est frappé de l'insistance de Notre-Seigneur à rappeler à ses disciples l'incertitude du moment de la mort. Cet imprévu le poursuit, trouble son cœur, comme une préoccupation pénible, et sans cesse, il répète : Prenez garde, veillez, soyez prêts !

« Ceignez vos reins, dit le Sauveur, ayez dans vos mains la lampe allumée comme ceux qui attendent que leur Maître revienne des noces, afin, lorsqu'il arrivera et frappera à la porte, qu'ils lui ouvrent sans retard.

« Heureux les serviteurs que le Maître, à son retour, trouvera veillant ! En vérité, je vous le dis, il se ceindra, les fera asseoir à sa table, et les servira lui-même. S'il arrive à la seconde veille ou à la troisième, et les trouve ainsi, heureux ces serviteurs !

« Si le Père de famille savait l'heure à laquelle le voleur viendra, il veillerait et ne laisserait point percer sa maison. Vous donc

aussi, soyez prêts, car à l'heure où vous n'y penserez pas, le Fils de l'homme viendra (1).»

Jésus est comme une mère faisant ses adieux à un fils bien-aimé, qui part pour un long et périlleux voyage.

Pauvre mère ! son cœur est dans l'angoisse. Elle tremble à la pensée des dangers qui menacent cette tête si chère. Elle regarde son fils, elle le dévore de baisers, elle le baigne de ses larmes, lui disant, lui répétant : mon fils, sois prudent ! veille sur tes jours ! si tu venais à mourir..., et cent fois, à travers ses larmes et ses sanglots, la pauvre mère redit les mêmes choses, fait les mêmes recommandations jusqu'à ce que tout son cœur passe dans une dernière caresse et un dernier regard. Qui n'a connu ces touchantes supplications, ces transes, ces insistances d'une mère?

Le bon Maître a la même tendresse pour nous. S'il répète à satiété : prenez garde ! la mort vient comme un voleur ! c'est qu'il sait ce qu'il y a derrière la mort.

Jésus sait que le moment de la mort est le moment le plus important, le moment décisif : « Du côté où l'arbre tombe, il reste (2). »

Cette parole est terrible.

Tant que nous vivons sur la terre, comme des voyageurs, nous pouvons, avec la grâce

1. *Luc.*, XII, 35. — 2. *Eccl.*, XI, 3.

de Dieu, changer les mauvaises dispositions de notre âme. Pécheurs d'un jour, ou pécheurs de longues années, Dieu nous attend pour nous pardonner. Sa grâce nous sollicite. Elle vient à nous si nous savons nous humilier par l'aveu de nos faiblesses et un sincère repentir. Sur terre, tout crie pitié et miséricorde: Dieu ne se lasse pas d'attendre, à ce point que sa patience à supporter les impies est quelquefois le scandale des justes. Il est si bon ! Mais il arrive un moment où la miséricorde disparaît devant la justice. Avec le dernier soupir, l'âme quitte son malheureux corps, c'est fini ! Elle est ce qu'elle est. Pour elle, plus de changement dans sa volonté : elle est immuable comme l'éternité où elle est entrée. Juste, unie à Dieu, elle sera éternellement juste, unie à Dieu ; impie, éloignée de Dieu, elle sera éternellement impie, éloignée de Dieu. Elle est au terme : c'est le repos dans le bien comme dans le mal.

« Du côté où l'arbre tombe, il reste ! »

Jésus sait que le jugement qui suit immédiatement la mort est rigoureux.

« Le royaume de Dieu, dit le Maître, est semblable à un filet qu'on jette à la mer et qui ramasse toutes sortes de poissons. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent de l'eau, s'asseoient sur la rive, mettent les bons poissons dans les corbeilles et jettent les mauvais.

« Ainsi en sera-t-il à la fin des temps : les

Anges viendront et sépareront les méchants d'avec les bons (1). »

La fin des temps commence pour chacun de nous, à l'instant de la mort. C'est le premier triage, le triage privé dont le triage solennel du jugement dernier ne sera que la manifestation publique et officielle. Pour chacun de nous, au moment où l'âme quitte son corps, le tribunal de Dieu est dressé, l'audience ouverte, le jugement rendu.

C'est notre foi qui nous jugera.

Qu'avons-nous cru et qu'avons-nous fait ? La croix de JÉSUS-CHRIST, qui est le résumé de notre foi, sera devant nous. Elle demandera justice des outrages que nous lui aurons faits, justice d'avoir laissé notre foi languir dans l'oisiveté et l'inutilité ; justice de l'avoir retenue captive dans le péché ; justice de l'avoir déshonorée par des actions indignes. « Le baptême, dit saint Cyprien, glorifie le soldat du Christ, il juge le déserteur ! »

Notre vie sera présente à notre âme comme si elle était tout entière dans un seul instant. « Ce qu'il y a de plus redoutable, dit saint Jérôme, dans le jugement de Dieu, ce n'est ni la majesté du juge, ni sa puissance, ni sa grandeur, mais sa vérité, » cette vérité qui s'élèvera contre nous, nous accusera, nous convaincra, nous condamnera ; non pas cette

1. *Matth.*, XIII, 47 et seq.

vérité des hommes fragile et hésitante ; mais l'invincible, l'immuable vérité de Dieu, qui voit tout, qui sait tout, qui pénètre plus avant qu'un glaive à deux tranchants jusqu'à cette mystérieuse division de l'âme et de l'esprit (1), jusqu'à la moelle de nos os, lisant, comme dans un livre ouvert, les pensées les plus secrètes, les intentions les plus voilées de notre cœur. Cette vérité ne peut être ni désavouée, ni contestée, ni éludée : tout est à nu devant elle (2). « Si je veux entrer en discussion avec elle, dit le saint homme Job, sur cent crimes qu'elle me reprochera, je ne répondrai pas sur un seul (3). » Cette vérité divine nous montrera sans déguisement, sans adoucissement, en pleine lumière, toutes les pages de notre vie, rien ne sera omis, pas même une syllabe.

Hæc fecisti et tacui (4).

Tu as fait cela, tu as commis ces fautes et je me suis tû, dira le Seigneur, j'ai attendu, j'ai patienté, j'ai épuisé sur toi toutes les lenteurs de ma miséricorde, regarde ! pouvais-je t'aimer davantage ?

Heureux les justes ! Heureux les bons à cette heure redoutable ! Heureux ceux que les Anges feront entrer dans la joie du ciel et malheur ! malheur à ceux qui seront jetés dehors, en ce lieu « où il y a des pleurs et des grincements de dents ! »

1. *Heb.*, IV, 12. — 2. *Heb.*, IV, 12. — 3. *Job.*, IX, 3. — 4. *Ps.*, XLIX, 21.

Jésus sait toutes ces choses et les joies du ciel et les horreurs de l'enfer et c'est parce qu'il sait, qu'il nous répète sans cesse : mes petits enfants, prenez garde ! Veillez, priez, soyez prêts. Le voleur est à la porte, il ouvre... *Finis venit* (1) ! La fin, voici la fin !

Comment le Cœur du Sauveur ne serait-il pas ému, inquiet, en voyant la gravité de nos destinées et l'inconcevable légèreté de notre conduite ? Nous marchons sur les bords d'un précipice où tout peut être englouti : vie, espérance, bonheur et nous n'y pensons pas ! Nous côtoyons l'éternité et nous regardons le temps. A chaque minute, l'un de nous tombe, disparaît derrière le voile... le bruit de sa chute ne nous trouble pas. Le voile se referme et nous marchons toujours, aveugles, inconscients du péril jusqu'à ce que la main de Dieu s'appesantisse sur notre tête et qu'un jour aussi on dise de nous avec la même indifférence : Il est mort.

Il est mort ! c'est-à-dire qu'il a paru devant Dieu, il a été jugé.

Mourir est l'acte le plus important de la vie, puisque les dispositions essentielles de l'âme à ce moment terrible, décident de son sort pour l'éternité. Logiquement, la vie entière doit donc être dirigée vers ce but, le préparer : elle doit apprendre à bien mourir.

1. *Ezech.*, VII, 2.

Combien de chrétiens sont persuadés de cette vérité élémentaire ?

La pensée de la mort, dit-on, est une pensée lugubre que l'on doit rejeter absolument. Elle trouble tous les plaisirs, elle attriste toutes les joies, elle brise tous les bonheurs. Y a-t-il un raisonnement plus insensé et plus contraire au christianisme ? Si vous êtes chrétiens, vous devez savoir que la terre est un lieu d'exil et d'épreuves, nullement la terre sacrée, aimée de la Patrie. Vous devez savoir que Dieu vous défend de vivre sur cette terre, de prendre ses joies, même les plus légitimes, sans regarder à l'horizon, le ciel qu'il vous destine. Oublier, dans les jouissances temporelles, le terme de votre vie, la destinée surnaturelle qui vous est réservée et imposée, c'est faire injure à la volonté souveraine de Dieu et mépriser son amour.

La pensée de la mort, nous l'avouons, emporte avec elle un sentiment de tristesse et de terreur, car elle répugne à notre nature qui se souvient du privilège d'immortalité qu'elle a perdu. Nous ne pouvons ni la désirer, ni l'aimer pour elle-même. Mais au-dessus de la nature, il y a la foi qui nous montre par delà les ombres du tombeau, l'aube éblouissante de l'éternité. C'est pourquoi la pensée de la mort se transforme, pour le chrétien, en espérance joyeuse : elle fait entrevoir le bonheur du ciel dans la présence de notre

bien-aimé Sauveur et la vision de Dieu.

Dieu ne nous défend pas de prendre la part qui nous revient légitimement des biens et des joies de la terre. Biens et joies sont un don de sa Providence. Il n'y met qu'une condition: c'est que nous soyons intimement convaincus que ce ne sont ni les vrais biens, ni les vraies joies et que nous devons en user en maîtres et non en esclaves. « Le temps est court, dit saint Paul;que ceux qui prennent une femme, soient comme s'ils n'en prenaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont riches, comme s'ils ne possédaient rien... car la figure, l'apparence de ce monde, ne fait que passer (1). »

Ce qui veut dire : joies ou pleurs, misère ou richesse, tout cela n'est rien, car tout passe et aboutit à un tombeau. C'est la divine réponse de la mort. Notre Seigneur l'a formulée de la manière la plus expressive : « que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient de perdre son âme (2) ! »

Pour bien mourir, il faut bien vivre, et pour apprendre à bien vivre, il faut penser à bien mourir.

Vous dites: je me convertirai avant de mourir. Raisonnement impie et digne de toutes les malédictions de Dieu. « Je me convertirai avant de mourir », c'est-à-dire,tant que j'aurai

1. *I Cor.*, VII, 29 et seq. — 2. *Matth.*, XVI, 26.

la puissance de jouir, je commettrai crime sur crime, et au dernier moment, je dirai à Dieu : pardonnez-moi ! n'est-ce pas mépriser sa miséricorde, et outrager par un défi insolent, sa souveraine justice ? Dieu vous accordera-t-il cette minute de repentir ? Outre que la mort arrive souvent comme un voleur et que, même attendue, elle surprend toujours, aurez-vous la liberté d'esprit suffisante pour examiner votre conscience et demander sincèrement pardon à Dieu ? Le prêtre n'est-il pas, tous les jours, le témoin attristé de la bonne volonté d'un mourant et de l'impossibilité où il se trouve de mettre ordre à sa conscience ?

Il souffre, il se plaint, il gémit ; son esprit est affaibli, sa mémoire oublieuse, souvent même sa parole difficile. Les parents, les amis qui l'entourent, empressés, inquiets dans leur affection, craignent pour lui la fatigue et l'émotion, et à travers ce désarroi, ce mouvement, cette gêne, on règle, tant bien que mal, la chose la plus importante : son éternité.

Pauvres âmes ! Pauvres âmes ! elles paraissent devant leur Juge... on pleure, on sanglote sur le cadavre inanimé qu'elles ont abandonné sans penser même à la terrible scène qui se passe dans l'autre monde.

L'éternité ! seule, implacable, elle reste debout sur les ruines de notre vie mortelle, mystérieuse pour tous, terrible pour ceux qui la dédaignent. Bon gré, mal gré, un jour vient

où elle s'impose à tous... Quel réveil, grand Dieu !

Avoir passé toute une vie à blasphémer Dieu, à mépriser ses lois, à rire de son amour, à trahir sa foi de chrétien, à entraver le salut des âmes, à déshonorer sa conscience par toutes les injustices et toutes les corruptions, parce que le monde le veut ainsi, parce que les intérêts l'exigent, parce qu'on a voulu se livrer à ses passions sans se vaincre jamais, et occuper dans la société une situation où l'orgueil et la vanité trouvent leur pâture ; et quand, sous le regard patient de la Providence, on a rempli la mesure de ses hontes et de ses crimes... se trouver tout à coup, sans préparation, sans réflexion, sans remords, au tribunal de Dieu !... *Fac conclusionem* [1] — il faut conclure, l'ordre suprême est donné, il n'y a plus de temps, plus de rémission ; il faut paraître devant ce Dieu méconnu, renié, outragé, méprisé. L'heure sonne ! la grande heure de l'éternité. « Qu'il est terrible, dit saint Paul, de tomber entre les mains du Dieu vivant [2] ! »

Notre bon Maître, qui doit être notre Juge inexorable, est effrayé pour nous de cet avenir redoutable. S'il est troublé, c'est parce qu'il nous aime ; s'il nous presse de penser à notre salut, c'est parce qu'il veut nous avoir près de

1. *Ezech.*, VII, 23. — 2. *Heb.*, X, 5.

lui pendant l'éternité. Il est si douloureux d'être loin de lui ! Aussi quelques instants avant de se livrer à la mort, le bon Maître laisse à ses Apôtres bien-aimés la pensée du ciel, comme leur grande consolation, leur force, leur espérance. Écoutons ces dernières paroles si aimantes de notre Sauveur : « *Filioli !* mes petits enfants, voici que je vais bientôt vous quitter. Vous me chercherez, et je ne serai plus. Je m'en vais, et vous ne pouvez pas encore venir avec moi. Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en moi comme vous croyez en Dieu. Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures, s'il n'en était pas ainsi, je vous le dirais. — Je m'en vais vous préparer vos places, puis, quand l'heure sera venue, je reviendrai vous chercher afin que vous soyez avec moi (1) ! »

Quelle tendresse dans ces adieux de Notre-Seigneur ! quel amour pour « ses petits enfants ! » Comme il écarte, de la mort toute image lugubre ! C'est lui qui est derrière le voile ; il est parti le premier, il est dans la maison de son Père, mais il prépare nos places, il nous attend, et bientôt il viendra nous chercher afin que nous soyons avec lui, heureux comme lui, nous « ses petits enfants ! »

Mourir pour un chrétien, c'est aller dans la maison de son Père.

1. *Joan.*, XIV, 1 et seq.

DIX-NEUVIÈME JOUR.

La Bonté du Cœur de JÉSUS.

Circuibat Jesus totam Galilæam – sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo.

JÉSUS parcourait toute la Galilée guérissant toutes les faiblesses et toutes les infirmités du peuple.
Matth., IV, 23.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST a semé sur sa route, pendant les courtes années de sa vie terrestre, les témoignages de son inépuisable bonté. En Galilée, en Judée, dans ces villes et ces campagnes où il enseignait la parole de Dieu, il était entouré par une foule nombreuse de malades et d'infirmes qui le poursuivaient de leurs supplications. Touché de compassion, le Maître passait au milieu d'eux, les bénissait et les guérissait. Aucune prière n'était rejetée, quand elle sortait d'un cœur droit et plein de foi. On le savait bien, et le soir, à l'heure où le Maître entrait pour prendre son repos dans une maison amie, les malheureux affluaient, sûrs d'être toujours les bienvenus.

Il nous a semblé bon de ramasser en une seule gerbe de lumière, quelques rayons épars de cette bonté ineffable du cœur de JÉSUS. Nos cœurs, si indifférents et si froids, se réchaufferont à la douce et pénétrante chaleur

du Maître, qui nous apprendra par ses exemples à être bons.

La bonté du cœur de JÉSUS était aimable. Venu sur la terre pour prendre la place des pécheurs, et assumer sur sa tête la responsabilité de leurs crimes, en les expiant par ses souffrances, le Seigneur JÉSUS veut que ses amis « les siens » se réjouissent de sa présence et vivent avec lui dans une sainte allégresse. Pour lui, les douleurs, pour lui les angoisses, pour lui les tristesses ; mais tant qu'il est présent, ses disciples doivent conserver la paix et le bonheur.

Les Pharisiens qui l'entourent lui reprochent avec aigreur de ne pas imposer des jeûnes à ses disciples. « Comment ! lui disent-ils, les disciples de Jean et les nôtres pratiquent des jeûnes rigoureux et fréquents, et tes disciples à toi, le réformateur rigide de la vertu, ne le font pas (1). »

Voici l'aimable et gracieuse réponse du Maître : « Laissez-les, ce sont les fils de l'Époux, peuvent-ils jeûner tant que l'Époux est avec eux ? » — « JÉSUS est l'Époux, a dit Jean-Baptiste, car il a l'Épouse, la sainte Église ; mais les amis de l'époux entendent sa voix et se réjouissent (2). » Il est avec eux, au milieu d'eux, comment pourraient-ils jeûner ? Ah ! quand l'Époux aura disparu,

1. *Matth.*, IX, 14 et seq. — 2. *Joan.*, III, 29.

quand ses amis, ses enfants seront orphelins, seuls sur la terre, alors ils jeûneront et jeûneront longtemps, dans les larmes de la pénitence et l'anxieuse attente de la venue de leur Sauveur.

Aussi, même au moment de son arrestation, le divin Maître s'oublie lui-même, pour penser au danger que courent ses disciples. Lui, il se livre, il s'abandonne, son heure est venue ; mais, dit-il à ses bourreaux, « laissez aller ceux-ci (1), » ses Apôtres, et sa douce Providence leur permet de s'échapper.

Un jour, au début de sa vie publique, il y avait un repas de noces dans la ville de Cana, en Galilée, sans doute chez des parents ou des amis, car la sainte Vierge était du festin. Jésus y vint aussi accompagné de ses premiers disciples. Au milieu du repas, le vin fit défaut. « Mon fils, lui dit Marie, ils n'ont plus de vin. » — « Femme, répond le Maître, que vous importe à vous comme à moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

Cette réponse semble, au premier aspect, refuser le service demandé, mais Marie ne l'entend pas ainsi. Sûre que sa prière sera exaucée, elle dit aux serviteurs : faites ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six urnes de pierre qui servaient aux ablutions : « Remplissez les urnes

1. *Joan.*, XVIII, 8.

d'eau, » dit JÉSUS. — Ils les remplirent jusqu'au bord. — « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin. » Ils en portèrent: l'eau était changée en vin (1).

Ce festin nuptial, cette prière discrète de Marie, ce miracle gracieux de JÉSUS, quoi de plus touchant, de plus aimable? Le Maître comprend et sanctifie ainsi les joies légitimes que sa Providence nous accorde en ce monde. Elles sont comme les sourires de notre Père céleste ; comme une halte entre deux souffrances où notre cœur brisé se repose doucement, heureux de respirer, de s'épanouir un instant, pour entreprendre ensuite de nouvelles luttes et faire face à de nouvelles douleurs.

La bonté du cœur de JÉSUS était compatissante.

Qui lui a révélé ses souffrances et n'a été consolé? La vue de nos misères le touchait profondément, car il se souvenait de tous les privilèges que la race humaine avait reçus et perdus. Quand il la voyait ployer sous le poids des tristesses morales ou des douleurs physiques, il avait présentes à ses yeux et les joies du Paradis et les perfides et cruelles illusions du Tentateur, ce serpent cause de tant de maux et de tant de désespoirs. « Vous serez comme des dieux (2) ! » avait dit le serpent.

1. *Joan.*, II. — 2. *Genes.*, III, 5.

Hélas ! le Sauveur voyait, dans son affreuse réalité, les conséquences lamentables de cette cruelle ironie. Nous, des dieux !...

Un jour, il approchait d'une petite bourgade qui s'appelait Naïm ; ses disciples et une foule nombreuse l'entouraient. Comme il était près de la porte, il vit passer un cortège de deuil, conduisant au tombeau le fils unique d'une pauvre femme, et cette femme était veuve. Presque toute la ville suivait le cercueil. La malheureuse mère pleurait ; ses larmes troublèrent le cœur du Maître. Ému de pitié, il vient à elle et lui dit : « Ne pleure plus. » Puis, il s'approche du cercueil, le touche, les porteurs s'arrêtent interdits : « Jeune homme, s'écrie JÉSUS, je te le commande, lève-toi... Et le mort, se levant sur son séant, se mit à parler. JÉSUS le prit par la main et le rendit à sa mère (1).

Heureuse mère ! et merci, ô bon Maître de nous avoir montré la compassion de votre cœur. Il y a sur la terre tant de tristesses à consoler, tant de douleurs à soulager ! Nous savons que vous avez, dans votre poitrine, un cœur de chair comme le nôtre, comprenant et partageant nos angoisses. Aussi, c'est à vous, à vous seul que nous voulons demander secours et consolation. A qui irions-nous, Seigneur JÉSUS ? Qui nous dira comme vous :

1. *Luc.*, VII.

Ne pleure plus ! Qui fera descendre au fond de notre cœur, la paix dans l'affliction, le courage dans l'adversité et murmurera doucement à travers nos larmes, les paroles d'espérance !

Ne pleure plus ! Depuis de longs mois, de longues années, peut-être, tu gémis sur un lit de douleur. Pour toi, la vie est un martyre... Crois-tu que je l'ignore ? Tes plaintes sont montées jusqu'à moi ; je sais que tu souffres... n'ai-je pas souffert autant et plus que toi ? Regarde mes mains, mes pieds, mon côté ouvert ! Courage, porte ta croix ; si elle pèse trop sur tes faibles épaules, je la porterai avec toi ; je suis là pour te soutenir, pour te relever si tu succombes, va, suis-moi, ta couronne sera glorieuse au ciel.

Ne pleure plus ! Pauvre âme abandonnée, trahie ! ta confiance, ton amour, ta vie, tu avais tout donné et donné sans mesure. Et maintenant, ton cœur est vide et glacé comme un tombeau. Tout a été souillé et profané. Plus de joie pour toi, plus d'espérance, c'est fini... Viens à moi, je suis le seul, le véritable ami.

Ne pleure plus ! L'être bien-aimé que tes sanglots réclament, tu le reverras un jour. Dieu n'a pas créé le cœur d'une mère pour en être le bourreau. L'heure vient ; près de moi, dans la joie, le bonheur du ciel, tu l'embrasseras dans une étreinte qui ne finira jamais. Console-toi, espère, je suis la vie !

Vous tous qui succombez sous le fardeau accablant des misères humaines, qui que vous soyez, ne pleurez plus ! Approchez du bon Maître : pour chaque blessure, il a un baume salutaire, pour chaque larme, une parole de tendresse. Il sait tout, il comprend tout, dites-lui : Maître, je souffre, je n'en puis plus, je tombe, ayez pitié de moi, secourez-moi, sauvez-moi !

La bonté du Cœur de Jésus était prévenante.

Le Maître entrait un jour à Jéricho. Un homme très riche et prince parmi les Publicains, appelé Zachée, avait un grand désir de le voir. « Qui est donc ce Jésus ? se disait-il. Mais petit de taille, il était dominé par la foule, et, malgré ses efforts, il ne pouvait satisfaire sa curiosité. Une idée lui vint : il court en avant, sur la route où le Maître doit passer et monte sur un sycomore. Jésus arrive, lève les yeux et le voit... Zachée, dit-il, hâte-toi de descendre; aujourd'hui même, je veux me reposer dans ta maison (1). »

Transporté de joie, Zachée descend, reçoit le divin Maître, et avec lui, la foi et le salut. Il est encore publicain et pécheur et cependant Jésus vient à lui, il s'invite chez lui, il mange à sa table, malgré les dédains et les murmures des Pharisiens qui en sont scandalisés.

1. *Luc.*, XIX.

Le Maître de la grâce agit toujours de même. Séparés de Dieu par le péché mortel, il nous est absolument impossible de revenir à Dieu de nous-mêmes. Il est en notre pouvoir de le trahir mais non de lui demander pardon. Par conséquent, autant qu'il est en nous, nous sommes, par le péché, ennemis éternels de Dieu, entièrement à la merci de sa miséricorde ou de sa justice.

Quelle bonté de la part de Dieu, de s'abaisser jusqu'à venir rechercher et appeler lui-même ses créatures coupables ! Oui ! Il vient à nous, pauvres pécheurs, il vient le premier, lui, l'offensé, il fait les avances, comme s'il avait besoin de nous ! Et de quoi ne se contente-t-il pas ? des rebuts, des derniers restes d'une misérable vie, alors que nous ne l'offensons plus, parce que nous ne pouvons plus l'offenser.

Tous les jours, Dieu s'abaisse à ces prévenances de miséricorde ; il descend, par sa grâce, près du lit où se meurt dans le désespoir et la honte un criminel qui l'a outragé toute sa vie ; il vient mendier un acte de repentir, d'amour pour lui. Penché sur cette âme perverse, il l'éclaire, il l'invite, il la presse, il l'épouvante, s'il le faut, pour lui arracher une larme. Quelle joie, quand cette larme tombe ! Les Anges en sont ravis d'allégresse, et le ciel entier tressaille de bonheur [1] !

1. *Luc.*, VII, 20.

Vous nous aimez donc bien, ô mon Dieu !

Comme cette prévenance est douce ! Dieu pourrait agir sur notre âme avec autorité, empire : n'est-il pas le souverain absolu de toute créature ? Non, quand il veut convertir une âme, il ne l'approche qu'avec le plus grand respect. La liberté qu'il a donnée, il ne la violente pas : notre retour à lui doit être spontané. Aussi, sa prévenance est humble, timide, mendiante, sollicitante. Ce n'est point le ton du Maître, mais la supplication du pauvre. Rarement Dieu dit à un pécheur : je veux... « Seigneur Tout-Puissant, dit le Sage, vous nous traitez avec un grand respect (1) ! »

Cette douceur de la grâce prévenante va plus loin encore.

Dans les Anges, la grâce est en rapport parfait avec la nature. Tant d'élévation de nature, tant d'élévation de grâce : la grandeur de la nature mesure la grandeur de la grâce. Il y a proportion.

Dans l'homme, c'est différent. Dieu ne regarde aucunement à la nature pour répandre sa grâce, parce que, à l'encontre des Anges, notre nature, variable dans ses qualités, n'atteint sa perfection que pas à pas, degré à degré. Mais, avec une bonté infinie, la Providence accommode la grâce aux qualités naturelles et personnelles qu'elle a déposées

1. *Sap.*, XII, 18.

en nous, à notre esprit, à notre cœur, à nos passions, même à notre corps dont les sensations diverses de plaisir et de douleur modifient souvent le nombre et l'intensité des faveurs divines.

La nature, que Dieu a créée dans la justice, il ne la détruit pas, malgré les vices qu'elle a reçus du péché. Il s'unit aux restes de bien qu'elle a conservés pour la transformer, la diriger, la redresser. Aux uns, il donne, selon leur tempérament, le zèle enthousiaste de l'action ; aux autres, les suavités paisibles de la contemplation ; aux uns, les lumières plus abondantes de la foi ; aux autres, les ardeurs brûlantes de la charité : la grâce de Dieu se fait toute à tous.

Même quand elle demande à la nature des sacrifices pénibles ; quand il est besoin pour redresser l'âme, de lui porter des coups terribles, la grâce prévenante sait encore adoucir l'épreuve. Si c'est un acte de foi qui répugne, elle illumine l'esprit ; si c'est un brisement de cœur qui accable, elle accroît la ferveur. Grand et insondable mystère de la bonté de Dieu qui, pour agir sur nos âmes, pour les purifier et les élever jusqu'à lui, nous fait comprendre, aimer, désirer les plus grands sacrifices et les plus cruelles douleurs ! — *Disponit omnia suaviter* (1) — elle dispose tout suavement.

1. *Sap.*, VIII, 1.

Telle est la bonté du Cœur de Jésus, aimable, compatissante, prévenante pour les justes et les pécheurs.

Si le Maître est si bon, comment peut-il se faire que les disciples ne soient pas bons comme lui ? On dit que les personnes pieuses ne sont pas aimables ; qu'elles ont souvent le caractère revêche, impatient, irascible. On dit, que sous couleur de dévotion et d'austérité, elles condamnent et réprouvent avec aigreur les joies les plus légitimes ; que l'amertume de leur zèle se répand sur tout leur entourage, au grand détriment de la religion. On dit qu'elles sont dures pour les autres ; qu'elles ont une langue acérée, n'épargnant personne et surtout les pécheurs sur la tête desquels elles feraient volontiers tomber le feu du ciel.

Le feu du ciel ! Un jour, le divin Maître, allant à Jérusalem, voulut passer par le pays des Samaritains, ennemis irréconciliables des Juifs. Leur ville lui fut interdite. Les Apôtres, Jacques et Jean, indignés de ce procédé, dirent au Seigneur : « Voulez-vous que nous fassions tomber le feu du ciel sur cette ville pour la consumer? Jésus se retourne vers eux avec un visage sévère et leur dit : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre mais pour sauver les âmes (1). »

1. *Luc.*, IX, 54.

L'Esprit de JÉSUS, c'est « l'Esprit bon [1], » et celui qui n'a pas cet « Esprit bon » n'a pas l'esprit du Maître, mais bien l'esprit du démon, le haineux, le mauvais, l'impitoyable.

« L'Esprit de Dieu, dit saint François de Sales, traduisant l'Écriture, n'est ni dans le tourbillon, ni dans l'orage, ni dans la tempête, ni dans le bruit des eaux, mais dans un petit vent gracieux, un zéphyr agréable [2]. »

Les personnes pieuses doivent donc se pénétrer de l'Esprit de JÉSUS, et répandre autour d'elles ce parfum de bonté, qui est le fonds du christianisme.

Tous, nous sommes des apôtres, car tous nous devons coopérer au salut de nos frères. A quelques-uns, les élus de Dieu, l'apostolat de la parole ; à tous, la douce mission de l'apostolat de la bonté.

On résiste aux arguments et aux belles périodes de la parole ; on résiste surtout aux leçons, aux réprimandes, aux reproches amers d'un zèle intempestif, jamais on ne résiste à la bonté. Elle va droit au cœur.

1. *Luc.*, XI, 13. — 2. *III Reg.*, XIX, 12.

VINGTIÈME JOUR.

Les Larmes du Cœur de JÉSUS sur Lazare.

Et lacrymatus est Jesus. — Et JÉSUS pleura.

Joan., XI, 35.

BÉTHANIE, petit village situé près du Mont des Oliviers, sur la route de Jérusalem à Jéricho, était le séjour préféré du divin Maître. Il y trouvait, sous un toit hospitalier, des cœurs dévoués : Lazare, — le maître de la maison — et ses deux sœurs Marthe et Marie. « Cette Marie, dit saint Jean, qui répandit le parfum sur les pieds du Seigneur et les essuya de ses cheveux (1). »

Quand Notre-Seigneur venait à Jérusalem, en suivant la route de Jéricho, il s'arrêtait dans la maison de ses amis, « car il aimait Lazare, Marthe et Marie (2) ».

Pendant son séjour dans la Ville sainte, après les hautes luttes avec les Pharisiens, le soir, accompagné de ses Apôtres, le Maître gravissait la montagne des Oliviers et venait se reposer à Béthanie, sûr d'y trouver affection et dévouement.

Or, un jour qu'il était dans la Pérée, au delà du Jourdain, Marthe et Marie lui en-

1. *Joan.*, XI, 2. — 2. *Joan.*, XI, 5.

voyèrent ce laconique et touchant message : « Celui que vous aimez est malade (1). »

Rien de plus ; les deux sœurs connaissent le cœur du Maître. Jésus cependant attendit deux jours avant de partir pour Béthanie. Lazare mourut.

Apprenant enfin la tardive arrivée du Maître, Marthe accourt à sa rencontre, éplorée : « Maître, s'écrie-t-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que tout ce que vous demandez à Dieu, vous l'obtenez. »— Jésus répondit: «Ton frère ressuscitera. » — « Je le sais, dit Marthe, il ressuscitera au dernier jour. » — Jésus reprit : « C'est moi qui suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et qui vit et croit en moi ne meurt point à jamais. Le crois-tu ? » — « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, fils de Dieu, venu en ce monde. »

« Sur un mot du Maître, Marthe le laisse un instant à l'entrée du village et court dire tout bas à Marie-Madeleine, sa sœur: « le Maître est là, il t'appelle. »

Madeleine se lève, se précipite et tombe baignée de larmes aux pieds de Jésus, disant: « Maître, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » Elle n'ajoute rien, ses sanglots redoublent et les amis qui l'entourent pleurent avec elle.

1. *Joan.*, XI, 3 et seq.

Jésus se trouble, l'émotion étreint son cœur : « Où l'avez-vous déposé ? » dit-il. — « Seigneur, venez et voyez. »

Près de la tombe de son ami, Jésus pleura.

« Comme il l'aimait ! » disaient les Juifs.

Mais Jésus frémit encore, il vient au tombeau;c'était une grotte creusée dans le rocher, une pierre en fermait l'entrée.

« Levez la pierre, » dit-il.

Marthe, effrayée, s'écrie : « Seigneur, il sent déjà ! voici quatre jours qu'il est enseveli. »

On ôte la pierre.

Alors, les yeux levés au ciel, Jésus dit : « Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez écouté. Je savais que vous m'écoutez toujours, mais je le dis à cause du peuple qui est présent, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. »

Puis, après avoir prié, d'une voix forte, il s'écria : « Lazare, viens dehors. »

« Et le mort se leva, sortit, ayant encore les pieds et les mains liés de bandelettes,le visage enveloppé du suaire. »

Cette scène incomparable renferme une première leçon qui touche à ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur : la douleur morale. Elle existe,la nier, c'est nier ce que la nature a de plus sacré.

Quand un être aimé s'éteint sous nos yeux; quand nous n'avons plus dans nos bras qu'un visage inanimé, décoloré, glacé par la mort,

nos larmes trahissent la douleur de notre cœur ! Ces tristesses et ces angoisses, notre Maître qui les connaît et les partage, a voulu les sanctifier toutes et nous apprendre à pleurer !

Voilà pourquoi il vient au tombeau de son ami, pourquoi il se trouble, pourquoi il pleure. C'est une si grande science que savoir pleurer !

Les larmes divines de JÉSUS nous disent : mes enfants, mes petits enfants ! si votre cœur est brisé par l'épreuve, pleurez avec moi. Il ne nous dit pas : arrachez de votre âme tout sentiment d'affection pour les vôtres, non ! Lui-même a aimé d'une tendresse sans égale, sa sainte Mère, son père adoptif, sa famille, ses amis de la terre. Ce sentiment est bon, juste, saint, parce qu'il vient de Dieu, par la nature. Mais il nous dit, le divin Maître, élevez ces affections humaines, purifiez-les, ordonnez-les, faites-les divines, en aimant, avant tout, les âmes de ceux qui vous sont chers par nature ; en acceptant avec résignation la séparation temporaire que Dieu impose.

Voilà ce que signifient ces paroles évangéliques : « celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ! (1) » Plus que JÉSUS ! non. L'affection humaine doit toujours être subordonnée à l'amour de Dieu, subordonnée, mais nullement détruite.

1. *Matth.*, x, 37.

La grâce qui produit l'amour de Dieu, n'a pas pour but et pour effet de tuer la nature, mais de la rectifier et de la transformer. Ce ne sont pas deux ennemis destinés à une lutte à mort, ce sont deux sœurs, inégales en beauté et en richesse, mais toutes deux filles du même Père céleste, qui, la main dans la main, l'une l'élevant et purifiant l'autre, doivent marcher vers le même bonheur final.

Ce que la grâce doit tuer et anéantir en nous, ce n'est pas la nature, l'œuvre de Dieu, mais le péché qui l'a corrompue et détournée de sa voie. Par lui, la nature a été infectée ; par lui, les passions sont devenues déréglées et malsaines ; par lui, les meilleurs sentiments ont perdu leur règle et leur mesure. Voilà l'ennemi ! C'est lui qu'il faut combattre, lui qu'il faut vaincre, lui, qu'il faut détruire. Une fois le péché disparu, la nature, fille de Dieu, redevient ordonnée, juste, sainte, comme à l'aurore du monde, quand Dieu, penché sur le berceau des êtres, les regardait avec un sourire paternel et disait : c'est bien ! — « *vidit Deus quod esset bonum* (1). » Secourue, purifiée, surélevée par la grâce, sa sœur aînée, la nature, prend part à l'héritage céleste auquel, d'elle-même, elle n'a aucun droit, et qu'elle ne peut atteindre par ses propres forces.

Chose admirable ! plus on aime Dieu sur-

1. *Genes.*, I, 10.

naturellement, plus on lui sacrifie les douceurs de l'affection humaine, plus aussi le cœur se dilate dans la tendresse et le dévouement. Il n'aime plus, à la vérité, pour les motifs aussi étroits, aussi sensibles qui le rapetissent toujours, il aime en Dieu, pour Dieu, selon Dieu et là il n'y a point de borne, c'est l'Océan infini. Plus le cœur s'approche de Dieu, plus il s'agrandit.

Ce fait de la résurrection de Lazare a une portée plus haute : il est un symbole et une prophétie.

Dieu enseigne les hommes par ses actes comme par ses paroles : tout en lui est lumière et vie.

Lazare mort, enseveli, n'est pas seulement pour le divin Maître l'ami dévoué, l'hôte tendrement aimé de Béthanie, c'est le véritable ami, le juste, comblé de grâces, enrichi de bienfaits et devenu ingrat, traître, ennemi de son Dieu, par le péché. Mort ! Oui, il est bien mort. La grâce de Dieu a été tuée par ses faiblesses et ses crimes, ce n'est plus qu'un cadavre... que de cadavres en ce monde ! Combien d'âmes, rachetées par le sang de Jésus-Christ, blasphèment et renient sa doctrine et son amour ! Combien d'âmes, comblées des dons célestes, succombent et se laissent séduire par les passions mauvaises ! Combien se traînent dans la vie, allant de chute en chute, de faiblesse en faiblesse, re-

mettant au dernier jour, à la dernière heure, le soin de leur salut !

Le monde moral ressemble à la vision terrible du prophète Ézéchiel.

« La main de Dieu, dit-il, tomba sur moi et me conduisit en esprit dans un champ immense : il était couvert d'ossements. J'en fis le tour, et les ossements étaient nombreux sur la surface du champ, extrêmement desséchés (1). »

Sur ces ossements desséchés, figure expressive des âmes séparées de Dieu par le péché, n'avons-nous pas à mettre des noms qui nous sont chers ? Les noms d'un père, d'un frère, d'un ami, êtres bien-aimés dont l'impiété nous afflige, dont la conduite nous épouvante, quand nous pensons au jugement de Dieu ?

Si nous avons la foi, comment pouvons-nous vivre tranquilles et indifférents, à côté de ces âmes qui s'en vont à la perdition ? C'est là qu'elles vont si Dieu ne les arrête, s'il ne touche leur cœur, s'il n'y fait descendre un sentiment de foi et de repentir. Tout est perdu pour elles, tout est désespéré, l'enfer les attend.

« Fils de l'homme, dit Dieu à Ézéchiel, crois-tu que ces ossements puissent revivre ? — Vous le savez, Seigneur. — Eh bien ! parle à ces ossements, dis-leur : ossements

1. *Ezech.*, XXXVII.

arides, écoutez la parole de Dieu... et je le fis; et j'entendis comme un bruit, comme un ébranlement sec ; c'étaient les ossements qui se rapprochaient les uns des autres, jointure à jointure, puis les nerfs et les chairs s'étendirent dessus, la peau les recouvrit, mais ils n'avaient pas encore la vie. — Appelle, appelle l'Esprit, dit le Seigneur, crie : Esprit de vie, viens des quatre vents du ciel, souffle sur ces morts et qu'ils vivent (1) ! »

Qu'ils vivent !

Aux âmes chrétiennes d'appeler l'Esprit de Dieu sur les pécheurs pour leur rendre la vie. S'apitoyer sur leur sort, les plaindre, les avertir même, c'est bien, mais c'est peu. Ce qu'il faut, c'est agir énergiquement auprès de Dieu, par une prière incessante ; là est leur salut, car la prière seule, accompagnée de sacrifices et d'expiations, est capable d'attirer l'Esprit de Dieu, cet Esprit qui rend la vie aux morts.

Le divin Maître a voulu, dans la résurrection de Lazare, nous donner un exemple saisissant de cette prière qu'il demande pour les pécheurs.

Lui, qui savait tout de loin comme de près, attend que Marthe et Madeleine lui envoient un message qui est une touchante et humble prière : « celui que vous aimez est malade. » Lazare meurt, JÉSUS part pour

1. *Ezech.*, XXXVII.

Béthanie, mais la résurrection de Lazare doit être arrachée par une prière plus ardente et plus persévérante. Il s'arrête à dessein, à l'entrée du village.

Marthe quitte sa maison, accourt à sa rencontre et se jette à ses pieds ; son empressement, ses larmes ne suffisent pas, le Maître lui demande une foi sans borne, invincible : « Crois-tu, lui dit-il, que je suis la résurrection et la vie ? Crois-tu que celui qui vit et croit en moi, fût-il mort, ressuscitera ? — Et Marthe, abîmée de douleur, répond : je crois que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

Prière, larmes, confiance, tout est à vos pieds, ô Jésus ! ce n'est pas assez. L'âme de ce pécheur n'est pas encore attendrie : des prières et des larmes, il en faut sans mesure.

Et Madeleine vient à son tour, elle ne jette qu'un cri, mais quel cri!

Jésus en est troublé, il pleure... la mort est vaincue, ce pécheur est converti, le voilà revenu à Dieu, repentant ; il est sauvé.

La prière pour les pécheurs est l'œuvre la plus agréable à Dieu parce qu'elle est foncièrement évangélique et coopère directement, efficacement à la Rédemption.

« Je suis venu, disait le divin Maître, pour sauver ce qui est perdu, pour donner la vie et la donner en abondance (1). » Or, prier

1, *Joan.*, X, 10.

pour les pécheurs, c'est entrer en plein dans ce mystère de salut et de vie ; c'est s'unir, par conséquent, de la manière la plus intime, à toutes les aspirations du Cœur de JÉSUS, à ce désir violent du salut des pécheurs, qui le porte à s'immoler sans cesse, pour leur appliquer les mérites de son sang répandu. Rien de plus cher à Dieu, car il n'y a rien de plus chrétien.

Cet apostolat de la prière, qui ne peut le remplir ? Il ne s'agit pas de quitter sa patrie pour aller chez les infidèles, au péril de sa vie ; — Dieu choisit ses missionnaires, — il ne s'agit pas de faire des choses extraordinaires, incompatibles avec le devoir d'état ; — Dieu se réserve ses victimes expiatoires, — mais il s'agit d'offrir à la justice de Dieu, pour la conversion des pécheurs, ses prières, ses travaux, ses souffrances, ses ennuis. Offrez, offrez tout à Dieu, lui disant avec foi et amour : Seigneur, très bon, très miséricordieux, ayez pitié des pauvres pécheurs !

Une telle prière a toujours accès près de Dieu, car elle répond aux désirs les plus ardents de son amour.

Quand nous prions pour les pécheurs, JÉSUS, notre Sauveur, regarde ses plaies sacrées. N'est-ce pas pour eux qu'il les a reçues, ces divines blessures ? Et s'il les conserve sur ses membres glorifiés, n'est-ce pas pour les montrer éternellement à la justice de son

Père, comme pour lui dire : Père très saint, pour ces pécheurs j'ai été crucifié ; pour ces pécheurs je suis mort !

Il y avait autrefois une mère qui possédait un fils unique, sa joie, son bonheur, sa vie. Elle était veuve. Comme elle l'aimait ce fils ! Beauté, intelligence, il avait tout ; nul n'était recherché et applaudi comme lui, par les nombreux auditeurs qui se pressaient à ses doctes leçons. L'Afrique et l'Italie se redisaient avec un bruit de gloire le nom d'Augustin.

Pauvre mère ! son amour était son martyre. Elle était chrétienne, son fils, d'abord fervent catéchumène, avait trahi sa foi pour se rallier à une secte impie, plus attiré par la corruption qu'elle autorisait que par la doctrine qu'elle professait. Pureté, honneur, il y avait tout perdu : c'était un débauché.

Que faisait cette mère infortunée, pour ramener à Dieu son enfant bien-aimé ? Elle priait et elle pleurait.

O larmes bienheureuses ! qui faisaient dire à un saint évêque : « va, vis ainsi, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ! »

Pendant de longues années, sainte Monique pleura et pria. Le cœur endurci d'Augustin se fondit sous les larmes brûlantes de l'amour maternel. Il se convertit et devint le grand docteur, la plus éclatante lumière de l'Église.

Ce que les larmes et les prières de sainte Monique ont fait pour la conversion d'Augustin, nous pouvons le faire pour la conversion des pécheurs. Pitié pour les âmes qui nous sont chères ! Pitié pour les âmes oubliées, délaissées de ces malheureux auxquels nulle voix amie ne parle jamais de Dieu. Pitié pour toutes ces âmes égarées et coupables, au nom du Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST !

Un jour, dit l'Évangile, on entendit à Bethléem des cris de douleur et des gémissements lugubres, c'était Rachel qui pleurait ses enfants égorgés, inconsolable de leur mort (1).

Pleurons aussi sur les pécheurs séparés de Dieu, pleurons parce qu'ils sont morts, mais prions pour qu'ils ressuscitent.

1. *Matth.*, II, 18.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR.

Le Triomphe du Cœur de JÉSUS.

Hosannah Filio David!... Hosannah au Fils de David !
Matth., XXI, 9.

LES temps sont accomplis : « JÉSUS affermit sa face vers Jérusalem (1) » et part pour célébrer cette Pâque qui est la dernière.

Après une courte halte chez ses amis de Béthanie, cinq jours avant la solennité, il gravit avec ses disciples la pente du Mont des Oliviers. Le cœur du Maître est en fête : l'heure du sacrifice approche. « Allez, dit-il à deux de ses disciples, vous trouverez une ânesse attachée à l'entrée du village et son ânon, détachez-la et me l'amenez (2). » Les disciples obéirent. JÉSUS monte sur l'ânesse pour continuer sa route vers la ville sainte. L'enthousiasme du peuple déborde : les uns étendent leurs vêtements sur le chemin, les autres jettent des branches et des feuillages, tous acclament le divin Maître : « Hosannah ! Hosannah ! au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Ces cris de joie accompagnent JÉSUS jusque

1. *Luc.*, IX, 51. — 2. *Matth.*, XXI, 2 et seq.

dans Jérusalem, il y entre comme un roi dans sa capitale.

Que faites-vous donc, ô mon Sauveur ? Vous ne fuyez plus les honneurs, vous acceptez les louanges, vous agréez les triomphes ; on vous le reproche, vos ennemis les Pharisiens, sont accourus la haine et la rage dans le cœur, ils vous disent : « Maître, faites taire vos disciples, n'entendez-vous pas ce qu'ils crient (1) ? » C'est la révolte contre l'autorité romaine, la sédition, la ruine de la Patrie. Où est votre humilité passée, votre mépris de la gloire, votre respect du pouvoir ?

Et JÉSUS répond : « Laissez, laissez, si mes disciples se taisaient, les pierres du chemin crieraient (2) ! »

Que crieraient-elles, ô mon Sauveur ? Elles crieraient que le Messie promis est présent ; qu'en ce jour, il inaugure solennellement, triomphalement son règne, règne pacifique, car c'est le règne de l'amour.

Quel conquérant d'un nouveau genre ! sa cour, ses armées, ses chariots de guerre où sont-ils ? Le voici, monté sur un âne, entouré de pauvres, l'olivier, symbole de paix et de douceur, jonche la terre sur sa route, et cependant il vient combattre, vaincre et conquérir.

Le prophète Zacharie l'a vu cet étrange triomphateur :

---

1. *Matth.*, XXI, 16. — 2. *Luc.*, XIX, 40.

« Réjouis-toi, sois dans l'allégresse, Fille de Sion,

Voici ton Roi, ton Sauveur,
Pauvre, monté sur un âne,
Sur le poulain de l'âne.
Les chars d'Ephraïm seront dispersés,
les carquois de la guerre brisés.
Il parlera de paix aux nations,
sa puissance s'étendra au delà des mers,
jusqu'aux confins de la terre (1). »

C'est vraiment le triomphe du Cœur de Jésus, car c'est le triomphe de son amour.

Il est écrit : cinq jours avant la fête de Pâque, l'agneau choisi pour le festin légal sera mis à part (2). L'agneau véritable, qui efface les péchés du monde, accomplit ce rite sacré en prenant possession de Jérusalem où il doit être immolé. Il se sépare, il se livre lui-même, car ces cris d'allégresse vont précipiter sa perte. Il est marqué pour le sacrifice.

Régner pour Jésus, c'est mourir.

La politique de Dieu pour le salut du genre humain est absolument l'opposé, l'antithèse de la politique du démon pour sa ruine.

Quand le serpent infernal s'approche d'Ève, il lui dit, pour rassurer sa conscience troublée et craintive : « Non ! vous ne mourrez point. Mangez de ce fruit et vous aurez la vie des Dieux, la science pleine du bien et du mal (3). »

1. *Zach.*, IX, 9, 10. — 2. *Ex.*, XII, 3. — 3. *Genes.*, III, 4, 5.

Vous ne mourrez point et vous serez des Dieux, tel est le langage mensonger et perfide du démon.

Dieu répond par une parole que sa sagesse, sa puissance et son amour seuls pouvaient comprendre et réaliser : vous mourrez pour être des Dieux !

C'est le décret souverain qui pèse sur la tête de JÉSUS. A lui, de faire de nous des Dieux, à lui, de nous associer réellement à son titre de Fils de Dieu, à lui, de nous admettre au partage de l'héritage céleste qui est le sien et d'être ainsi notre roi ; mais pour réaliser cette œuvre gigantesque, il faut qu'il meure !

Il aura beau se faire homme comme nous, offrir à son Père sa pauvreté et ses humiliations, souffrir même les plus cruelles tortures, rien de cela ne satisfait la justice divine, ne sauve le monde, n'établit son règne, il faut qu'il meure !

Le Maître le sait. « Quand je serai élevé de terre, disait-il, j'attirerai tout à moi. » — *Omnia traham* (1) — élevé de terre, c'est-à-dire, cloué sur une croix, mort sur une croix.

Aussi, son désir de mourir est ardent. Son cœur le presse, appelle cette heure suprême qui est « son heure à lui (2) ».

Les hommes voudraient ne pas compter

1. *Joan.*, XII, 32. — 2. *Joan.*, II, 4.

dans leur vie les heures de tristesse et de souffrance, et surtout ne jamais voir arriver l'heure terrible de la mort. Pour JÉSUS, au contraire « c'est son heure », parce que c'est l'heure de nous aimer le plus.

Maître, lui dit l'apôtre Pierre, non ! vous ne souffrirez point, non ! vous ne mourrez point. JÉSUS s'indigne. « Arrière, satan, lui dit-il, tu ne comprends rien aux choses de Dieu (1). Quoi, le calice que le Père m'a préparé, je ne le boirais pas (2) ! »

Ah ! il sera bien amer ce calice, ô mon Sauveur ! n'importe.

« Si le grain de froment, disait-il encore, ne tombe en terre et ne meurt, il ne produit rien et reste seul ; mais, s'il meurt, il rend une moisson abondante (3). » JÉSUS est le divin froment qui doit se multiplier et faire croître sur la terre une moisson abondante, digne d'entrer dans les greniers du Père céleste ; comme le froment, il doit mourir et sur son corps meurtri, mis en terre, germera la moisson.

C'est la haine de Dieu et des hommes qui fit dire au démon tentateur : Vous ne mourrez point et vous serez des Dieux.

C'est l'amour qui inspira la réplique divine: vous mourrez pour être des Dieux, et c'est

1. *Matth.*, XVI, 23. — 4. *Joan.*, XVIII, 11. — 3. *Joan.*, VII, 24.

l'amour, à son degré le plus éminent, qui accomplira ce sublime dessein.

La haine de Satan a produit la mort en promettant la vie ; l'amour de Dieu donnera la vie en exigeant la mort.

Ce mystère de mort, qui est la source du triomphe et du règne de JÉSUS-CHRIST, doit pénétrer jusqu'au fond de nos âmes, pour y établir solidement ce triomphe et ce règne. JÉSUS, notre chef, triomphe et règne par la mort ; pour triompher et régner avec lui, nous devons mourir avec lui. C'est la doctrine Apostolique de saint Paul.

Le grand Apôtre a le cœur plein de la Croix de son Maître ; il comprend ce qu'il y a de grandeur, d'énergie, de victoire dans la faiblesse apparente de la mort d'un Dieu, et aux chrétiens qu'il veut instruire et confirmer dans la foi et la pratique de la vertu, il dit et répète sans cesse dans ses lettres admirables : si vous voulez vivre avec JÉSUS-CHRIST, mourez avec JÉSUS-CHRIST (1) ; vous avez été baptisés dans la mort du Christ, vous devez rester dans cette mort, en porter sur vous les signes sacrés (2) ; vos membres doivent être crucifiés comme les membres de JÉSUS-CHRIST; votre corps doit ressembler au corps meurtri de votre Sauveur (3).

Qu'est-ce à dire, ô grand Apôtre ? Que

1. *Rom.*, VI, 8. — 2. *Rom.*, VI, 45. — 3. *Colos.*, III. 5.

signifie cette mort que vous demandez, ce crucifiement, cet ensevelissement que vous exigez de tout chrétien ?

Il s'agit ici, non pas de la mort matérielle, mais de la mort spirituelle. Mourir avec JÉSUS, pour saint Paul, c'est renoncer au péché ; crucifier ses membres avec JÉSUS, c'est dompter ses passions ; être enseveli avec JÉSUS, c'est fermer son âme à tous les désirs mauvais, mettre sur son cœur une pierre, comme sur un tombeau, pour en garder et protéger l'entrée.

Voilà la mort qui doit produire dans les âmes le triomphe et le règne du Cœur de JÉSUS. Or, qui doit accomplir ce travail, cette opération de mort ? l'amour de Dieu, comme l'amour de Dieu l'a fait accomplir dans la personne sacrée de notre Sauveur. Il est mort par amour, pour nous donner la vie, nous devons mourir au péché, par amour pour lui, afin de participer à cette vie. C'est la loi.

Et en effet, l'amour de Dieu comporte nécessairement une qualité, qui a pour résultat direct et inévitable de tuer en nous le péché, cette qualité est la préférence.

Aimer Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces, c'est, en résumé, le préférer à tout, et lui sacrifier tout. Seul, il doit être aimé pour lui-même, et ce qui est en dehors de lui, au-dessous de lui ne peut légitimement être aimé, qu'à cause de lui et pour

lui. Il est la fin nécessaire de tout amour bien ordonné.

Tel est le précepte ; de sorte que l'amour de Dieu exige que tout ce qui est contraire à sa sainteté, à sa justice, à sa volonté, tout, soit impitoyablement sacrifié, anéanti. Il veut être le préféré, l'unique dans notre cœur.

Il ne s'agit pas ici cependant d'un amour de Dieu extraordinaire ; d'un excès causé par un enthousiasme passager ; d'un élan extatique sorti du cœur embrasé d'un saint, nullement, cet amour de préférence est l'amour essentiel, élémentaire, populaire que Dieu exige de toute créature.

C'est le premier devoir de l'homme raisonnable, parce que cet amour le met dans la vérité et la justice vis-à-vis de Dieu, à qui il rend ce qui lui est dû, et vis-à-vis des créatures qu'il subordonne, comme de droit, dans ses affections, à leur Créateur et souverain Maître.

Du reste, cet amour de préférence qui est l'essence de la charité, a sa racine dans le principe universel qui régit toutes les opérations de cette divine vertu, à savoir : que la charité créée, étant produite par la charité incréée, possède, proportion gardée, toutes les qualités dont celle-ci jouit en Dieu. La charité créée, dans nos âmes, est l'image de la charité divine ; elle la reproduit trait pour trait, selon son mode. Or, Dieu s'aime d'un

amour de préférence à tout, parce qu'il est Dieu ; de même, notre charité à nous doit aimer Dieu d'un amour de préférence à tout, parce qu'il est Dieu.

Aussi, quand Dieu veut prendre possession d'une âme, il lui communique en abondance cette charité, qui doit ravager et détruire en elle tout germe de péché. Point d'indulgence, point de rémission, la mort partout. Il faut que la mort de JÉSUS se reproduise, s'imprime totalement, universellement pour que son triomphe soit, ce qu'il veut, total et universel.

« L'amour divin, dit Bossuet, emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable que la nature seule n'est pas capable de porter, une si horrible destruction de l'homme tout entier et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes que tous les sens en sont accablés... et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu qui veut être seul dans une âme et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer, tant il est exact et incompatible (1). » Incompatibilité absolue entre l'amour de Dieu dans un cœur et l'amour du péché : Nul ne peut servir deux maîtres.

Cette guerre à mort contre le péché, sans trêve ni merci, Dieu l'exige de toutes les âmes et surtout de celles qu'il destine à une union

1. Bossuet. *Serm. p. l'Assomption.*

plus intime avec lui. Il est « le Dieu jaloux, un feu consumant (1) ».

Quoi de plus énergiquement absorbant que le feu ? il saisit, il étreint avec fureur, il pénètre partout, malgré la violente résistance des éléments contraires ; rien ne lui résiste, il dévore tout et ne s'éteint que faute d'aliment.

Dieu se représente lui-même dans les Écritures « un flambeau à la main, visitant à sa lumière la ville de Jérusalem (2) ». Jérusalem, c'est notre âme où l'œil pénétrant de notre Dieu cherche ce qui reste dans notre esprit, de ténèbres volontaires, de faiblesses dans la foi, de jugements humains ; dans notre cœur, de passions déréglées, d'attaches au plaisir, de vanité, de recherche de nous-mêmes, d'affections sensibles ; dans notre corps,de mollesse sensuelle et d'appétits grossiers, et quand il découvre quelqu'une de ces idoles que nous chérissons,ce Dieu jaloux prend la hache et la cognée, frappant impitoyablement malgré nos cris et nos terreurs, jusqu'à ce qu'elle soit renversée sous nos pieds.

Les Philistins s'emparèrent un jour, dans une bataille, de l'arche d'alliance et la firent porter dans le temple de Dagon, leur Dieu national. Jéhovah, le vrai Dieu, ne put supporter d'être, même en apparence, le captif humilié de cette misérable idole. La statue

1. *Deut.*, IV, 24. — 2. *Sophon.*, I, 12.

diabolique tomba au pied de l'arche, la tête séparée du tronc et les mains coupées (1).

Ainsi doit-il en être dans notre cœur : si notre main nous scandalise, en faisant injure à l'amour de Dieu, il faut la couper (2) ; si notre pied nous scandalise en s'écartant de la voie droite, il faut le couper ; si notre tête elle-même nous est demandée pour rendre témoignage à la vérité et à l'amour de Dieu, nous devons la donner intrépidement : l'hésitation n'est pas permise.

L'amour de préférence que nous devons à Dieu pour établir son règne dans notre cœur, exige en effet quelquefois, non plus seulement cette mort spirituelle au péché, qui est la mort quotidienne et obligatoire de tout chrétien, mais même la mort matérielle.

Mourir pour Dieu ! aucune grâce n'est comparable à celle-là ! c'est la première marque d'amour !

Aussi, pour fonder son règne social sur la terre, l'Église Catholique, et la répandre dans le monde, Dieu a choisi un moyen incomparable, qui est à l'encontre de tous les moyens humains : la mort par le martyre.

Les premiers, ceux qui devaient être comme les pierres fondamentales de ce grandiose édifice destiné à braver les siècles, les Apôtres, sont morts comme leur Maître par le martyre.

1. *I Reg.*, v, 2 et seq. — 2. *Matth.*, v, 30.

Pendant près de quatre siècles, l'Église de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Églises, a vu ses Pontifes mourir tous par le martyre. Plus de trente Papes sont morts dans les supplices, pour confesser la foi de JÉSUS-CHRIST, crucifiés, décapités, noyés, brûlés vifs, presque toujours après avoir enduré les plus horribles tortures. Il convenait que le siège de la Primauté d' honneur et de puissance fût aussi le siège de la Primauté de l'amour et du sang répandu.

Sur cet amas de corps ensanglantés, véritables trophées de l'amour divin, comme sur un roc inébranlable, JÉSUS a fondé son Église. Quand sous la poussée de la corruption humaine ou des manœuvres du démon, ce roc paraît ébranlé, Dieu permet au mal de triompher un instant dans une partie du monde. Le sang des martyrs coule de nouveau, les impies applaudissent : « c'est fini, disent-ils, Galiléen, tu es vaincu ! » Insensés ! ce sang n'est pas une perte, c'est une semence ; il n'affaiblit pas, il répare des ruines. Les corps des nouveaux martyrs sont dans la suite des siècles, comme les étais qui soutiennent le vieil et indestructible édifice qui est l'Église de JÉSUS-CHRIST.

Adveniat regnum tuum !

Seigneur JÉSUS ! Que votre règne arrive ! que votre cœur triomphe en nous ! Nous voici, nos âmes sont prêtes, nos cœurs sont

ouverts, entrez, détruisez, ravagez, taillez, pourvu que vous régniez en nous et sur nous, il suffit ! Que toutes les pensées de notre esprit, tous les sentiments de notre cœur vous acclament. O Roi pacifique, ô Roi d'amour, que tout en nous vous crie : Hosannah ! Hosannah au Fils de David.

« Qui nous séparera de l'amour de JÉSUS ? l'affliction, le danger, la persécution, la faim, la soif, la nudité, le fer, la violence ? Non ! car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'éternité, ni rien de créé ne pourra jamais nous détacher de l'amour qui nous lie à notre Dieu (1). »

Ce défi superbe est l'Hosannah de saint Paul, puissions-nous mériter de le dire à notre Dieu sur la terre, jusqu'à ce jour éternel où à jamais établis sous son règne par une mort définitive au péché, nous disions sans cesse à notre Sauveur et Roi bien-aimé : Hosannah ! Hosannah au Fils de David !

1. *Rom.*, VIII, 35 et seq.

VINGT-DEUXIÈME JOUR.

Le Testament du Cœur de JÉSUS.

Accipite et comedite : Hoc est corpus meum. ✠ Prenez et mangez : ceci est mon corps. ✠ *Matth.*, XXVI, 26.

LE divin Maître n'a plus que quelques heures à passer avec ses disciples, car déjà, Satan est entré dans le cœur de Judas et le pousse à la trahison. Le pacte est conclu : « que me donnerez-vous, a-t-il dit aux ennemis du Sauveur, et je vous le livrerai (1). »

Le premier jour des Azymes, 14 du mois de Nisan, où les Juifs devaient manger l'Agneau Pascal, le soir, JÉSUS se rend avec ses Apôtres dans une salle ornée pour la fête. Le repas légal est servi (2). Son âme est préoccupée ; il regarde avec tendresse ceux que le Père lui a donnés, qu'il a formés à l'esprit évangélique et qu'il va quitter. Sa mort est proche, demain, à pareille heure, son corps reposera dans un sépulcre.

Il se recueille en lui-même, car ce qu'il va faire est le chef-d'œuvre de son amour.

O notre Sauveur bien-aimé ! Vous allez nous abandonner, c'est fini ! Vos Apôtres ont eu le bonheur incomparable de jouir de votre

1. *Matth.*, XXVI, 15. — 2. *Luc.*, XXII, 12.

douce présence, de vous voir, de vous entendre, mais nous ? nous, vos petits enfants, nous n'aurons donc de vous qu'un lointain souvenir ! Père, Père, nous vous crions comme Esaü à Isaac, Père, n'y a-t-il plus une bénédiction pour nous [1] ?

Vers la fin du repas pascal, le Seigneur prend dans ses mains très saintes un peu de pain et il dit : « Ceci est mon corps [2]. » Puis, il prend la coupe remplie de vin et il dit : « Ceci est mon sang, le sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour la rémission des péchés. Prenez, mangez et buvez. »

Et ainsi, ô mon Sauveur, vous l'avez dit : ce pain, c'est votre corps sacré ! ce vin, c'est votre sang précieux ! C'est vous, vous-même, le grand Dieu du ciel, qui êtes là sous les apparences de ce pain et de ce vin. Rien n'est changé au dehors, et cependant c'est vous ! C'est vous, vivant, vous tout entier, corps, âme et divinité, c'est vous et vous dites : Prenez, mangez, buvez. Voici le Pain vivant descendu du ciel, ce Pain qui donne la vie éternelle [3]. Vous voulez que nous, pauvres et misérables créatures, nous approchions de vous, nous mangions ce pain et nous buvions ce vin. Vous vous faites notre nourriture : Prenez, mangez, buvez !

Vous ne le dites pas seulement à vos Apô-

1. *Genes.*, XXVII, 38. — 2. *Matth.*, XXVI, 26 et seq. — 3. *Joan.*, VI, 33.

tres, car ce don n'est pas un don passager, un legs transitoire, c'est un don perpétuel, vous vous livrez à nous pour toujours, jusqu'à la fin des temps, vous dites : Faites-le en mémoire de moi. Cette divine parole pénètre dans l'âme des Apôtres, y crée le pouvoir sacerdotal, c'est fait ! Ces pêcheurs de Galilée ont la puissance inouïe de consacrer le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST. Ils prennent eux aussi du pain et du vin et sur ce pain et sur ce vin, ils disent avec JÉSUS : Ceci est mon corps, c'est le corps de JÉSUS ; ceci est mon sang, c'est le sang de JÉSUS. Prenez, chrétiens, mangez, buvez.

Merveille de l'amour du Sauveur ! mourir une fois pour nous ne lui suffit pas. Il veut que le sacrifice de son corps et de son sang se perpétue sur la terre à travers les âges. Dans tous les lieux et dans tous les temps, sa mort sera présente sous nos yeux. « Faites-le, dit-il, en mémoire de moi [1]. »

Quand le prêtre monte à l'autel, c'est JÉSUS qui monte sur la croix ; quand le prêtre prononce les paroles de la consécration, c'est JÉSUS qui est cloué sur la croix, qui verse son sang, qui meurt pour notre salut. Regardez : sur l'autel, un suaire, sur ce suaire, le corps de JÉSUS repose ; près de ce corps sacré, le calice contenant son sang répandu, le corps

1. *Luc.*, XIX, 22.

d'un côté, le sang de l'autre, il y a séparation, il y a mort dans les signes extérieurs du sacrifice ; c'est vraiment l'image sensible de la Passion du Sauveur. Il est sous nos yeux, nous le voyons dans l'état lamentable où son amour l'a réduit. Tout nous crie : chrétiens, je vous aime, je souffre pour vous, je meurs pour vous.

Sacrifice incomparable qui rend à la majesté divine l'honneur infini qui lui est dû ; qui réjouit les chœurs angéliques ; qui purifie, soulage et délivre les âmes du Purgatoire ; qui répand sur l'Église militante des torrents de bénédiction !

La victime du sacrifice est immolée, prenez et mangez.

Ce n'est pas un conseil que Jésus nous donne, ce n'est pas une simple invitation de tendresse, c'est un ordre, un ordre tellement rigoureux, qu'il est écrit dans l'Évangile : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (1). »

Qu'est-ce à dire, ô mon Sauveur ? n'avons-nous point la vie ? Quelle est cette vie nouvelle que produit la nourriture céleste de votre corps et de votre sang ?

Ce mystère est profond et fait entrer dans les entrailles mêmes du christianisme.

1. *Joan.*, VI, 54.

Dans l'état actuel de nature réparée où se trouve la race humaine, l'unique moyen, imposé par Dieu à tous hommes, pour posséder la vie divine en s'unissant à lui comme à leur fin suprême et nécessaire, c'est l'incorporation à JÉSUS-CHRIST (1).

JÉSUS-CHRIST seul est le bien-aimé du Père, l'enfant de sa tendresse. Le Père ne connaît que lui, ne regarde que lui, n'aime que lui. Il est son unique. Par conséquent, si les hommes veulent aspirer, par la miséricorde divine, à partager avec le Fils Unique, l'amour et les faveurs du Père, il faut de toute nécessité qu'ils ne fassent qu'un avec son Fils, un corps et une âme, de telle sorte, qu'en regardant son Fils par nature et ses fils par adoption, Dieu ne voie qu'un seul être à aimer et à béatifier.

L'Incarnation du Verbe, Fils éternel du Père, la Rédemption par son sang répandu, n'ont pas d'autre but que cette union intime, compénétrante de JÉSUS Sauveur et des élus sauvés.

En dehors de JÉSUS, point de rapprochement possible avec Dieu, point d'amour, point d'union pendant l'éternité. Il y a une barrière infranchissable, — le péché originel — que les fautes personnelles ne font qu'élever et fortifier tous les jours.

---

1. *Coloss.*, I, 18. — *Eph.*, V, 23, 30.

Le divin Maître nous a laissé une image sensible de la nécessité de cette union foncière avec lui : « Je suis le cep de vigne, disait-il, et vous êtes les rameaux. Celui qui demeure en moi, moi demeurant en lui, produit beaucoup de fruit ; sans moi, vous ne pouvez rien faire. Celui qui ne demeure pas en moi, sera coupé comme un rameau inutile, il se desséchera, sera ramassé et jeté au feu pour être brûlé (1). »

Jésus est le cep de vigne, c'est lui qui a la plénitude de la sève qu'il puise par des racines profondes dans la Divinité. Cette sève débordante, il la communique aux rameaux qui sont entés sur lui, faisant corps avec le tronc, les chrétiens unis à Jésus et recevant la vie de la grâce qui sort de lui. Y a-t-il une union plus étroite, à la vie et à la mort, que l'union du cep de vigne et de ses branches? Unies au tronc, les branches ont la vie, séparées du tronc, elles meurent et se dessèchent. De même, pour Jésus et les chrétiens.

Or, comment se fait cette incorporation à Jésus-Christ? Comment les hommes pécheurs, branches sauvages nourries sur un arbre mauvais, sont-ils entés sur le tronc vivifiant et saint qui est le Christ? Ce mystère s'accomplit au saint Baptême.

L'âme qui reçoit le baptême, reçoit par la

1. *Joan.*, XV, 1 et seq.

vertu propre de ce sacrement, une modification réelle qui lui donne une union réelle avec JÉSUS-CHRIST. Elle est marquée d'un caractère indélébile, puissance surnaturelle qui la rend capable d'entrer en rapport immédiat avec JÉSUS-CHRIST, de recevoir son esprit et de vivre de sa vie. Ce caractère est comme la soudure qui réunit la greffe étrangère à la branche qui la porte: les tissus se pénètrent, les vaisseaux se correspondent, la même sève circule partout, l'unité est parfaite.

Le caractère baptismal est le canal ordinaire par où la grâce divine parvient à notre âme. De même que dans le monde naturel, les forces vitales sont régies par des lois spéciales qui déterminent leur mode de transmission et l'étendue de leur activité, de même dans le monde surnaturel, la force vitale unique, qui est la grâce, a une génération propre et un milieu apte à faciliter son développement.

Cette génération de la grâce dans les âmes se fait par le baptême, sacrement officiel de l'adoption divine. La grâce du baptême, grâce primordiale, sanctifiante, n'est pas simplement une faveur extérieure de Dieu, une bienveillance paternelle, pardonnant la faute originelle et nous donnant accès près de sa miséricorde, c'est une réalité, un être créé, spirituel, image parfaite, participation mystérieuse de la nature divine qui, prenant possession de

l'âme, pénètre entièrement sa substance, envahit ses facultés, et, par elle, descend jusqu'aux dernières limites des sens et du corps. Parfum subtil, émané de la Divinité, la grâce purifie, transforme, élève tout ce qu'elle touche, créant l'âme, le corps, l'être humain tout entier, à l'image et ressemblance de Dieu. De telle sorte que le chrétien possédant la grâce sanctifiante, possède par elle un principe divin d'opération, que les autres hommes ne possèdent pas. Il n'est plus seulement un homme, il est un homme divin, car il a en lui réellement la participation de la nature divine (1) qui le fait penser, vouloir, aimer, agir et souffrir d'une manière divine.

« Je vis, dit saint Paul, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est JÉSUS qui vit en moi (2). » Cette parole apostolique est la formule rigoureuse de la vie chrétienne.

Or, au saint Baptême, l'âme reçoit la grâce sanctifiante à l'état « d'enfance » : c'est la grâce initiale. Sortis des fonts sacrés, nous sommes au point de vue de la grâce, vis-à-vis de l'Église notre Mère et de Dieu notre Père adoptif, comme le petit enfant qui vient de naître. Nous avons tout reçu ; notre être spirituel, surnaturel est complet : grâce sanctifiante avec ses facultés de Foi, d'Espérance et de Charité et la capacité de toutes les vertus et de tous

1. *I Petr.*, I, 4. — 2. *Gal.*, II, 20.

les dons de Dieu, comme le petit enfant qui naît, bien constitué, a tout reçu, âme et corps, le tout, apte à se développer ; il vit, nous vivons.

De cette créature si frêle qu'un souffle peut la tuer, il faut faire un homme. L'enfant pleure, crie, s'agite, que demande-t-il ? il demande sa nourriture. Un homme ! oui, ce petit être veut devenir un homme, se développer, se fortifier, grandir, et pour cela, il dévore sa nourriture, sa faim est insatiable.

Nous aussi, enfants de Dieu, petits enfants au berceau de la grâce par le Baptême, nous avons besoin pour nous développer et grandir, en fortifiant en nous l'être divin que nous avons reçu, d'une nourriture proportionnée. L'être est divin, il faut une nourriture divine: Prenez, mangez, buvez, ceci est mon Corps, ceci est mon Sang ! Voilà la nourriture divine. O mon bon Maître ! Quel Père a jamais nourri ses enfants de sa chair et de son sang !

Par cette chair et par ce sang, la vie divine passe tout entière dans nos âmes.

Elle vient comme un germe de vigueur — *gratia, sustentans, augens.*

La lutte pour l'existence est la loi de l'être vivant. A lui, de se créer son milieu. Les ennemis l'entourent, l'assiègent, le harcèlent, au dedans, au dehors ; il doit trouver en lui, dans ses principes constitutifs, assez de force pour

résister à leurs attaques, les vaincre et assurer par son triomphe le développement qui lui convient. Le repos serait une faiblesse, la défaillance, une ruine. La mort, après tout, n'est que la revanche du milieu. Vaincus, comprimés, enchaînés, plutôt que détruits par l'énergie de la jeunesse, les ennemis, profitant de tous les affaissements et de tous les excès, pénètrent dans la place et reprennent peu à peu la supériorité : la vieillesse est leur marche triomphale.

La vie divine doit donc créer son milieu dans l'âme, en tuant sans pitié les principes mauvais qu'elle y trouve. Et, comme ceux-ci coulent à pleins bords dans nos veines, imprègnent notre être tout entier, il est besoin de lutter énergiquement contre leurs tendances et de les poursuivre sans relâche. Il y a là une œuvre de mort nécessaire qui demande une énergie héroïque ne se lassant jamais. Cette œuvre de mort est le premier effet de l'Eucharistie. Elle tue pour augmenter la vie.

Pleine de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, dont elle applique aux âmes les effets salutaires, cette nourriture sacrée, par une infusion plus puissante de la grâce habituelle, par une communication plus abondante de foi à l'esprit, et de charité au cœur, les rend capables de toutes les résistances et de tous les sacrifices. Elle donne la force de vaincre le milieu ennemi où elle se trouve, qui est

le péché, comme JÉSUS l'a vaincu lui-même par sa mort.

Par l'Eucharistie, la vie divine vient comme un élément réparateur. — *Gratia sanans.*

Malgré l'ardeur soutenue de la lutte contre le mal, que de victoires il remporte sur nous! quels coups terribles à notre vertu ! Que de fois notre âme ressemble à un édifice qui tombe de vétusté ! le vent l'ébranle, la pluie l'inonde, ce n'est plus qu'une ruine... Qui réparera cette ruine ? L'Eucharistie.

Rameaux desséchés, nous sommes sur l'arbre vigoureux, qui est le Christ, comme des branches maladives sans feuilles, sans fleurs, branches déshonorantes, dont la sève est tarie ! Prenez, mangez, buvez ! vous aurez la vie en vous.

L'Eucharistie est pleine de la Résurrection de JÉSUS-CHRIST. Sous les signes extérieurs de mort, elle possède JÉSUS glorifié, vivant. Approchez, cette vie débordera dans votre âme pour la ressusciter. Si votre foi s'éteint, vous aurez la lumière ; si votre charité se glace, vous aurez le feu sacré de l'amour ; si votre courage faiblit, vous aurez l'énergie qui triomphe. Approchez, c'est du pain, non du poison, le Pain vivant qui donne la vie et que nous prenons, dit saint Ambroise, comme un remède à nos faiblesses quotidiennes.

« *Iste panis quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis.* »

Et ainsi, en nous appliquant, par la chair sacrée et le sang précieux du Sauveur, les fruits de sa douloureuse Passion et de sa glorieuse Résurrection, nous disposons nos âmes à la grâce suprême de l'union à JÉSUS qui est la fin principale, dernière de ce divin sacrement. Nourris de sa chair, nous croissons, nous marchons vers lui, jusqu'à ce que nous soyons vraiment des hommes divins, semblables à lui, possédant « la plénitude de l'âge du Christ (1). »

Tel est le Testament de notre Sauveur. Témoin de nos misères et de nos souffrances, il n'a pas voulu rentrer dans son ciel, nous laissant seuls sur la terre comme des orphelins.

Il est resté avec nous, près de nous, chez nous ! Nous le possédons, il est notre bien, nous avons puissance sur lui.

Si, assistant au drame du Calvaire, Dieu nous avait fait comprendre le sacrifice qui s'accomplissait, avec quelle foi, avec quelle ardeur, avec quel amour, n'aurions-nous point baisé les pieds ensanglantés de notre Sauveur !...

Le voici ! dans le tabernacle, c'est lui ; sur l'autel, c'est lui ; sur nos lèvres et dans notre poitrine, c'est lui ! notre ami, notre victime, notre nourriture... Approchons, buvons, mangeons, afin que nous soyons vraiment à lui.

1. *Eph.*, IV, 13.

Un jour, cette divine nourriture produira son effet d'union à JÉSUS, dans toute sa perfection. Germe vital et réparateur pour le temps, elle sera le germe glorificateur pour l'éternité. Le ciel ouvrira ses portes et le Christ entier y entrera dans toute sa gloire; le Christ entier, c'est-à-dire, JÉSUS notre Sauveur, et avec lui, en lui et par lui, les élus unis à sa divine Personne, vivant de sa vie, un Christ, un seul Christ ! Le Père éternel lui tendra ses bras, confondant dans la même étreinte et le même baiser, son Fils par nature et ses fils par adoption, et disant à l'unique objet de son amour : Celui-ci est mon Fils bien-aimé !

VINGT-TROISIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et saint Jean.

Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat Jesus.

Il y avait un des disciples qui reposait sur la poitrine de JÉSUS. JÉSUS l'aimait.

Joan., XIII, 23.

CE passage de l'évangile nous fait entrer dans la vie intime de Notre-Seigneur. Son cœur avait des préférences. A nous de rechercher ce qui avait le doux privilège de le faire battre plus délicieusement.

Dans le collège apostolique, appelé par son choix, formé par ses soins, JÉSUS distinguait et appréciait davantage certaines âmes. Une surtout lui était chère, non point comme l'âme de Pierre à raison de la Primauté future qu'il lui destinait dans son Église, mais pour des motifs d'un ordre plus intime.

Jean, l'Apôtre bien-aimé, était vierge. D'un âge moins avancé que ses collègues, ayant, d'après la tradition que les arts nous ont conservée, toutes les grâces de la jeunesse, il avait gardé, comme un trésor précieux, la chasteté de son cœur. Entre lui et JÉSUS, c'était un lien particulier, une parenté spirituelle. Aussi Jean est l'ami de cœur du Maître. Pour lui, les tendresses de l'affection la

plus paternelle, il a tout droit, même celui de reposer sa tête sur le sein de Jésus.

Dans le dernier repas de la Cène, où la tristesse et l'angoisse dominent ; où il n'est question que de trahison et de délaissement ; où le don incomparable de l'amour de Dieu, la sainte Eucharistie a toutes les larmes d'un testament suprême, Jean, couché devant la table, à côté du Seigneur, selon l'usage oriental, incline familièrement sa tête et la laisse reposer doucement sur la poitrine de Jésus. Témoignage muet et profond d'un indicible amour ! Jésus le laisse faire.

Pendant la douloureuse Passion de son Maître, Jean ne l'abandonne pas, il le suit partout. Sa tendresse lui donne du courage ; chez Caïphe (1), chez Pilate, sur la voie douloureuse, au pied de la croix, Jean est présent, mêlant ses larmes au sang de son divin ami. Jésus réserve à sa fidélité un dernier gage d'affection : Avant de mourir, il lui lègue sa Mère (2).

Ces privilèges et ces marques de tendresse ont pour cause la chasteté de saint Jean. C'est cette vertu angélique que le Maître comble de faveurs et de prévenances, pour nous faire comprendre combien elle est chère à son cœur.

Chère à son cœur ! à ce point que pour se

1. *Joan.*, XVIII, 15. — 2. *Joan.*, XIX, 27.

résoudre à se faire homme comme nous, le Verbe de Dieu n'a pas hésité à opérer un des plus grands prodiges de sa toute-puissance : la MaternitéVirginale de Marie.La Mère qu'il se choisit, associée par la volonté divine à la génération du Fils de Dieu dans le temps, participe d'une manière mystérieuse à l'acte essentiellement simple, pur qui l'engendre dans l'éternité. De telle sorte que JÉSUS-CHRIST est vraiment la fleur sortie de la Tige de Jessé (1), le fruit béni de la virginité, cette pierre qui tombe de la montagne sans qu'une main la détache (2). Sainte, virginale est sa naissance éternelle ; sainte, virginale est sa naissance temporelle dans le sein de Marie.

Toute la vie du Maître a été comme embaumée par cette aimable vertu. Entouré d'ennemis acharnés que sa doctrine humilie, que ses miracles exaspèrent, que son indulgence scandalise, JÉSUS passe au milieu d'eux, la tête haute et leur jette ce défi sublime : « Qui de vous me convaincra de péché (3) ? »

Ah ! comme la nature écrasée, méprisée, blessée dans ses passions les plus chères,avait l'occasion favorable de se redresser et de lui dire : Maître, tu es faible comme nous ! nous le savons. Pas un mot ! Ces orgueilleux Pharisiens qu'il a couverts de ridicule devant le peuple ; dont il a ruiné le crédit en dévoilant

1. *Is.*, XI, 1. — 2. *Dan.*, II, 45. — 3. *Joan.*, VIII, 46.

leurs fourberies et leurs turpitudes cachées ; qui sentent dans leur cœur le désir haineux, implacable de la vengeance et cherchent le moyen de le satisfaire, tous se taisent ! Nul n'a l'audace de relever le défi du Maître.

Quand on connaît la pauvre nature humaine, on ne trouve à ce silence inouï qu'une conclusion : Jésus de Nazareth était non seulement au-dessus de tout soupçon, mais bien plus, il menait, de la manière la plus évidente, aux yeux de tous, amis et ennemis, la vie la plus pure.

Qu'on se rappelle cette scène à jamais célèbre où les Pharisiens, pour tenter la justice du Maître, amènent devant lui une femme adultère. Selon la loi de Moïse, elle doit mourir. « Maître, lui disent-ils, quelle est ta sentence ? Moïse la condamne à mort, toi, qui te poses comme le Fils de Dieu, que dis-tu ? prononce (1). »

Jésus se tait, se baisse et écrit silencieusement par terre, probablement ce qu'il voulait éviter de leur dire en face. Les accusateurs insistent : « Eh bien ! leur dit-il, que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre ! » et il se baisse de nouveau. Un à un, en silence, à commencer par les plus vieux, les accusateurs se retirent, confus, humiliés dans leur vanité et leur vertu

1. *Joan.*, VIII, 3 et seq.

hypocrite. Jésus reste seul. Seul, il pouvait jeter la première pierre à cette femme coupable, parce que seul il gardait inviolable la virginité de son âme. Il lui fit la grâce du pardon.

Saint Paul, à qui le Seigneur a révélé les pensées et les sentiments de son cœur, nous donne la raison profonde de son amour pour la sainte vertu de pureté.

Interrogé par les chrétiens de Corinthe sur la pratique de cette vertu, le grand apôtre répond : « Pour ce qui regarde les vierges, je n'ai aucun précepte du Seigneur. Ce que je dis, je le dis comme conseil, ayant, par la miséricorde divine, la grâce d'être un fidèle interprète du Seigneur... je pense donc qu'il est bon d'être vierge, à cause des nécessités présentes... celui qui ne prend point de femme met toutes ses pensées, ses sollicitudes en Dieu, cherchant uniquement à lui plaire, tandis que celui qui prend une femme doit s'occuper des choses de ce monde, et chercher à lui plaire : il est divisé [1]. » « *Divisus est* » — Il est divisé.

S'il y a division, il y a partage, c'est-à-dire que même dans le mariage, qui est le sacrement de la chasteté conjugale, les cœurs sont ordinairement moins occupés de Dieu, parce qu'ils ont à s'occuper d'eux-mêmes. Sous le

1. *I Cor.*, VII, 25 et seq.

regard du Père céleste qui consacre et bénit l'union du mariage, les époux ont le devoir de chercher à se plaire mutuellement, pour garder intacte la vertu qui leur convient, et porter ensemble le poids des tristesses et des tribulations de la vie. Le cœur est distrait, et sans une grâce spéciale, ne peut donner à Dieu qu'une partie de lui-même. « *Et divisus est.* »

C'est le premier partage, légitime, saint ; mais néanmoins un partage, par conséquent, une imperfection d'état.

« *Divisus est.* » — Il est divisé.

Il y a une division plus profonde, qui n'est plus seulement un partage, mais qui est un abandon total, un brisement complet avec Dieu, œuvre désastreuse du vice.

Ah ! combien il est facile de comprendre l'horreur du Cœur de Jésus pour cette misérable faiblesse du cœur humain ! Quelle division profonde entre Dieu et l'homme ! Quel abîme !...

Celui qui se livre aux honteux excès du vice devient semblable à la bête dont il suit les instincts. La raison disparaît ; il y a comme une fumée épaisse qui trouble, obscurcit l'esprit, on oublie tout : sa personne, son état, sa dignité, son honneur, tout est sacrifié. Point d'intérêt qu'on ne néglige, point de justice qu'on ne foule aux pieds, point d'amitié qu'on ne brise, point de famille qu'on ne déshonore,

point de cœur qu'on ne souille, point de devoir qu'on ne trahisse ! Cette passion a un égoïsme effrayant ; elle, elle seule ! Tout disparaît, s'évanouit devant elle. Seule, elle a le droit de vivre dans le cœur de l'homme; seule, elle veut régner, dominer à n'importe quel prix, dût-elle faire verser des larmes de sang.

Qui ne la rencontre sur sa route et sous quels traits :

Jeunesse flétrie, portant sur un front qui ne sait plus rougir, les stigmates honteux de la débauche. Sentiments délicats, dévouement généreux, ardeur enthousiaste pour les grandes choses, qui sont les sourires de la jeunesse, tout est souillé, profané, détruit. Ce ne sont plus que ces fleurs épanouies aux rayons d'un soleil qui s'éteint ; surprises par une gelée hâtive, elles inclinent leurs corolles froissées et humiliées.

Famille ravagée par la discorde : quelles larmes amères fait couler ce vice impitoyable! Il ne respecte ni les serments de la foi jurée, ni l'honneur d'un nom sans tache, ni l'innocence et la tendresse d'enfants aimés, rien. La jalousie, la haine, le désir de la vengeance, le mépris mutuel sont les hôtes assidus de la maison où il règne.

Foyer désolé, stérile comme un désert. « Croissez, et multipliez-vous (1) », dit le Sei-

1. *Genes.*, 1, 28.

gneur. A cet ordre divin, qui est l'ordre sacré et bienfaisant de la nature, l'égoïsme, aidé par le vice, répond : non ! oublieux de la malédiction portée par la colère divine contre ces unions criminelles.

Quelque vêtement qu'il prenne, ce vice se présente toujours comme un principe de ruine, de douleur et de mort, car il a ce privilège singulier de porter avec soi son propre châtiment.

Outre ces effets désastreux, il y a, pour les âmes dépravées, des conséquences plus terribles encore car elles regardent l'éternité.

La première conséquence est l'oubli de Dieu.

« *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1). »

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Les cœurs purs voient Dieu, le connaissent, goûtent ses enseignements, entendent sa voix et le suivent. Les cœurs souillés par le vice, esclaves de leurs passions, ne voient plus Dieu. Entre eux et lui, il y a un nuage qui répand la nuit dans leur esprit. Les imaginations malsaines, les désirs violents, les satisfactions sensuelles forment autour de l'âme, au-dessus d'elle, comme une forêt

1. *Matth.*, v, 8.

inextricable, de lianes échevelées, et d'arbres touffus, serrés, enchevêtrés, par où la lumière divine ne peut se frayer un passage. « L'homme animal, dit saint Paul, ne comprend point ce qui est de Dieu (1). » L'âme se fait chair et plus elle s'enfonce dans la chair, plus l'esprit de foi s'émousse, plus le sens surnaturel se durcit ; elle s'éloigne de Dieu qu'elle ne saisit plus, qu'elle ne sent plus, qu'elle n'aime plus.

Aussi, l'on peut affirmer en toute vérité que la majorité des incroyants et des impies trahit ses devoirs envers Dieu, pour satisfaire librement, sans le contrôle de la conscience chrétienne, cette passion tellement humaine que saint Grégoire n'a pas craint de dire : « qu'elle est le grand danger du genre humain. » — *Hoc maxime vitio periclitatur genus humanum.* —

La seconde conséquence est la difficulté du retour à Dieu.

Pour revenir à Dieu qui est la sainteté même, il faut nécessairement briser avec ses habitudes mauvaises. D'esclave, il faut redevenir maître et souverain. Chose difficile et d'un dur labeur, parce que : les occasions de ce péché sont plus fréquentes et toujours aimées ; la facilité de le commettre plus grande ; le penchant naturel plus irrésistible

1. *I Cor.*, II, 14.

et malheureusement le scandale plus excusé. Quand il s'agit de remonter le courant, il faut au rameur une énergie indomptable sinon la moindre mollesse, la plus petite complaisance, la plus légère distraction peut abandonner au vent de l'habitude, qui souffle en tempête,le cœur le plus repentant et le mieux disposé.

Dans les heures de lassitude où l'âme se ressaisissant elle-même recueille ce qu'elle a encore de lumière et de force, que d'enfants prodigues, honteux de leur déchéance lamentable, épouvantés des ruines qu'ils ont amoncelées en eux et autour d'eux, sentent le remords les prendre au cœur. Ils se lèvent pour retourner à leur Père ; l'effort est généreux, le repentir sincère, ils sont debout, ils marchent... mais la route est longue, les ennemis nombreux et habitués au triomphe ; encore un pas ! encore une victoire !... non, ils trébuchent, la tentation l'emporte, ils retombent, retombent sans cesse, allant de chute en chute et toujours plus bas.

Pauvre âme captive, où vas-tu ? plus bas, c'est le désespoir final ; plus bas, c'est la réprobation éternelle. Dieu se lasse de te supporter, tu lui es « comme un fardeau pesant». — *Laboravi sustinens* (1). — Que de fois, il t'a sollicitée au milieu de tes égarements, te

1. *Is.*, I, 14.

rappelant les joies de ton innocence première, les douceurs de la piété ; t'effrayant par la crainte du châtiment ; te montrant la vanité de ces jouissances en y mêlant le poison du remords, des déceptions,des trahisons et des souffrances. Rien ne t'a émue, rien ne t'a épouvantée, rien ne t'a arrêtée. Va ! Dieu se retire, il t'abandonne et te laisse dans la boue d'où sa miséricorde voulait t'arracher.

Il est écrit : « ni les débauchés, ni les adultères, ni les corrompus ne posséderont le royaume de Dieu [1]. » Ils ont sur le front « le signe de la bête [2] » et sur le cœur le sceau de la damnation.

Aussi, comme le bon Maître nous crie : Heureux, heureux les cœurs purs ! Ce sont les amis de Jésus, ils le suivent partout, entendent ses secrets et reposent leur tête sur son sein !

Mais qu'il est fragile le vase qui porte ce trésor précieux de la pureté ! Que d'ennemis acharnés à sa ruine, au dedans, au dehors ! L'air que nous respirons, le pain que nous mangeons, tout nous est à scandale. Quelle vigilance et quelle austérité de vie pour prévenir la lutte et si, malgré nos efforts, par suite de la misère inhérente à notre nature, le combat s'engage, quelle prière est nécessaire pour gagner la victoire ! « Ce démon, dit le

1. *I Cor.*, VI, 9. — 2. *Apoc.*, XVI, 2.

Seigneur, n'est chassé que par la prière et le jeûne (1). »

En outre, la miséricorde divine a mis à notre disposition deux moyens, dirigés essentiellement contre la corruption du cœur : la confession et la communion.

La confession, outre la grâce générale et principale de l'application des mérites du sang de JÉSUS-CHRIST, a un effet direct contre le vice, à raison de l'humiliation de l'aveu qu'elle exige. Les saints ont remarqué que plus une âme est orgueilleuse, plus elle est esclave des sens, et que plus elle est humble, plus elle en triomphe facilement. La révolte des sens contre l'autorité de la raison est une conséquence de la révolte de celle-ci contre l'autorité de Dieu, elle est donc fille de l'orgueil et pour la dompter, il faut s'humilier, s'humilier sans cesse des moindres faiblesses comme des crimes les plus grands.

La communion d'autre part atteint le vice jusque dans ses dernières racines.

Toute chair ayant corrompu sa voie, il a été décrété par Dieu que toute chair serait purifiée par la chair virginale du CHRIST. La chair coupable éloigne de Dieu, la chair virginale du Christ en rapproche ; elle est précisément le lien entre Dieu et l'homme, c'est elle qui fait la paix et consomme leur récon-

1. *Matth.*, XVII, 20.

ciliation. Aussi, le divin Sauveur a voulu que sa chair innocente fût broyée par les fouets, en expiation des hontes dont la race humaine se rend coupable, et quand nous recevons la sainte communion, nous recevons toute la grâce d'énergie méritée par ces tortures pour vaincre nos passions.

Ayons donc « les reins ceints » (1) afin, lorsque le Bien-Aimé viendra « pour cueillir les (2) lis », qu'il nous introduise dans le jardin céleste et nous place dans le chœur des âmes pures « qui suivent l'Agneau partout où il va (3). »

1. *Luc.*, XII, 35. — 2. *Cant.*, VI, 1. — 3. *Apoc.*, XIV, 4.

VINGT-QUATRIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et le Don du Saint-Esprit.

Ego rogabo Patrem et alium Paracletum dabit vobis Spiritum veritatis.

Je prierai le Père et il vous donnera un autre soutien... l'Esprit de vérité.

Joan., XIV, 16-17.

« FAISONS l'homme à notre image et ressemblance [1], » tel est le décret souverain porté par les trois personnes divines. Pour les autres créatures, Jehovah dit et les mondes sortent du chaos, avec leurs distinctions, leurs lois et leurs forces. Quand il s'agit de créer l'homme, futur roi de ces mondes, on dirait que Dieu se recueille, qu'il se tient un conseil mystérieux dans sa vie intime. Sur le front de cet être privilégié, il y aura, non seulement le signe de la Divinité, mais l'image même des trois personnes divines. Chacune lui donnera sa marque.

De même, quand il est question de créer « l'homme nouveau », l'homme surnaturel et chrétien, les trois Personnes divines veulent imprimer sur sa face les traits distinctifs de leur opération propre. Pour accomplir l'œuvre gigantesque du salut des âmes, la Trinité entière se met en travail.

1. *Genes.*, I, 26.

Ah ! cette œuvre est digne de toute l'action de Dieu ! Ses deux attributs de miséricorde et de justice y atteignent de telles hauteurs qu'il semble que lui-même, avec sa toute-puissance, ne pourrait leur donner plus de splendeurs, ni unir leurs baisers dans des régions plus élevées.

Le Père éternel, dans un suprême excès de sa justice et un suprême excès de son amour, décrète que le salut des hommes se fera par l'abaissement, les souffrances et la mort de son Fils bien-aimé.

Obéissant au décret du Père éternel et saintement animé des sentiments de justice et d'amour qui le font porter, le Fils unique de Dieu se dévoue à la mort. Au temps fixé par son Père, il descend du ciel, s'incarne dans le sein d'une Vierge et meurt sur la croix. Puis, vainqueur de la mort, il remonte glorieusement au ciel y ramenant avec sa sainte humanité, les prémices de la race humaine. Depuis Adam, l'Esprit mauvais était le prince du monde qu'il avait conquis ; Jésus renverse son pouvoir par sa mort, il le cloue avec lui sur la croix. Son sang répandu mérite pour tous les hommes la grâce de le vaincre à leur tour, chacun dans sa personne.

C'est cette victoire personnelle, cette mort de l'Esprit mauvais dans chaque âme, par l'application immédiate des mérites du sang Rédempteur, qu'il faut réaliser. Qui fera cette

grande œuvre ? Qui opérera dans les âmes ce travail de sanctification et de salut ?

La fécondité divine n'est pas épuisée. Entre le Père et le Fils, procédant de l'un et de l'autre, il y a l'amour qui les unit, la troisième Personne de la Sainte-Trinité, le Saint-Esprit. C'est lui, l'agent invisible de la sanctification, lui qui doit entrer en lutte avec l'Esprit mauvais et détruire son royaume.

Établis, par la miséricorde de Dieu, dans l'état surnaturel, qui est ordonné à la vision béatifique de l'éternité, nous recevons par le baptême les moyens nécessaires pour atteindre cette fin, supérieure à nos forces naturelles. Dieu, en nous adoptant pour ses enfants, par la communication de la grâce, image et participation réelle, quoique amoindrie, de la nature divine, crée dans nos âmes des principes premiers, sources des opérations de vie surnaturelle que nous devons accomplir.

De même que dans l'ordre naturel, nous avons les principes premiers qui sont la base de toute intelligence et de toute volonté ; sans lesquels un homme est déchu de sa dignité d'être raisonnable, ne distinguant ni le vrai, ni le bien, ni le mal, comme les malheureux privés de raison ; de même dans l'ordre surnaturel nous avons la foi, l'espérance et la charité, filles de la grâce sanctifiante, principes premiers destinés à nous faire connaître, espérer et aimer Dieu d'une manière surnaturelle.

De même encore que dans l'ordre naturel, les vertus diverses, acquises par la pratique et l'expérience, sont un secours puissant pour diriger notre raison et notre volonté, ainsi, dans l'ordre surnaturel, les vertus infuses, faveurs gratuites de la bonté de Dieu, viennent en aide à la faiblesse de notre âme qui, malgré les lumières de la foi, les consolations de l'espérance et l'énergie de la charité, défaille à chaque pas et menace de perdre la fin suprême qu'elle doit atteindre.

De plus, Dieu a pourvu à la faiblesse des vertus théologales et infuses réunies — faiblesse provenant non de leur source divine, mais de la nature infirme qui les reçoit, — en mettant à notre disposition un principe vital d'opération que rien d'humain ne peut affaiblir, le Saint-Esprit. C'est lui qui donne aux vertus théologales et infuses toute leur énergie, et conduit les âmes au salut éternel d'une manière parfaite. Dieu le répand dans les cœurs comme un moteur suprême, capable de leur imprimer une direction sûre, sans trouble et sans écart, vers le bien éternel. Cette motion spéciale, immédiate du Saint-Esprit demande dans les âmes des dispositions en rapport avec elle ; certaines perfections les rendant souples et dociles, ces perfections sont les dons du Saint-Esprit.

Avec ces dons, le chrétien est armé de toute pièce et peut combattre, certain de

vaincre, l'Esprit mauvais ; ils tendent, pour ainsi dire, les voiles au souffle divin et l'âme n'a plus qu'à se laisser diriger doucement et fortement vers le ciel, sûre d'arriver au port.

Aussi le divin Maître, près de quitter ses Apôtres, revient sans cesse sur la promesse du don précieux du Saint-Esprit. Sa mission personnelle est terminée, à l'Esprit-Saint de faire désormais l'œuvre qui lui est propre : la sanctification intérieure. Le combat s'engage.

Le Saint-Esprit est le grand Illuminateur.

Par suite de sa dépravation, l'Esprit mauvais est devenu « l'esprit d'erreur, le père du mensonge [1] », le prince des ténèbres. Son rôle, dans le monde moral, est le rôle de la nuit dans le monde physique, il obscurcit, il voile tout ce qui touche aux vérités divines. Dieu le gêne, il veut continuer avec lui, cette lutte de préséance et d'autorité qui l'a précipité dans les enfers. D'où cette tentation insidieuse et perfide de nos premiers parents, qui procède par une négation de la parole de Dieu et une promesse mensongère [2]. Vainqueur, le démon prend possession de la race humaine, elle est sienne, il la fait à son image. Rien n'échappe à sa tyrannie ; il détruit tout : connaissance de Dieu, devoirs envers lui, science du bien et du mal, idée d'une vie future pour la récompense et le châtiment,

1. *Joan.*, VIII, 44. — 2. *Genes.*, III, 4.

tout est anéanti, travesti, défiguré. Les dieux se multiplient selon ses caprices, répandant autour d'eux par le culte sensuel et immoral qu'ils exigent, la corruption la plus effrayante. C'est le triomphe de l'Esprit mauvais.

Le Saint-Esprit au contraire est l'esprit de vérité (1). Procédant du Père et du Fils, il possède la science du Père et du Fils, sans distinction de temps ou de mesure, égal à tous deux. Cette vérité divine le Saint-Esprit a pour attribut spécial de la communiquer. Il est essentiellement révélateur.

Les dons de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil, chacun selon son mode, sont pour l'âme des foyers de lumière. Pour pénétrer les mystères divins, scruter les obscurités de la foi, avancer dans la connaissance de Dieu, aucune leçon ne vaut celle du Saint-Esprit. A son école, tous les secrets du ciel sont dévoilés et une humble femme en sait plus, en un instant, que les grands docteurs, qui pâlissent sur leurs livres de science. Son enseignement, même le plus profond, ne demande ni science humaine, ni esprit distingué, ni culture intellectuelle, il agit par le dedans, il pénètre comme par infusion, sans détour, sans raisonnement : on voit ! c'est quelque chose de l'intuition, de la vision droite, simple des Anges.

1. *Joan.*, XIV, 17.

Pour cette science merveilleuse, la meilleure préparation est la préparation du cœur. Droiture, pureté, simplicité, désir et amour de Dieu, voilà ce que le Saint-Esprit exige pour répandre ses lumières, et quand il trouve un cœur bien disposé, ses illuminations n'ont plus de borne, elles se précipitent par torrents. Témoins les Saints du christianisme : souvent de pauvres filles, dépourvues des dons naturels de l'intelligence, sans culture, ont ravi par leur doctrine les Docteurs les plus éminents. Témoins surtout les Apôtres mêmes du Sauveur, ces pêcheurs de Galilée, à l'esprit étroit et fermé, qui ne comprenaient rien à ses enseignements et surtout au royaume qu'il voulait fonder par sa mort (1).

A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils sont transformés. Leurs yeux sont ouverts, ils voient ! Ils voient ce qu'était au milieu d'eux Jésus de Nazareth, avec lequel ils ont vécu si familièrement, le Fils de Dieu ! ils voient la grandeur, la sublimité de sa mort pour le salut des âmes ; ils voient qu'en lui seul et par lui seul les peuples sont appelés à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir : il est l'unique porte du ciel. Ils voient, ils savent, ils parlent, rien ne peut leur fermer la bouche. On les traîne devant les tribunaux, on les fouette comme des malfaiteurs : tuez-

1. *Luc.*, XVIII, 34.

nous, disent-ils, si vous le voulez, mais nous ne pouvons pas nous taire (1). Et ils se laissent crucifier, décapiter, écorcher vifs plutôt que de se taire.

O Lux Beatissima (2) !

L'Esprit-Saint est le grand Consolateur (3).

L'Esprit mauvais ne répand l'erreur dans l'intelligence que pour corrompre le cœur. Ce qu'il veut ce n'est pas tant le règne sur les idées que la domination sur la volonté. Il se pose devant les hommes comme la source du bonheur, certain de les surprendre plus facilement en faisant miroiter devant leurs yeux l'espérance de la joie. Tout lui est bon pour asservir. Notre chair et notre sang sont dans ses mains, il en fait ses instruments les plus dociles et les plus aimés des jouissances trompeuses. Il attise le feu des convoitises sensuelles, il excite les passions déréglées disant : là est le bonheur, là est la joie, mangez de ce fruit, vous serez comme des Dieux (4).

La science du Saint-Esprit, s'appuyant sur les dispositions du cœur et non sur les qualités de l'intelligence, a un effet direct sur le cœur lui-même. Elle n'est pas une science spéculative, simple ornement de l'esprit, elle est avant tout une science pratique, en ce sens qu'elle donne toujours une impulsion à

1. *Act.*, IV, 20. — 2. Prose *Veni Sancte Spiritus.* — 3. *Joan.*, XIV, 16. — 4. *Genes.*, III, 5.

la volonté. Elle montre le bien et le fait aimer ; elle dévoile Dieu et le fait servir ; elle indique l'éternité et la fait désirer.

Souvent, loin d'élever la volonté, la science humaine l'abaisse en lui donnant l'enflure de l'orgueil ; la science Théologique elle-même, divine dans ses objets, humaine par sa méthode, n'a point le pouvoir direct et efficace d'améliorer le cœur ; la science du Saint-Esprit seule fait les saints. Il se met à l'encontre des jouissances mensongères, proposées par l'Esprit mauvais, et incapables de donner aux âmes la vraie consolation du bonheur. Ajoutant aux dons illuminateurs de la foi, le don de la Piété pour le cœur, il les élève à des joies plus pures, les seules et vraies joies qui ne laissent aucun remords du passé et ne causent aucune crainte pour l'avenir.

La Piété est le goût des choses de Dieu. Elle emporte avec elle une certaine tendresse plus amoureuse qui communique à la charité des attentions plus délicates et des ardeurs plus généreuses. Dieu n'est pas pour la piété, le Dieu créateur, souverain seigneur et maître de toute chose, à qui est dû : adoration, honneur et gloire, devant la majesté duquel toute créature s'abîme et s'anéantit, ceci regarde la vertu de religion. La piété voit Dieu comme un Père plein de bonté et de miséricorde ; sa justice est voilée, sa grandeur évanouie, c'est le Père qu'elle regarde, elle ne lui dit que ce

nom : *Abba ! Pater* (1), Père, Père ! Elle lui tend ses bras comme un enfant les tend à son père, sûre que son étreinte sera reçue et rendue avec bonheur. Elle tient de la passion dont elle a toutes les délicatesses, les préoccupations et les prévenances. Plaire au Père céleste, lui être agréable, ne jamais le contrister, se dévouer pour sa gloire, et s'oublier toujours c'est sa vie, vie toute d'amour, incomprise de ceux qui ne la connaissent pas, insultée, méprisée par les esclaves de l'Esprit mauvais, mais si heureuse avec son Dieu ! Si heureuse que les jouissances sensuelles ne sont rien à côté du bonheur qu'elle procure.

Da amantem et sentit quod dico.

Où l'Esprit mauvais ne peut offrir aucune consolation, dans la douleur et l'angoisse, ce pain quotidien de l'humanité, la piété a le baume le plus exquis et le plus salutaire. Elle renverse l'équilibre ordinaire de la joie. Selon le monde et ses maximes, filles de l'Esprit mauvais, jouir et souffrir s'excluent mutuellement. Sous la douce motion de la piété, souffrir n'est plus pour personne un désespoir, pour beaucoup, pas même une tristesse, et pour quelques-uns, souffrir devient une joie. Quelle joie ! Ceux qui ont souffert pour l'amour d'un être bien-aimé peuvent se faire une idée de la joie profonde, intime qu'il peut

1. *Rom.*, VIII, 15.

y avoir à souffrir pour Dieu, quand Dieu est l'être aimé par excellence.

Pour les Saints, qui ne sont que les vrais chrétiens, souffrir est une passion : « Ou souffrir, ou mourir (1) ! »

Qui ne se rappelle les cris d'amour et d'enthousiasme d'Ignace, le saint martyr, condamné à être dévoré par les bêtes, pour l'amour de JÉSUS :

« Qu'il me soit donné de jouir de ces bêtes féroces ! je les veux affamées, ardentes à me dévorer, comme alléchées par leur proie... si elles n'osent pas m'approcher, je leur ferai violence, je les forcerai à me dévorer... Que je trouve le Christ, il me suffit ! Je suis le froment du Christ, que je sois moulu par la dent des bêtes, pour devenir un pain immaculé, digne de lui (2) ! »

Consolator optime ! Dulcis hospes animæ, dulce refrigerium (3) !

Le Saint-Esprit est le grand Lutteur (4).

L'erreur et la corruption, dons perfides de l'Esprit mauvais, atteignent surtout la volonté humaine. C'est une blessée. Puissante, libre de toute chaîne, dans le principe, quand elle était vierge de toute alliance avec le mal, elle subit l'esclavage de son vainqueur, et ses forces natives se sont amoindries. Libre, elle l'est toujours, puissante, elle ne l'est plus.

1. Sainte Thérèse. — 2. *Epist. Sti Ign. ad Rom.* — 3. Prose *Veni Sancte.* — 4. *Act.*, I, 8.

Elle connaît le bien et le désire instinctivement comme elle connaît le mal et le hait en tant que mal ; mais, pour l'un, elle défaille et ne peut l'accomplir, pour l'autre, elle le fait comme attirée vers lui par un aimant secret.

« Deux amours, dit saint Augustin, ont bâti deux cités : l'amour de soi, jusqu'au mépris de Dieu, a bâti la cité du mal, l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi, a bâti la cité du bien (1). » L'Esprit mauvais est l'architecte de la cité du mal, l'Esprit-Saint l'architecte de la cité du bien. Tous deux sont en présence dans l'âme pour prendre possession définitive de la volonté. Chaque cœur d'homme est un champ de bataille où les deux Esprits se disputent pied à pied, sans trêve ni merci, la victoire finale.

Pour fortifier davantage notre volonté débile, déjà sanctifiée par la grâce, dirigée par la charité, soutenue par les vertus infuses et malgré tous ces secours divins, lâche dans le combat et sans cesse disposée à trahir l'amour de son Dieu, le Saint-Esprit lui communique deux dons précieux, sources d'énergie invincible : la crainte et la force. Tous deux concourent au même but, qui est la perfection de la charité.

La crainte, non pas cette crainte purement servile de l'esclave qui ne voit que le bâton

1. S. Aug. *De Civ. Dei.*

du maître ; non pas même cette crainte initiale dont le regard se partage entre la justice et la bonté, regard à demi voilé, qui n'est que le commencement de la sagesse, mais la crainte amoureuse de l'enfant qui aime son Père céleste, a conscience de sa bonté infinie et, à aucun prix, ne voudrait être séparé de lui.

Être séparé de Dieu si bon, si aimant ! non, plutôt tout sacrifier, tout souffrir, plutôt mourir ! Telle est la crainte filiale qui dispose merveilleusement la volonté, par un accroissement de charité, à lutter contre le mal. Elle semble dire à la force : c'est Dieu que j'aime, Dieu que je veux posséder, combats pour moi.

La Force, ah ! comme le Saint-Esprit a le secret de la répandre dans l'âme. Quand il est présent, rien ne lui résiste. Ce qu'il veut, il le fait.

La Force ! ils l'ont reçue ces Apôtres peureux, timides, habitués à fuir et à se cacher. Le Maître leur avait dit : « Vous recevrez la Force du Saint-Esprit et vous serez mes témoins à Jérusalem [1], » à Rome, devant les nations, les princes et les Césars, vous serez mes témoins, dussiez-vous mourir, et ils ont été les témoins du Maître, ils sont morts pour lui.

La Force ! ils l'ont reçue ces martyrs de l'Église primitive qui ont lassé par leur patience et leur courage indomptable la rage de

1. *Act.*, I, 8.

leurs bourreaux. « Retourne, disait à son juge le diacre saint Laurent étendu sur des charbons ardents, c'est cuit, retourne et mange (1) !... »

La Force ! ils l'ont reçue ces saints Pontifes et confesseurs qui ont pratiqué les plus sublimes vertus, donnant à Dieu toute l'énergie de leur âme et de leur corps dans un labeur incessant et des tribulations sans nombre.

La Force ! elles l'ont reçue ces humbles femmes, inconnues du monde ou méprisées par lui, vivant dans la chair comme des Anges et s'offrant à Dieu comme des victimes d'expiation pour les hommes, par leurs austérités et leurs souffrances.

Cité royale du bien où l'Esprit-Saint, ce vaillant lutteur, fait régner l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi, perfection suprême de la charité.

O saint et divin Esprit, don inestimable du Cœur de Jésus, ô Illuminateur, ô Consolateur, ô Lutteur invincible, daignez descendre dans nos cœurs ! Illuminez, consolez, luttez afin que nous aussi, rameaux affaiblis de cet arbre vigoureux qui est le Christ et dont vous êtes la sève, nous aimions Dieu de tout notre cœur jusqu'au mépris de nous-mêmes.

Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium ! Amen (2).

1. *Act. S. Laurent.* — 2. Prose *Veni sancte.*

VINGT-CINQUIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et la prière.

Factus in agonia prolixius orabat. — Entré en agonie Il priait plus longuement. *Luc*, XXII, 43.

JÉSUS-CHRIST est prêtre, l'unique prêtre, parce que les autres prêtres ne le sont que par lui.

Son appel au sacerdoce lui vient immédiatement de Dieu comme de sa consécration. S'il se fait homme, c'est par la volonté de Dieu, et se faire homme, pour le Verbe éternel, c'est se faire prêtre.

« Le Christ ne s'est pas élevé de lui-même au sacerdoce, dit saint Paul, mais celui qui lui dit éternellement : Tu es mon Fils, aujourdhui je t'engendre, lui dit aussi : Tu es prêtre pour l'éternité (1). »

C'est le même Dieu qui le déclare solennellement et en même temps, son Fils et son Pontife, son Fils en tant qu'il est en tout semblable à lui par sa nature divine ; son Pontife, en tant qu'il prend une chair humaine, capable de s'humilier.

Ce même Dieu, — Père, Fils et Saint-Esprit — donne à l'humanité sainte du Christ la consécration sacerdotale. Ne cherchons

1. *Heb.*, V, 5, 6.

point d'huile matérielle, symbolique, pour oindre le Fils de Dieu, ici tout est vérité, divin, infini. Par le fait même de l'Incarnation, l'humanité du Christ est sanctifiée, consacrée. Elle reçoit, non point un écoulement, une participation de l'onction sacerdotale, elle en reçoit la plénitude. Le Verbe incarné est « l'oint » le « Christ » par excellence, parce qu'il possède la source même de l'onction, le Saint-Esprit. — *Unxit eum Deus Spiritu Sancto* (1). —

Si Jésus-Christ est prêtre, il doit en exercer les fonctions. Or, la fonction principale, ordinaire, quotidienne du prêtre, c'est la prière. Établi comme médiateur officiel et public entre Dieu et les hommes, il doit intercéder pour eux (2).

Qui est médiateur comme le Christ ? lui, qui, par la double nature dont il est revêtu, fait l'union la plus étroite entre la Divinité et l'humanité. Il est le lien, la relation, le rapport nécessaire de Dieu et des hommes. Par lui, et par lui seul, Dieu communique avec nous et nous permet de communiquer avec lui. La prière est donc essentielle à Jésus, une fonction de nature comme le battement régulier, normal de son Cœur.

Aussi, à peine saint Paul a-t-il révélé la divine consécration sacerdotale du Christ, qui

1. *Act.*, X, 38. — 2. *Heb.*, V, 1.

le constitue Pontife et Médiateur entre Dieu et les hommes, qu'il nous le montre immédiatement priant Dieu son Père... Aux jours de sa vie mortelle dans la chair, Jésus a offert ses prières et ses supplications, avec des gémissements et des larmes, à Celui qui pouvait le sauver de la mort, et il a été exaucé (1). »

Le divin Maître avait, dans l'intime de son âme, une prière continuelle, car son esprit et son cœur étaient sans cesse pénétrés de la présence de Dieu, et entretenaient avec lui des relations de pensée et d'amour que rien ne pouvait interrompre. Cependant, pour notre instruction, il a voulu marquer certains moments de sa vie, certains actes plus importants par une prière publique. Ainsi l'Évangile nous le montre se levant de grand matin et se retirant à l'écart pour prier ; une autre fois, ayant renvoyé le peuple qui le suivait, il gravit une montagne et y prie dans la solitude ; de même, avant de faire le choix de ses Apôtres, il se retire et passe toute la nuit en prière (2). Pendant le jour, le Maître se donnait aux hommes, répandant autour de lui sa doctrine et ses miracles ; mais, le soir venu, après quelques instants de repos accordés à la faiblesse du corps et à l'intimité avec ses Apôtres, il était tout entier à Dieu son Père. Il avait ses retraites préférées bien con-

1. *Heb.*, v, 7. — 2. *Luc.*, vi, 12.

nues de ses amis, entre autres, le jardin des Oliviers où Judas savait le trouver avec certitude, la nuit, pour le livrer à ses ennemis.

Pour qui priez-vous, ô mon bon Maître ?

Prier, dit saint Thomas, c'est manifester à Dieu les désirs de notre volonté afin qu'il daigne les réaliser (1).

Quels étaient donc les désirs de JÉSUS, ces désirs qu'il soumettait à son Père et dont il demandait le plein accomplissement ? Pour lui-même, le Maître n'avait aucun désir, si ce n'est celui de s'immoler à la volonté souveraine de son Père. Même quand il paraît supplier pour sa Personne ; quand il implore la bonté et la puissance de son Père pour obtenir la gloire de sa Résurrection, il ne le fait que par un sentiment profond d'humilité, non par un aveu de faiblesse ; il le fait, non pas pour s'attribuer à lui seul la gloire du triomphe, mais pour donner à sa chair le pouvoir de communiquer à la nôtre les mêmes espérances et les mêmes honneurs. C'est toujours notre bien et notre bonheur qu'il a en vue. Nous sommes son unique préoccupation, tous ses désirs aboutissent à notre salut.

Pendant le cours de sa vie, le divin Sauveur n'a pas cessé d'interpeller Dieu, son Père, en notre faveur ; mais au moment suprême où il s'offre à sa justice comme une victime

1. D. Thom. 2ª 2æ, q. 89, art. I.

dévouée qui n'attend plus que le glaive du bourreau, sa prière devient plus ardente ; elle a tant à demander pour nous.

Pendant que Judas se prépare à la trahison, le Maître sort du Cénacle avec les Apôtres et, selon sa coutume, se retire sur le mont des Oliviers, traversant le torrent de Cédron, comme David l'avait traversé, fuyant la révolte d'Absalom, pieds nus, la tête voilée et pleurant. Il fait nuit. L'angoisse, mêlée d'une tristesse profonde, envahit peu à peu l'âme du Sauveur. Aux grandes douleurs, il faut la solitude. Jésus laisse ses Apôtres, n'en prenant avec lui que trois, les plus aimés, pour être les témoins de son agonie ; il s'éloigne même de leur société, à la distance d'un jet de pierre et seul, en présence de son Père, il ouvre son âme aux flots tumultueux et amers de la douleur (1).

Pauvre bon Maître !

A deux genoux, le front humilié, courbé vers la terre comme sous un poids accablant, Jésus prie. Il prie son Père et pendant sa prière, l'angoisse, la tristesse, l'ennui, l'épouvante, ces passions désespérantes qui broient le cœur le plus généreux se précipitent sur lui.

Cœpit tædere, pavere (2), *contristari et mœstus esse* (3).

1. *Luc.*, XXII, 39 et seq. — 2. *Marc.*, XIV, 33. — 3. *Matth.*, XXVI, 37.

Pendant de longues heures, le Sauveur en savoure goutte à goutte toute l'amertume, comme pour savoir par expérience, jusqu'à quel point un cœur d'homme peut souffrir.

Devant ses yeux, passe la vision horrible des tortures de sa douloureuse Passion. Il voit tout, il saisit tout avec une vérité, une pénétration que rien ne trouble, rien n'amoindrit, à raison même de la perfection de son imagination et de ses sens. Tout lui est présent : et la trahison de Judas, et les outrages d'une valetaille soudoyée, et les cruautés de la flagellation, et les horreurs du couronnement d'épines, et cette marche lamentable vers le calvaire, et ces clous qui lui percent les mains et les pieds, et ces trois heures d'agonie sur la Croix dans l'abandon et le délaissement de Dieu même, tout ! Cette vision, elle est là devant lui, devant ses sens épouvantés qui se pâment d'horreur, qui reculent terrifiés, qui supplient, qui conjurent demandant grâce ! Pitié ! Pitié !

Et Jésus prie toujours. Il laisse la tempête s'agiter dans la partie sensible de sa nature, non par impuissance, mais par amour. Que les impies se scandalisent de votre faiblesse, ô mon Sauveur ! Pour nous, c'est ainsi que nous vous aimons ; votre cœur est comme notre cœur, il a horreur de la souffrance et peur de la mort, vous êtes vraiment notre frère et notre chair !

« Père, s'écrie le divin agonisant, Père, que ce calice s'éloigne de moi (1) ! »

C'est le cri de la nature.

« Cependant que ta volonté soit faite (2) ! »

C'est le cri de la raison, de la grâce, de la Divinité. Et ainsi JÉSUS ne laisse à sa nature éplorée aucune lueur d'espérance : souffrir et mourir, il le faut. Il ne montre à son cœur l'horrible vision des douleurs qui l'attendent que pour l'assurer que malgré ses répugnances et ses craintes, il boira le calice jusqu'à la lie.

JÉSUS prie toujours.

Il demande à son Père que les souffrances qu'il accepte soient pour nous une source intarissable de patience et de force. Combien est grande dans notre être la capacité de souffrir, et de quelle énergie nous avons besoin pour ne pas désespérer, JÉSUS le sait. Il sait aussi la terreur que la mort répand autour d'elle, et il supplie son Père de nous accorder la grâce de bien mourir.

C'est le premier calice. Il est accepté, il est bu, JÉSUS se relève et revient, triste jusqu'à en mourir (3), trouver ses disciples ; ils dorment ! Cette indifférence lui est poignante : « Simon, dit-il, tu dors, tu n'as pas pu veiller une heure avec moi !... Veillez et priez afin

1. *Matth.*, XXVI, 39. — 2. *Matth.*, XXVI, 40 et seq. — 3. *Matth.*, XXVI, 38.

que vous n'entriez pas en tentation, l'esprit est prompt mais la chair est faible (1). »

Puis le Sauveur s'éloigne de nouveau. Il continue sa douloureuse prière.

Une seconde vision, plus terrifiante que la première, redouble les angoisses de son agonie. Sur son âme, pleine de la sainteté divine, Jésus voit la honte de tous les péchés dont il assume la responsabilité.

« Il nous est apparu, dit Isaïe, comme un lépreux, comme un misérable que la vengeance divine a frappé et humilié. Ce sont nos iniquités qui ont attiré sur lui ces coups terribles ; il a été broyé à cause de nos crimes (2). »

Jésus devient pécheur, le plus grand des pécheurs, l'unique pécheur devant Dieu. Ces crimes, ces abominations dont la terre a été souillée depuis le péché d'Adam, et dont la justice divine exige la réparation, qui les a commis ? Ce n'est pas vous, ô Sauveur très saint, et cependant, quand Dieu cherche les coupables, il n'en voit qu'un et c'est vous ! C'est vous, parce que vous êtes substitué aux vrais coupables. Jésus le reconnaît, il confesse, par son attitude humiliée, par la honte qui lui couvre le visage, par ses larmes et ses gémissements, qu'il est coupable et qu'il mérite le châtiment sans pitié ni miséricorde. Il n'ose

1. *Matth.*, XXVI, 40. — 2. *Is.*, LIII.

lever ses regards vers le ciel, car il sait que la vengeance de Dieu a l'œil sur lui, et il baisse, il baisse la tête comme un scélérat, avouant l'horreur de ses forfaits. Scélérat, ô Jésus ! — *Et cum sceleratis reputatus est* (1). —

Cette responsabilité de nos fautes volontairement assumée est pour le Cœur de Jésus la source d'une douleur infinie.

Chargé des péchés du monde, il veut, pour en obtenir le pardon, avoir une contrition proportionnée à leur nombre et à leur énormité. Qui pourra sonder cet abîme de douleur ? Les lumières de son intelligence divine lui découvrent avec netteté, précision, toute la malice de nos fautes; l'amour ineffable qui l'unit à son Père lui fait ressentir une horreur invincible, de nature, pour le péché dont la seule pensée révolte son infinie perfection, et malgré ces lumières et cet amour, il se voit pécheur... son Cœur se fond dans une douleur indicible, criant à Dieu, miséricorde et pardon.

« Père, s'écrie-t-il, que ce calice s'éloigne de moi (2) ! »

Quel calice, ô mon bon Maître? Vous ne voulez donc plus vous sacrifier pour nous ? Loin de Jésus, cette pensée! Le calice qu'il répugne à boire, c'est la dureté de notre

1. *Is.*, LIII, 12. — 2. *Matth.*, XXVI, 39.

cœur, c'est notre vie criminelle, sans frein, sans remords, qui nous conduit à l'impénitence finale, sans espérance de pardon.

« Que ce calice s'éloigne de moi !

Et il prie, le bon Maître, il prie avec larmes et sanglots afin d'attendrir son Père, et d'obtenir pour nous, malgré nos crimes, le don précieux du repentir dont l'impétuosité et l'amertume lui brisent en ce moment le cœur.

C'est le second calice.

Épuisé, Jésus se relève et revient vers ses Apôtres, ils dorment toujours (1). On dirait que plus l'agonie de leur Maître devient atroce, plus ils sont appesantis et indifférents, comme pour lui donner un avant-goût du troisième calice qui lui reste à boire, le calice de notre ingratitude.

Une troisième fois, le Sauveur s'éloigne et reprend sa prière. La justice divine lui réserve une vision dernière qui achève, par l'angoisse qu'elle produit dans son cœur, l'accablement de la victime.

L'ingratitude se mesure à la dignité du bienfaiteur, à la grandeur du bienfait et à la bassesse de celui qui le reçoit. Sous ce triple aspect, l'ingratitude des hommes envers le Sauveur est la plus noire et la plus honteuse. Le bienfaiteur, c'est le Fils de Dieu, devenu par amour le Fils de l'homme, mourant sur la

1. *Matth.*, XXVI, 43.

croix pour donner à une race déchue, condamnée à jamais, le bonheur même de Dieu.

Chose incroyable ! cette race déchue et sauvée par l'amour incomparable de Dieu n'aime pas le Dieu qui se sacrifie pour elle. Jésus aime les hommes jusqu'à la folie, les hommes ne croient même pas à son amour. Qui aime Jésus-Christ ? Qui l'aime vraiment de tout son cœur, vivant et mourant pour lui ? Il est vrai, des cœurs l'ont aimé et l'aiment encore d'un amour profond, mais que leur nombre est restreint ! Quel petit troupeau !

Un jour, le Maître guérit dix lépreux et les envoya au prêtre qui, selon la loi de Moïse, devait leur délivrer l'attestation légale de leur guérison et leur permettre de rentrer ainsi dans la société. Un seul revint à lui pour le remercier. « Les neuf autres, dit Jésus, n'ont-ils pas été guéris, où sont-ils donc (1) ? »

Cette parole douloureuse de reproche, le Sauveur n'a-t-il pas le droit de la dire à tous ceux qui, oublieux de son amour infini, n'ont pour lui aucun sentiment de reconnaissance? N'est-il pas mort pour tous les hommes? Tous n'ont-ils pas été aimés d'un égal amour, rachetés du même sang ? Où sont-ils ?

Ingrats ! ceux qui aiment Jésus avec mesure et lui préfèrent les jouissances humaines,

1. *Luc.*, XVII, 12 et seq.

cœurs divisés, épars, qui ne donnent à Dieu qu'une partie d'eux-mêmes, et la reprennent souvent.

Ingrats ! ces indifférents que l'amour du Sauveur laisse insensibles ; le divin Crucifié est devant leurs yeux, il leur tend ses bras meurtris ; toutes ses plaies semblent leur crier : je vous aime! rien ne répond dans leur cœur, ils passent devant sa croix sans foi et sans amour.

Ingrats, ces hommes pervers, impies, que la pensée du « Galiléen » poursuit, non comme une pensée d'amour, mais comme une pensée de haine. Haïr JÉSUS-CHRIST! est-ce possible ? Oui, il y a des hommes qui ont la haine du CHRIST-Sauveur, haine froide et implacable. Ils lui font une guerre acharnée, avides de tuer dans les âmes son culte et son amour, comme ils l'ont tué lui-même sur la croix.

Hélas ! quelle vision lamentable que la vision de ces timides et de ces lâches qui le délaissent comme les Apôtres ; de ces traîtres qui le livrent comme Judas ; de ces apostats qui le renient comme Pierre ; de ces sectaires qui le crucifient comme les Pharisiens !

Qu'il est amer ce calice, ô mon bon Maître! « Père, s'écrie JÉSUS, Père, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Et le Sauveur accablé, défaille, la face contre terre, baigné d'une sueur de sang qui

ruisselle le long de son visage (1). Il prie, il prie longuement, comme pour implorer avec plus d'instance la miséricorde de Dieu, sur les ingrats qui l'abandonnent et le persécutent. Ah ! priez, priez, ô mon Sauveur bien-aimé ! priez afin que jamais nos cœurs ne vous trahissent.

La prière de Notre-Seigneur a obtenu les grâces dont nous avons besoin pour nous sanctifier et nous sauver. N'oublions jamais cependant que pour recevoir ces grâces de sanctification et de salut, il est absolument nécessaire d'unir notre prière à la prière de Jésus.

Nul ne peut être sauvé sans prier. Dieu a posé cette loi universelle que ses grâces ne nous seront accordées que si nous les demandons par la prière. Prier, c'est reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous et notre absolue dépendance ; cette reconnaissance de ses droits et de notre misère Dieu l'exige de toute créature raisonnable, sous peine de la laisser à ses propres forces, dont l'énergie impuissante ne peut ni donner le courage de combattre les passions mauvaises, ni assurer la victoire.

Celui qui prie, aussi misérable soit-il, peut tout attendre de la bonté de Dieu ; celui qui ne prie pas n'a rien à espérer.

---

1. *Luc.*, XXII, 44.

VINGT-SIXIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et la Trahison de Judas.

Juda ! osculo Filium hominis tradis.... — Judas ! tu trahis le Fils de l'homme par un baiser. *Luc.*, XXII, 48.

LE vieillard Siméon, prenant le divin Enfant dans ses bras et le pressant sur son cœur, avait dit : « Celui-ci est un signe, il sera la ruine et la vie de beaucoup en Israël (1) ; partout où il paraîtra les cœurs manifesteront leurs pensées. » Prophétie ancienne et toujours nouvelle qui eut, au temps de la vie mortelle du Seigneur, sa pleine réalisation comme elle l'a encore aujourd'hui.

Jésus est un signe, c'est-à-dire qu'il représente une idée, l'idée de l'amour de Dieu, s'abaissant jusqu'à nous pour nous relever jusqu'à lui, par la pratique sincère de la vertu. Cette idée première, fondamentale est revêtue de formes variées sous lesquelles Dieu la manifeste ; il lui a tracé, pour la répandre dans le monde, un chemin de souffrances, d'humiliations et de mort où l'on rencontre assez de ténèbres pour avoir l'exercice et le mérite de la foi, et trop de lumières pour jamais la mettre en doute ou la dédaigner.

---

1. *Luc.*, II, 34, 55.

Aussi, quand Jésus paraît au milieu des Juifs, il fait une révolution. Il est seul, sans appui, sans force matérielle, inconnu la veille, n'ayant aucun précédent, ne relevant de personne, il parle et la Palestine est secouée, bouleversée.

«Quel est cet homme?» Question que toutes les bouches répètent. « Il est bon, » disent les uns. — « Non, disent les autres, c'est un imposteur, il trompe la foule (1). » — Mais comment un imposteur, un impie pourrait-il faire des miracles comme Jésus les fait? « Nous savons tous, disait l'aveugle-né aux Pharisiens, que Dieu n'exauce pas les pécheurs, et cependant cet homme, appelé Jésus, m'a mis un peu de boue sur les yeux, et je vois (2) ! » il est donc l'ami de Dieu.

Et ainsi, en face de ce Signe, la foule se divise, il y a scission. « La lumière, comme dit saint Jean, est dans le monde (3), » ceux qui aiment la lumière viennent à elle ; ceux qui ne l'aiment pas, la fuient. Les âmes simples, droites, pures viennent à Jésus : « il est bon, disent-elles ; les âmes perverses, hypocrites ne peuvent le supporter, pour elles, c'est un démon incarné (4) ! »

Dans le collège des Apôtres, nous trouvons un exemple terrible de cette incompatibilité absolue entre Jésus et le mal.

1. *Joan.*, VII, 12. — 2. *Joan.*, IX, 31. — 3. *Joan.*, I, 5. — 4. *Joan.*, VII, 20,

Judas, d'une petite bourgade nommée Kérioth, fut un des premiers disciples du Maître. Nature cupide et hypocrite, a-t-il été saisi et entraîné par le charme de sa parole? sous la douce influence de sa vertu, eut-il le désir sincère de corriger ses mauvais instincts, ou bien, entendant le Maître parler de la fondation d'un royaume, caressa-t-il l'espoir d'obtenir une place honorable et lucrative? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, il fut choisi pour être du petit nombre des préférés, des intimes du Sauveur et appelé à la dignité d'Apôtre. Comme tel, il vécut dans la familiarité la plus tendre avec lui, témoin de ses vertus, de sa bonté, des prodiges de sa puissance, initié à tous les secrets de sa doctrine.

Que se passa-t-il dans l'âme de ce malheureux? ses velléités de sainteté s'évanouirent promptement, et il ne songea plus qu'à tirer le plus de profit possible de son intimité avec le Maître. Son âme se ferme à la grâce divine, et la présence de Jésus lui-même n'a plus aucune influence sur lui. Est-il rien de plus épouvantable?

Vivre côte à côte avec Jésus, l'entendre tous les jours, le voir sans cesse multipliant ses bienfaits et ses miracles, et rester indifférent! Bien plus, par cet abus inouï de la bonté de Dieu, s'enfoncer toujours dans le crime et arriver à la haine du bien.

Qu'il est donc vrai que Dieu a pu nous

créer sans nous, mais qu'il ne peut nous sauver sans nous !

Judas, pendant les deux ou trois années de son intimité avec JÉSUS, dut nécessairement pour garder sa place parmi les Apôtres, se livrer à toutes les fourberies de l'hypocrisie. Tandis que ceux-ci, d'un esprit simple mais d'un cœur droit, se dépouillaient peu à peu, par leur contact journalier avec le Maître, de leurs faiblesses humaines, se transformaient, s'élevaient doucement à des idées plus justes et plus larges et s'habituaient à suivre ses exemples de vertu, lui, rebelle à tout bon mouvement, ancré dans ses mauvais instincts, descendait rapidement la pente fatale qui le menait à l'infamie.

JÉSUS cependant, témoin attristé des ravages que le mal faisait dans cette âme, ne lui ménageait pas les avertissements. Outre les enseignements qu'il donnait à tous sur le danger de perdre son âme et la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, et dont certaines paroles semblaient dirigées, comme un appel discret, vers l'apôtre infidèle, il avait pour lui, surtout à la fin de sa vie, des attentions particulières.

Il lui fait entendre clairement qu'il voit dans le fond de son cœur, qu'il lit ses pensées et prévoit sa chute. Un jour, après les promesses de l'Eucharistie, quand les Galiléens, surpris et rebutés par la pensée de manger sa

chair et de boire son sang, l'abandonnent en disant : « cette parole est trop dure (1) ! » le Maître se retourne vers ses disciples : « et vous, leur dit-il, m'abandonnez-vous aussi (2)? » Puis, jetant sur eux un regard de tendresse paternelle, il ajoute : « Ne vous ai-je pas choisis tous, et cependant l'un de vous est un démon (3). »

Rien n'y fait, Judas ne se jette pas à ses pieds pour implorer un pardon que le Maître lui aurait accordé avec tant d'amour.

Quand Madeleine verse sur les pieds de Notre-Seigneur un parfum précieux, Judas ne voit dans cet acte sublime qu'une prodigalité inutile, une perte d'argent. « Pourquoi cette perte, dit-il, il y en avait pour plus de trois cents deniers (4). » L'argent, rien que l'argent ! mais le repentir de Madeleine, mais ses larmes, mais la bonté et la délicatesse de Jésus, Judas ne voit rien, il ne sent rien, sa cupidité l'emporte. Son cœur s'est endurci comme la pierre, il est devenu « cette terre battue par la pluie, » sur laquelle la rosée de la grâce glisse et coule sans laisser de trace. C'est la stérilité, il est mûr pour la trahison.

Le vice a ses degrés comme la vertu et le cœur humain, malgré son effrayante perversité ne va pas d'un bond au fond de l'abîme. Judas dut avoir des moments d'angoisse et

1. *Joan.*, VI, 61. — 2. *Joan.*, VI, 68. — 3. *Joan.*, VI, 71. — 4. *Joan.*, XII, 5.

de remords, au milieu des tentations violentes qui l'assiégeaient au dedans, et des encouragements perfides qui l'entraînaient au dehors. Les âmes perverses, comme les âmes pures, se devinent mutuellement, et l'œil exercé des Pharisiens n'avait pas été sans remarquer la crise qui ravageait l'âme de Judas. Ils avaient avec lui des entrevues secrètes où ils excitaient, pour l'allécher, sa passion de l'argent. Enfin, un jour, las de lutter contre lui-même, obsédé par son avarice, et voyant que le royaume que voulait fonder le Maître n'était point celui de ses rêves ambitieux, Judas va trouver les Pharisiens et leur dit : « Que voulez-vous me donner ? et je vous le livrerai(1). » On lui promit trente sicles d'argent, le prix d'un esclave, environ cent cinq francs. Le traître accepta. C'était le mercredi, 5 avril (2).

Le lendemain soir, premier jour des Azymes, Judas est au nombre des convives, mangeant avec JÉSUS l'Agneau pascal. Le Maître est troublé par la vue du traître. Pris de pitié, il veut tenter encore une fois de l'arracher à l'abîme : « En vérité, dit-il avec tristesse, un de vous me trahira (3). » Lugubre parole qui jette la consternation dans l'âme des Apôtres. Effrayés, sachant que le Seigneur connaît le fond des cœurs, ils lui demandent, l'un après l'autre : « Maître, est-ce moi ? » — « C'est l'un

1. *Matth.*, XXVI, 15. — 2. Nous avons adopté la Chronologie du P. Didon. — 3. *Matth.*, XXVI, 21 et seq.

des douze, dit JÉSUS, qui met avec moi la main au plat. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon qu'il est écrit de lui, mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré ! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né. »

Judas ! ton crime est dévoilé, tu entends la menace terrible qui pèse sur toi, à deux genoux, malheureux, confesse ta faute, implore ton pardon, il est temps encore, le Maître t'invite, te presse... rien ! Judas reste impassible ; il a même l'audace de dire comme les autres : « Seigneur, est-ce moi ? » — « C'est toi, tu l'as dit. » Aucun des Apôtres n'entendit cette réponse du Maître, qui gardait, vis-à-vis du traître, la délicatesse la plus miséricordieuse.

Le festin continue. JÉSUS, déjà livré par Judas, se livre lui-même à ses Apôtres et à son Église, en instituant la divine Eucharistie.

« Ceci est mon corps livré pour vous [1], dit le Maître, mangez-en tous, » et Judas accepte et mange ce corps livré par lui. Puis : « ceci est le sang de la nouvelle alliance, buvez-en tous. » Judas boit le sang qu'il va répandre. Le démon est comme incarné en lui. JÉSUS est épouvanté : « et cependant, ajoute-t-il, la main du traître est avec moi à cette table. »

1. *Luc.*, XXII, 19 et seq.

Oui, à cette table, où il sert pour la première fois son corps et son sang, il y a le premier, le plus grand des traîtres qui commet le premier des sacrilèges.

« Malheur ! répète JÉSUS, à celui qui me trahira ! »

Le souper était fini, JÉSUS se leva, et lui « à qui le Père avait remis tout entre ses mains, lui qui était sorti de Dieu, quitta ses vêtements, mit un linge autour de ses reins, de l'eau dans un bassin et commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint (1). » Judas était présent, « Vous êtes purs, dit le Maître, mais non pas tous (2), » et il se met à genoux devant Judas, et il lui lave les pieds !

Peu après, le Seigneur reprend ses vêtements, et explique le grand acte d'humilité qu'il vient d'accomplir. La pensée du traître ne le quitte pas, elle le poursuit avec une angoisse indicible : « L'un de vous me trahira, répète-t-il. » Pierre n'y tient plus. Couché près de JÉSUS, il fait signe à Jean, qui avait la tête inclinée sur la poitrine du Seigneur, de lui demander le nom du traître. Jean dit tout bas : « Seigneur, qui est-ce ? » — « C'est celui, dit JÉSUS, à qui je présenterai du pain trempé. » Il trempa du pain et le donna à Judas l'Iscariote disant : « ce que tu fais, fais-le vite (3). »

1. *Joan.*, XIII, 3. — 2. *Joan.*, XIII, 10. — 3. *Joan.*, XIII, 24 et seq.

C'est fini. Le traître sort du cénacle, et à travers les ombres de la nuit, se rend à la maison où les ennemis du Sauveur l'attendent, pour consommer son crime. Tout est prêt, une troupe composée de soldats de la cohorte romaine et d'hommes soudoyés par les princes des prêtres est mise à sa disposition. Judas est à leur tête. Pour éviter toute méprise, il a soin de leur dire : « Celui que je baiserai, c'est lui, saisissez-le et emmenez-le soigneusement (1). »

Il va droit au mont des Oliviers, retraite préférée du Maître pendant la nuit et bien connue des siens. Il approche, entre dans le jardin. JÉSUS vient à sa rencontre : « Salut, Maître, dit Judas, et il lui donne un baiser. » — « Mon ami, qu'es-tu venu faire (2) ? dit JÉSUS. Judas ! tu trahis le Fils de l'homme par un baiser (3) ! »

Saisi, garrotté par les soldats, le Sauveur commence sa douloureuse Passion. Judas disparaît. La parole de son Maître est entrée comme un glaive dans son cœur. — « Judas! tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! » Elle est en lui, autour de lui, il l'entend sans cesse, elle l'épouvante... il erre comme un désespéré autour du palais de Caïphe où Celui qu'il a livré est jugé et condamné à mort. Il le voit frappé et outragé comme un

1. *Marc.*, XIV, 44. — 2. *Matth.*, XXVI, 50. — 3. *Luc.*, XXII, 48.

scélérat, et cette parole : « Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser, » cette parole lui revient sans cesse, il l'entend toujours... Soudain, il se précipite dans la salle où sont les princes des prêtres : « j'ai péché, dit-il, en livrant le sang innocent. » — « Que nous importe, répondent ses complices, c'est ton affaire (1) ! » Alors, hideux à ses propres yeux, fou de désespoir, il jette dans le Temple l'argent de sa trahison, s'enfuit et va se pendre ; « son corps creva par le milieu et ses entrailles se répandirent par terre (2) ».

Le malheureux ! il n'avait qu'un mot à dire, une larme à verser et son crime était pardonné. Le cœur de Jésus a épuisé sur lui toute sa patience miséricordieuse. Les délicatesses, les prévenances, les avertissements, les menaces, rien ne lui a été épargné, grâces de bonté qui n'ont servi qu'à augmenter l'énormité de sa faute. Pauvre cœur humain, que l'amour de Jésus lui-même ne peut purifier et transformer quand il résiste et dit : Non !

Ce non de résistance à l'amour de Dieu, notre cœur ne le dit-il pas souvent, comme celui de Judas ? N'est-il pas, comme le sien, le théâtre du honteux marché qui vend et livre le Sauveur ?

« Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? — De l'argent.

---

1. *Matth.*, XXVII, 3 et seq. — 2. *Act.*, I, 18.

Cette affaire est criminelle, et menace de jeter dans la ruine de nombreuses familles, qui ont mis leur confiance en vous et dont vous abusez... n'importe !

Ce gain est illicite, contre tous les droits de la justice et de l'honnêteté... n'importe !

Cette revendication est injuste, basée sur un mensonge, ce bien ne vous appartient pas... n'importe ! je le veux, donnez, je vous livre ma conscience, je vous vends mon Dieu.

« Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?» — Des jouissances.

Le Christ est un homme de douleur, il ne parle que de souffrances, de renoncements, de pénitence. Viens à nous, disent les passions mauvaises, nous sommes la joie, le plaisir, le bonheur sur terre. Avec nous, tu seras heureux.. l'éternité est si loin ! Viens, suis-nous et jouis. Et le Christ est vendu. Quel marché, ô mon Sauveur ! Barabbas est dans notre cœur, et c'est lui que nous vous préférons. Vous êtes livré.

« Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » — Des honneurs et de la puissance.

Ah ! Pilate est toujours vivant, ambitieux du pouvoir ou craignant de le perdre. Autrefois, le pouvoir était donné par César, il l'est aujourd'hui par la multitude, le nom a changé: voilà tout, et les maîtres de la terre ne sont pas plus faciles à servir.

« Vends-nous le Christ, disent-ils, et tu

auras une position honorable dans la société; tu exerceras de l'influence, tu participeras aux affaires publiques; vends-nous le Christ, c'est-à-dire : arrache de ses bras les petits enfants, répands partout l'impiété, mets des entraves au bien, empêche le recrutement du Sacerdoce...qu'Il disparaisse ! *Tolle ! Tolle !* nous ne voulons plus de Lui, ni dans nos écoles, ni au chevet des mourants. *Tolle ! Tolle !* enlève-le ! et le Christ est vendu. Lave tes mains, Pilate, lave tes mains, elles sont teintes du sang innocent,c'est une tache indélébile.

« Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai ? » — Rien. Mais si tu continues à adorer ton Dieu, à fréquenter ses temples,à observer ses préceptes, prends garde ! tu seras la risée de tous. Hérode rit toujours. Il rit et devant ce rire misérable, que d'âmes, esclaves du respect humain, abandonnent leur Sauveur et le livrent comme un être méprisable dont elles rougissent.

Seigneur JÉSUS, que de Judas autour de vous ! plus coupables, en un sens, que le premier des traîtres, car le Sauveur a fait ses preuves. Ce n'est plus seulement JÉSUS de Nazareth parlant aux foules de la Palestine et manifestant sa puissance dans un petit coin de terre, c'est JÉSUS vainqueur de la mort, fondateur de l'Église, roi du monde depuis dix-huit siècles, adoré, aimé par toute

la terre. Sa Divinité éclate et éblouit les yeux. Vendre le Christ aujourd'hui, c'est vendre Dieu en toute connaissance, sans excuse.

Malheur à ceux qui trahissent le Fils de l'homme ! « Le sang de JÉSUS-CHRIST, dit saint Augustin, est salut pour ceux qui veulent, supplice pour ceux qui ne veulent pas. »

Sanguis Christi volenti salus, nolenti supplicium (1) !

1. S. Aug. *Tract. in Joan.*, 120.

VINGT-SEPTIÈME JOUR.

Le Cœur de JÉSUS et la Souffrance.

Et postquam venerunt in locum qui vocatur calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appelé calvaire, ils le crucifièrent.

Luc., XXIII, 33.

S'IL était donné à un homme d'embrasser d'un seul coup d'œil l'immensité du monde, et de pénétrer dans le fond des cœurs, pour y entendre les voix secrètes que nulle oreille ne saisit au dehors, il serait épouvanté de la place prépondérante qu'occupe la souffrance. « Toute créature est dans la douleur, dit saint Paul, il n'y a rien qui n'ait ses gémissements et ses larmes (1). » Depuis le pauvre qui gît sur un grabat, jusqu'au prince qui meurt sous des draperies d'or et de soie, la souffrance est partout. Elle fait partie de notre être ; elle est dans notre chair et notre sang. Nous donner la vie, c'est nous vouer à la mort et notre premier cri, en paraissant au monde, est un gémissement.

Souffrir en naissant, souffrir, pendant le cours de la vie, dans son âme et dans son corps, des douleurs dont la variété et l'intensité sont sans mesure, souffrir en mourant,

1. *Rom.*, VIII, 22.

telle est la destinée de la race humaine. Elle a sur elle le poids de la malédiction terrible portée par son Créateur et son Juge au seuil du Paradis.

« A la femme, Dieu dit: je multiplierai tes angoisses, tu enfanteras dans la douleur et tu seras sous la puissance de l'homme (1). »

« A l'homme, Dieu dit : parce que tu as écouté la voix de la femme que je t'ai donnée, la terre sera maudite... elle produira pour toi des épines et des ronces. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre d'où tu es sorti, parce que tu es poussière et tu retourneras en poussière (2). »

Cette malédiction divine est un châtiment dont la souffrance est le premier effet.

Ce n'est pas en gémissant que notre premier père est sorti des mains de Dieu créateur. Non, Dieu, le Dieu bienheureux ne crée pas la douleur. Adam était supérieur à toutes les misères dont nous sommes accablés, son bonheur était parfait. Hélas! nous ne sommes pas les fils de son bonheur, mais bien les fils de sa malédiction. C'est pourquoi nous portons le fardeau de toutes les tortures. Le péché est notre père, nous subissons la peine qu'il mérite. Pour nous, la souffrance est essentiellement un châtiment. Elle n'est pas

1. *Genes.*, III, 16. — 2. *Genes.*, III, 17 et seq.

dans l'ordre premier de la création, qui était un ordre saint et joyeux ; elle vient après le désordre du péché, comme une réparation. Elle n'est pas l'enfant bien-aimé de l'Amour divin, elle est l'instrument vengeur de la justice.

Quand le Sauveur, fils de Dieu, vint sur la terre pour relever la race humaine, il se trouva nécessairement en face de la douleur. Détruire le péché, voilà son but ; va-t-il, du même coup, détruire la douleur, fille du péché ? Non. Il le pourrait, car sa puissance est infinie, mais son amour voit plus loin. Cette douleur peut servir à la gloire de Dieu, en montrant combien il nous aime et combien nous l'aimons, son plan est arrêté ; loin de la détruire autour de lui, il la prend sur lui, en lui, dans ce qu'elle a de plus horrible. Il ramasse toutes les souffrances, comme il ramasse tous les péchés, et mettant sur ses épaules ce double poids d'infamie et de tortures, il monte sur la croix pour triompher de l'un et de l'autre.

Le Cœur du Maître s'ouvre tout grand pour avoir la capacité de tout souffrir.

Voyez :

Outre les angoisses morales dont son âme fut accablée au jardin des Oliviers, pendant les longues heures de son agonie, Jésus a souffert dans son corps tout ce qu'il est possible de souffrir. On dirait que toutes les créa-

tures ont été conviées à remplir contre lui la charge de bourreau ; toutes sont venues, ont donné leur coup, fait leur blessure, versé leur goutte de sang.

Les Juifs viennent en premier lieu, comme il convenait au peuple privilégié. Leur rôle est de livrer le Fils de Dieu à la mort. Ils ne le tuent pas eux-mêmes, mais ils ont au cœur la haine qui le poursuit, qui l'arrête comme un malfaiteur, qui l'insulte, qui l'outrage, qui le condamne et réclame sa mort. Ils ont sur lui les premiers droits et commencent l'immolation de la victime. Quand ils la remettent entre les mains des Gentils, elle est déjà meurtrie, ensanglantée, expirante: à ceux-ci d'achever le sacrifice. Juifs et Gentils trempent leurs mains dans le sang du Sauveur, parce que Juifs et Gentils, tous coupables devant Dieu, attendent tous de ce sang le salut et la vie.

Non seulement les Juifs et les Gentils participent à l'immolation du Sauveur, mais de plus, toutes les classes de la société, hommes et femmes, riches et pauvres ; toutes les autorités sont présentes et agissent : Les prêtres le livrent, un roi le tourne en dérision, des soldats l'outragent, un gouverneur romain le condamne à mort, la populace mêle à cette condamnation légale ses hurlements féroces... Pauvre victime ! que devient-elle sous les coups de tant de bourreaux !

« Nous l'avons vu, dit Isaïe, il n'avait plus figure d'homme, nous ne l'avons pas reconnu (1). »

A peine arrêté, JÉSUS est l'objet de toutes les brutalités. Cruellement garrotté, il est traîné de tribunal en tribunal. On lui donne des soufflets, on le couvre de crachats. Un voile sur la tête, il est le jouet et la risée de valets qui le frappent, disant: Christ, dis-nous: qui t'a frappé (2) ? Longue nuit où la haine de ses ennemis se rassasie à loisir !

A l'aurore, le Sauveur est conduit devant Pilate (3).

Convaincu de son innocence, mais faible et peureux, le gouverneur le fait flageller, espérant calmer ses accusateurs par la vue de son supplice. Arrête-t-on un tigre en lui montrant du sang ? Dépouillé de ses vêtements, courbé en deux, le Sauveur est attaché par les mains à un fût de colonne ; les bourreaux le fouettent avec cruauté jusqu'à ce que son corps ne soit qu'une plaie livide d'où le sang ruisselle (4). C'est alors que les soldats romains s'emparent de lui. « Il affirme qu'il est roi, disent-ils, il faut le couronner. » On fait asseoir JÉSUS, on jette sur ses épaules labourées par les fouets un lambeau de pourpre ; sur sa tête, on enfonce une touffe d'épines en forme de couronne ; dans ses mains liées, on

1. *Is.*, LIII, 3. — 2. *Matth.*, XXVI, 68. — 3. *Matth.* XXVII, 1. — 4. *Matth.*, XXVII, 26.

met un roseau, et l'un après l'autre, avec une dérision amère, les soldats défilent devant lui, fléchissent le genou, disant : Salut ! roi des Juifs. Et ils prennent le roseau, et ils frappent en riant sur sa couronne d'épines dont les pointes acérées pénètrent dans le front du divin Patient (1).

Jésus se tait, comme la brebis qui ne dit mot sous le ciseau du tondeur. Il retient dans son corps la vie qui veut s'échapper par tant de supplices ; il a encore tant à souffrir ! Ah ! oui, vivez, ô mon bon Maître, vivez, nous avons besoin de votre sang !

Il est condamné à mourir sur une croix. Le voilà donc qui reçoit sur ses épaules l'instrument de son supplice. Il doit le porter lui-même comme le dernier des esclaves. Il part au milieu des huées et des malédictions de la populace. Deux voleurs lui font cortège. Cependant, ses forces le trahissent, il succombe, il est par terre, haletant, épuisé, traîné, forcé de se relever sous les coups de pied de ses bourreaux. Par trois fois, il tombe ainsi et n'arrive au Calvaire qu'après une marche lamentable.

Courage, ô mon Sauveur bien-aimé ! la grande heure est venue... Votre croix vous attend, levez-vous, venez, étendez-vous, donnez vos pieds, donnez vos mains, et les bourreaux

1. *Matth.*, XXVII, 27 et seq.

frappent à coups redoublés pour enfoncer les clous ; le sang jaillit, les nerfs se tordent, c'est fait, il est cloué, bien cloué, la croix se dresse et retombe lourdement dans le trou creusé pour la recevoir et l'étayer. Le poids du corps donne aux mains et aux pieds une tension effroyable qui déchire et élargit les plaies, le sang coule en abondance.

Autour du Crucifié, on entend les rires des soldats qui le gardent et tirent sa robe au sort (1) ; les insultes et les imprécations des Pharisiens qui repaissent leurs yeux de son agonie ; les sanglots et les gémissements de sa malheureuse Mère et de quelques amis fidèles. Une soif ardente dévore le Sauveur, un cri, un gémissement lugubre : « j'ai soif ! » puis le silence... Pendant trois heures, JÉSUS meurt lentement, savourant toute l'horreur de son supplice. Un nouveau cri se fait entendre : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (2)...? Délaissement incompréhensible qui arrache cette plainte déchirante ! Le ciel est fermé sur sa tête, le laissant seul, sans consolation, se débattre dans l'angoisse suprême.

« Tout est consommé (3) ! »

JÉSUS pousse un grand cri, incline la tête et rend l'âme (4).

Oui, tout est consommé, le calice est bu

1. *Joan.*, XIX, 24 et seq. — 2. *Matth.*, XXVII, 46. — 3. *Joan.*, XIX, 30. — 4. *Matth.*, XXVII, 50.

jusqu'à la lie, le péché est détruit, la douleur est vaincue, car elle est transformée.

En prenant sur lui la douleur, JÉSUS la divinise. Reçue dans sa chair comme un châtiment, il en fait une expiation qui satisfait à la justice de son Père, et un mérite qui gagne pour les âmes un trésor infini de grâces. En lui, la douleur efface le passé: tout est pardonné, lavé, purifié, c'est l'expiation ; en lui, elle prépare l'avenir, car avec elle, il peut dire à son Père : Père ! accordez-moi le salut éternel des hommes, ils y ont droit, voilà mon sang, le prix du ciel ! c'est le mérite.

Ainsi, la douleur, fille du péché, se retourne contre lui pour réparer ses ruines ; fille du démon, elle lui donne la mort dans les âmes et détruit son règne. « Mort, je serai ta mort ! » — *Ero mors tua, o mors* (1). —

Attachée à la race humaine, sur le seuil du Paradis perdu, comme une malédiction, elle devient en JÉSUS une bénédiction et lui en rouvre les portes. Le serpent est vaincu par ses propres armes : son venin le tue.

Tel le chef, tels doivent être les membres.

Le Christ a deux états : l'état de crucifié sur la terre et l'état de glorifié dans le ciel. Or, il est à remarquer que dans le ciel, au sein des splendeurs de son triomphe, JÉSUS garde sur ses membres béatifiés, les signes de son supplice.

1. *Os.*, XIII, 14.

Ses pieds, ses mains, son côté portent les stigmates des blessures reçues au Calvaire [1] en sorte que devant son Père, et pour l'éternité, JÉSUS est toujours crucifié et glorifié.

Quel profond enseignement !

Notre JÉSUS à nous sur la terre est le JÉSUS de la croix ; c'est lui que nous devons imiter, à lui, que nous devons ressembler. Ses plaies, nous devons les imprimer sur notre chair ; ses humiliations, les prendre sur nous ; sa mort, la faire régner dans notre vie, afin de pouvoir un jour nous présenter devant lui, marqués des stigmates sacrés de sa douloureuse passion. C'est son signe personnel, tous les élus doivent le porter.

Pour être chrétien, simplement chrétien, il est absolument nécessaire d'entrer dans les sentiments du Cœur de JÉSUS vis-à-vis de la souffrance. La rejeter comme une ennemie, la subir avec désespoir et la fuir à tout prix, c'est renier JÉSUS crucifié. Dieu, l'ayant choisie et consacrée comme un instrument et une source de salut pour les âmes, la distribue selon les lois de sa providence ; à nous de l'accepter de la main de notre Père, avec foi et résignation, en union avec notre Sauveur crucifié, pour expier et mériter avec lui. Souffrir est désormais une bénédiction de

1. *Joan.*, XX, 27.

Dieu ; et plus il aime une âme, plus il veut la purifier et la faire monter dans la perfection, plus il lui donne la douleur en abondance, sans mesure comme son amour.

Quel renversement des idées humaines ! et quelle immense consolation plane maintenant sur la terre désolée ! Depuis que la croix s'est dressée sur le Golgotha, la douleur est devenue une amie. Elle ne parle plus de tristesse et de désespoir, elle montre le ciel et cette vision donne la paix et le courage.

Fuyant la servitude d'Égypte, le peuple d'Israël marchait depuis trois jours dans le désert, sous les feux d'un soleil brûlant, sans rencontrer une goutte d'eau. Ceux qui ont foulé aux pieds le sable embrasé du désert, savent combien est pénible la marche des caravanes, quand l'eau fait défaut. Enfin des palmiers apparaissent, c'est l'eau, le salut ! on se précipite aux sources... Déception ! dérision cruelle ! les eaux sont amères, impossible de boire. Le peuple entier jette un cri de désespoir et s'en prend à Moïse, son chef visible : « Qu'allons-nous boire ? Que ne sommes-nous morts sur la terre d'Égypte ! » Dieu, le chef invisible de ce peuple turbulent, dit à Moïse : « Prends ce bois et mets-le dans l'eau. » A l'instant même l'amertume disparut, et le peuple désaltéré se calma (1).

1. *Ex.*, XV, 23 et seq.

Ces sources amères sont les sources de la douleur, ce bois, le bois sacré de la croix de JÉSUS-CHRIST. Si vous souffrez, pensez à JÉSUS crucifié et vous serez consolé.

Sans doute, la pensée du Sauveur crucifié n'enlève pas la douleur elle-même, mais ce qu'elle enlève c'est l'angoisse morale qui l'accompagne et la décuple ; c'est le découragement qui la suit et en fait un supplice que beaucoup d'âmes subissent en désespérées. Souffrir avec résignation, paix et courage, ce n'est déjà plus souffrir.

La pensée de JÉSUS crucifié dit à l'âme endolorie, que ce qu'elle souffre est peu en comparaison de ses souffrances à lui ; qu'elle s'épargne ainsi par la patience, de longues douleurs expiatoires dans les flammes du Purgatoire ; qu'elle mérite, par sa soumission et son union à sa croix, des trésors de gloire et de joie qui surpassent infiniment toutes les douleurs de la terre.

Écoutons cette divine prédication de la croix, elle seule donne aux choses de ce monde leur véritable prix. A la joie et au rire, elle dit : tu es une erreur et une déception, parce que le temps est court et l'éternité vient. Si nous succombons parfois sous le poids de la souffrance, c'est que nous négligeons de nous pénétrer à fond de la réalité des choses éternelles. Nous ne regardons que ce qui passe, que ce que nous sentons à l'heure

présente, sans songer que ce moment de tribulation passé, nous aurons avec Dieu une vie de joie et de bonheur qui ne finira jamais. Nous pensons, nous aimons, nous souffrons d'une manière humaine, pour le temps, parce que l'éternité ne nous est pas présente, n'imprègne pas notre âme. Nous l'entrevoyons dans un lointain vague, nous la saluons quelquefois d'une pensée distraite et d'un désir hésitant ; mais elle n'habite pas en nous, ne donne pas le branle à notre cœur et nous restons des hommes du temps, souffrant en hommes, au lieu de souffrir, comme des enfants de Dieu, pour l'éternité.

Heureux les chrétiens, qui, dans la pleine lumière de la foi, marchant résolûment à la suite de leur Sauveur crucifié, ne prennent des joies du monde que la part légitime que Dieu leur accorde, sans y attacher leur cœur, et portent allègrement la croix qu'il met sur leurs épaules. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

Affaiblie par la vieillesse et la maladie, sainte Thérèse reçut un jour de Notre-Seigneur l'ordre d'aller fonder une maison de sa réforme à Burgos. C'était l'hiver. La Sainte se met en route avec quelques-unes de ses filles. Il fallut traverser une rivière débordée. Arrivée au milieu de l'eau, la voiture se brisa. Les religieuses effrayées se serrent autour de leur Mère. Émue de leur terreur, sainte

Thérèse interpelle Notre-Seigneur et lui dit : « Seigneur, pourquoi permettez-vous cet accident? » — « Ma fille, répond le divin Maître, c'est ainsi que je traite mes amis. » — « Ah ! Seigneur, reprend la Sainte, c'est donc pour cela que vous en avez si peu ! »

Souffrir est quelquefois très dur à la nature humaine, mais, vraiment, est-il rien de plus doux que d'être les amis du Cœur de Jésus ?

VINGT-HUITIÈME JOUR.

Le Don suprême du Cœur de JÉSUS.

Ecce mater tua. — Voilà votre Mère. *Joan.*, XIX, — 27.

AVANT de rendre le dernier soupir, il restait à Notre-Seigneur un suprême et profond témoignage d'amour à donner aux hommes. Cloué sur la croix et sentant déjà la mort envahir ses membres, le Sauveur jette un regard autour de lui : à ses pieds, debout, le contemplant dans une angoisse et un amour indicibles, il voit sa pauvre Mère et près d'elle Jean, son disciple bien-aimé. Il parle : « Femme, dit-il à sa Mère, voilà votre fils, » et au disciple : « Voilà votre Mère (1) ! »

Cette parole de JÉSUS est créatrice. Ce n'est point un simple témoignage de tendresse qu'il donne à Jean, ou un appui bienveillant et dévoué qu'il procure à sa Mère, son amour est plus universel et sa parole plus puissante. C'est une fonction qu'il crée dans l'âme de Marie.

Mère, elle l'est, et quelle Mère ! Associée par la volonté divine à la génération tempo-

1. *Joan.*, XIX, 26, 27.

relle du Fils de Dieu, elle a sur JÉSUS les mêmes droits que le Père éternel. Il lui dit : mon Fils ! Elle lui dit : mon Fils ! Il est à elle comme à Dieu, car sa chair et son sang sont d'elle ; tout ce qu'il a comme homme, il l'a reçu de son sein béni. Marie est donc mère, et voilà cependant que du haut de sa croix, JÉSUS, son Fils bien-aimé, son unique, montrant l'apôtre Jean, le fils de Zébédée, dit : « Femme, voilà votre fils ! » Il ne lui donne pas le doux nom de mère comme pour lui faire entendre que désormais elle a une nouvelle maternité ; que lui, JÉSUS, disparaît pour faire place sur ses genoux à d'autres enfants dont Jean n'est que le représentant. Femme, lui dit-il, dilatez votre cœur, une famille nombreuse vous est donnée, la race humaine tout entière vous dira : ma Mère !

Le Cœur de JÉSUS crée, sur la croix, dans l'âme de Marie, le titre de Mère des chrétiens.

Les chrétiens sont les enfants adoptifs de Dieu. Élevons nos pensées pour saisir ce mystère. Il y a en Dieu une double génération : l'une au dedans, naturelle, par laquelle il engendre son Verbe de toute éternité en lui communiquant la nature divine ; l'autre au dehors, adoptive, par laquelle il engendre des enfants dans le temps, en leur donnant, par miséricorde et faveur gratuite, une participation à cette même nature divine : la grâce. L'adoption humaine ne consiste que dans une

acceptation purement extrinsèque, sans rien donner de soi, de sa nature, de sa substance propre, à l'enfant adopté. Entre le Père adoptif et l'enfant, il n'y a qu'une relation officielle, par le dehors. L'adoption divine va plus à fond et présente tous les caractères d'une véritable génération. Elle s'opère en effet par l'infusion dans l'âme de la grâce sanctifiante; or la grâce sanctifiante étant une véritable et réelle participation de la nature divine elle-même, il s'ensuit que, pour Dieu, adopter c'est communiquer d'une certaine manière, amoindrie sans doute et finie, sa propre nature. Les enfants adoptés par Dieu sont donc intrinsèquement, par la grâce qui les transforme, de race divine.

De même que Dieu a associé la sainte Vierge à la génération de son Fils dans le temps, de même, il l'associe à l'adoption de ses enfants par la grâce.

Quand le Père éternel voulut donner une chair mortelle à son Fils, il demanda le consentement de Marie, et ce n'est qu'au *fiat*, tombé de ses lèvres souveraines, que Dieu eut un Fils fait homme (1). Ainsi, quand Dieu voulut avoir des enfants adoptifs, en leur communiquant sa grâce, il demanda le consentement de Marie, et ce n'est qu'au *fiat*, tombé de ses lèvres souveraines, qu'il permit

1. *Luc.*, I, 3, 8.

et réalisa la mort de JÉSUS, son Fils et le Fils de Marie, source unique de la grâce.

Le rôle de la sainte Vierge, vis-à-vis des enfants adoptifs de Dieu, est le même que vis-à-vis de son Fils par nature. Pour produire l'Incarnation, il fallut le consentement de Marie ; pour produire la Rédemption, il fallut, par le même bon plaisir divin, le consentement de Marie. Elle est donc la mère des chrétiens adoptés comme la mère de JÉSUS. Quand JÉSUS lui dit sur la croix : « Femme, voilà votre fils, » il lui confère solennellement le titre auguste de sa nouvelle maternité. Ah! elle l'a bien mérité !

Où sont les joies de Bethléem ? C'est dans une étable qu'elle devient mère de Dieu, c'est vrai ; autour d'elle, pauvreté et humiliation, mais le petit enfant qu'elle presse sur son cœur l'inonde de consolation. Elle n'a qu'un peu de paille à lui offrir comme berceau, mais quels baisers de tendresse ! Quels ravissements de le contempler, de se dire : C'est mon Fils ! mon bien-aimé et le Fils, le bien-aimé de Dieu ! Extases d'amour et d'allégresse qui font chanter les Anges dans les cieux ! Bethléem ! Nazareth ! souvenirs gracieux et joyeux de la maternité divine, où êtes-vous ?

Au calvaire, tout parle de douleur et de sang. Marie n'y est point pour être la mère de Dieu, mais la mère des pécheurs. Aussi,

sur elle, pèse de tout son poids la terrible malédiction portée contre la première mère des hommes : « tu enfanteras dans la douleur. » — « Fille de Sion, s'écrie le prophète, à qui te comparerai-je? ta douleur n'a point d'égale, elle a l'immensité de la mer (1). »

Nous l'avons dit, Marie, mère de Jésus, a sur lui les mêmes droits que le Père éternel, parce qu'elle est mère.

Dieu ne s'est pas contenté de lui confier ses droits en l'associant à la génération de son Fils dans le temps, il lui a communiqué également, avec surabondance, l'amour infini qu'il a pour ce Fils. Quand Dieu donne une mission à une créature, il lui donne toujours les grâces nécessaires pour la remplir avec convenance et honneur. Choisie pour mère du Fils de Dieu, Marie a nécessairement dans son cœur un amour maternel correspondant à cette auguste dignité. Elle aime son Fils, non seulement d'un amour naturel, parfait, à ce point que nul cœur de mère ne pourra jamais l'égaler ; mais bien plus, au-dessus de ce sentiment humain, le plus noble et le plus intense de tous les sentiments, Marie aime son Fils de l'amour même dont Dieu l'aime dans l'éternité, en sorte que sacrifier son Fils, le livrer à la mort par un consentement formel, c'est pour Marie, la douleur la plus pro-

1. *Jerem.*, II, 13.

fonde, car c'est sacrifier et briser le plus grand des amours.

Pauvre mère ! ayez pitié de nous ! Voyez notre misère, si votre Fils ne meurt pas pour nous, perdus, nous sommes à jamais perdus ! Que votre cœur soit grand et généreux comme le Cœur de Dieu ! Il le livre, son bien-aimé, livrez-le avec lui. Il le livre pour avoir des enfants adoptifs, livrez-le et, au même titre, nous serons vos enfants adoptifs.

Oui, pauvre mère !... car ce consentement est une horrible torture. Il est donné, il est accordé, l'heure des douleurs est venue.

Avant de partir pour le jardin des Oliviers, déjà trahi et vendu à ses ennemis, Jésus se présente devant sa sainte et douce Mère pour lui faire ses adieux et la convier silencieusement au grand sacrifice...Quand elle apprend, par les Apôtres fugitifs, qu'il est arrêté, Marie quitte le Cénacle avec quelques femmes dévouées, sous la garde de l'apôtre saint Jean, et se rend près du palais où son Fils est jugé.

Il faut qu'elle participe à toutes ses souffrances et à toutes ses humiliations, parce que Dieu ne lui confère pas seulement le titre de mère des hommes, il veut lui en donner le cœur.

Le cœur d'une mère ! est-il rien de plus beau dans la création ? Dieu s'est plu à le multiplier sur la terre comme l'image de son propre cœur, étincelle tombée du feu sacré

qui le consume, rayon céleste qui illumine la nuit froide de ce monde.

Aux premiers sourires du printemps, sous bois, dans la feuillée, les oiseaux suspendent délicatement entre deux branches, leur nid, coquet, moelleux, où ils déposent leurs œufs comme des perles dans un écrin. Doucement, la mère les couvre de ses ailes, oublieuse, pendant de longues journées, de ses chants et de ses joyeux ébats. Approchez, son petit œil est brillant de plaisir ; au moindre bruit, elle tressaille, relève la tête, inquiète, frissonnante de peur, et cependant courageuse jusqu'à l'héroïsme. Si l'ennemi la chasse brutalement, elle ne part qu'au péril suprême, voltige à l'entour, remplissant le bois de ses cris de douleur et de désespoir, et quelquefois poursuivant le ravisseur de ses plaintes et de ses malédictions. C'est un cœur de mère !

Que dire du dévouement féroce de la lionne à laquelle on ravit ses petits ? Blessée, elle se met encore la première au feu pour couvrir sa jeune famille, et ne laisse le combat qu'avec la dernière goutte de son sang. C'est un cœur de mère !

Ces traits épars de tendresse et de dévouement, répandus dans les êtres vivants, Dieu les a réunis dans le cœur de la femme, pour en faire le chef-d'œuvre de la maternité. Qui aime comme une mère ? Quand elle reçoit dans ses bras ce petit être qui est son enfant,

elle lui donne tout son cœur ; tout est à lui : pensées, affection, force, vie, elle ne réserve rien.

Que cet enfant soit heureux ! voilà son rêve unique, elle n'existe plus pour elle-même et lui sacrifie tout. Ah ! les attentions, les sollicitudes, les prévenances et les effrois d'une mère ! Rien ne les remplace, et perdre sa mère, c'est rester seul au monde.

Ce cœur de mère, JÉSUS, du haut de sa croix, veut le créer dans Marie. Il faut qu'elle nous aime comme une mère, et pour cela, il faut qu'elle souffre pour nous.

La voici, son cœur est prêt, sacrifié, immolé. Elle suit son Fils de tribunal en tribunal ; elle est témoin des horreurs de sa flagellation, et quand il apparaît couronné d'épines, elle lui tend les bras dans une angoisse inexprimable. Est-ce là son JÉSUS ? son JÉSUS si beau ! défiguré, sans forme humaine, le visage tuméfié et ensanglanté. Vous l'avez voulu, ô Mère incomparable ! Suivez-le jusqu'à la croix. Et pas à pas, elle le suit, portant sa croix avec lui par l'amour de son cœur, défaillant avec lui, sentant sur elle-même les coups dont on accable cette victime dévouée, qui n'ouvre même pas la bouche pour se plaindre. A un moment, par une volonté directe de Dieu, le Fils et la Mère sont en face l'un de l'autre. Leurs regards se pénètrent, regards d'amour et de douleur

dont Marie est transpercée comme d'un glaive. Elle tombe épuisée dans les bras des saintes femmes. « C'est la mère du Galiléen, » dit la populace.

Malgré tout, Marie monte au Calvaire avec son Fils. C'est là que Dieu la veut, pour faire pénétrer jusqu'au fond de ses entrailles, l'amour maternel pour les hommes. Il y entre avec violence et déchirement, comme les clous qui percent les mains et les pieds de son JÉSUS. Le voici sur sa croix, divin et sanglant médiateur entre le ciel et la terre. Goutte à goutte, comme une liqueur précieuse qu'on ne verse qu'avec respect, son sang coule de ses horribles plaies. Marie est à ses pieds, debout près de la croix [1], versant, elle aussi, tout le sang de ses veines, en répandant sur nous, pauvres pécheurs, tout l'amour de son cœur.

Ah ! Elle est bien à sa place, souffrant mille morts avec son Fils expirant ; buvant et savourant à longs traits, cette honte suprême d'être la mère de ce JÉSUS crucifié entre deux voleurs, l'imposteur et le faux prophète. Admirable sagesse de Dieu ! qui fait servir le titre le plus glorieux de Marie, son titre auguste de Mère de JÉSUS, à sa plus profonde et plus ignominieuse humiliation. « La mère de ce scélérat, » disent les Pharisiens, en se

1. *Joan.*, XIX, 25.

la montrant du doigt et en riant de ses larmes !

Ah ! Seigneur JÉSUS, vous pouvez nous la donner pour mère, parlez, dites : Pécheurs, voilà votre mère ! Son cœur est à nous, ses bras nous sont ouverts, ne sommes-nous pas ses « Bénoni [1] », les enfants de sa douleur ? Mourez, ô mon Sauveur, mourez, nous avons une mère !

La puissance maternelle, que JÉSUS crucifié donne à la sainte Vierge, est en rapport avec la haute dignité de son titre de mère des chrétiens, et l'intensité de son amour. Aimer ses enfants et ne pouvoir leur faire du bien ou les préserver du mal serait le plus cruel des supplices. Si Marie a eu, au pied de la croix, toutes les douleurs de la maternité, Dieu lui en réserve aussi toutes les joies, en lui ouvrant sans mesure, les trésors de sa grâce. Elle n'a pas seulement, pour les hommes, un titre honorifique et un amour général, elle est mère, vraiment mère de chacune des âmes qui reçoit la grâce de son Fils, parce que toute grâce vient à nous par son entremise.

Elle a coopéré au décret qui est la cause de la Rédemption, source unique de la grâce, par son consentement formel et indispensable à l'immolation de son Fils. Rachetée la première, par privilège et par mode de préserva-

1. *Genes.*, XXXV, 18.

tion, elle s'est unie au Sauveur dans sa douloureuse Passion, comme co-rédemptrice, pour mériter avec lui la grâce du salut des âmes, par ses larmes et ses angoisses ; et enfin, elle est établie par Dieu, la dispensatrice de cette même grâce qui nous fait, en même temps, les enfants du Père éternel et de Marie, véritables frères de JÉSUS-CHRIST.

Pour chacun de nous, Marie intervient auprès de Dieu, soit qu'elle demande la grâce première de notre baptême, qui est la source de toutes les autres, et nous confie à ses soins maternels ; soit qu'elle implore, en notre faveur, les grâces de protection, de force, de consolation, de repentir, et finalement la grâce suprême d'une bonne et sainte mort. Sa main bienfaisante est partout. Comme sa tendresse veille sur nous ! quelle sollicitude ! quelles prévénances ! quelles craintes quand elle nous voit chancelants dans la foi ou dans la vertu, quelquefois ennemis de Dieu, exposés à l'impénitence et à la malédiction éternelle. C'est alors qu'elle multiplie ses supplications. Que de visites discrètes, émues, elle fait à notre cœur ! Souvent, par un mot, un souvenir, une image aimée, elle fait sentir sa douce présence et nous rappelle à la vie de la grâce. Ces ressuscités de Marie, qu'ils sont nombreux sur la terre ! Combien, au ciel, se jetant à ses pieds, lui diront avec une reconnaissance éternelle : Mère, merci, vous m'avez sauvé !

Marie n'a qu'un amour : Jésus. C'est lui qu'elle aime en nous, lui qu'elle veut y contempler sans cesse. Quelle joie pour son cœur maternel quand elle nous voit fidèles à Dieu, gardant avec vigilance, les traits de son Fils, par la pratique sincère et suivie de la vertu. Tout son bonheur est de voir son Fils régner sur nous ; toute sa tristesse, de le voir chassé de notre cœur.

On lui a donné un nom sublime : *Omnipotentia supplex !* la Toute-Puissance suppliante. C'est le vrai nom d'une mère. A-t-elle besoin de dire à son fils : je veux ? Une mère ne commande pas, elle prie. Qui oserait lui refuser ! Au ciel, Marie ne commande pas, et cependant elle est souveraine. Ah ! une prière lui suffit, surtout quand il s'agit de nous, pauvres pécheurs. Éternellement devant Dieu, elle est comme elle était au Calvaire, ayant sur ses genoux le cadavre ensanglanté de son Fils, elle le montre à la justice divine: Père, s'écrie-t-elle, voilà mon Bien-Aimé ! Pitié pour les coupables, ils sont mes enfants !

Si vous voulez être sauvés, priez la sainte Vierge, car jamais on n'a entendu dire qu'on l'ait invoquée en vain. Le Cœur de Jésus savait bien qu'en nous la donnant pour mère, il assurait notre salut.

VINGT-NEUVIÈME JOUR.

La Blessure du Cœur de JÉSUS.

Unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua.

Un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau.
Joan., XIX, 34.

JÉSUS vient de mourir. La terre tremble, le rocher du Calvaire est fendu, le voile qui protège le Saint des Saints dans le temple de Jérusalem, se déchire du haut en bas [1]; autour de la croix, les ténèbres deviennent plus épaisses [2], comme pour couvrir de leurs ombres le cadavre du Fils de Dieu. Les ennemis du Sauveur, sûrs de leur triomphe et satisfaits de leur vengeance, sont descendus pour célébrer la Pâque, ignorant que le véritable Agneau Pascal était celui qu'ils venaient d'immoler à leur haine implacable. Le silence, silence lugubre de la douleur et de l'effroi, plane sur le Calvaire, troublé seulement par les sanglots des amis de JÉSUS.

Un bruit de pas et de voix se fait entendre, c'est une troupe de soldats envoyés par le gouverneur qui monte sur la colline. Elle vient achever les crucifiés et les détacher de la croix, afin que leurs cadavres hideux n'attristent pas la solennité de la Pâque. L'heure

1. *Matth.*, XXVII, 51. — 2. *Luc.*, XXIII, 44.

presse. Ils s'approchent des deux voleurs qui respirent encore et leur brisent les jambes à coups de bâtons (1).

C'est le tour de JÉSUS.

Un prophète a écrit : « Vous ne briserez aucun de ses os (2). » On dirait que les soldats ont ce texte sous les yeux ; voyant le Sauveur déjà mort et accomplissant à leur insu la volonté divine, ils ne lui brisent pas les jambes, mais l'un d'eux, d'un coup de lance, lui ouvre le côté et lui transperce le cœur, des flots de sang et d'eau en coulent aussitôt (3).

Tels sont les faits rapportés par un témoin oculaire, l'apôtre saint Jean. Au pied de la croix, à deux genoux, contemplant le côté entr'ouvert et le cœur percé de notre Sauveur, tâchons de pénétrer le sens de cette divine blessure. Tout parle en JÉSUS, toutes ses plaies ont une voix : que nous enseigne la blessure de son Cœur ?

Écoutons d'abord saint Augustin :« L'Évangéliste, dit le grand Docteur, emploie une expression choisie, il ne dit pas : un soldat frappa son côté, ou le blessa, mais l'ouvrit comme pour ouvrir la porte à la vie, aux sa-

1. *Joan.*, XIX, 32. — 2. *Joan.*, XIX, 36. — *Ex.*, XII, 46. — 3. *Joan.*, XIX, 34.

La tradition rapporte que ce soldat appelé Longin souffrait d'un mal d'yeux incurable. Quelques gouttes de sang jaillirent sur ses yeux qui furent instantanément guéris. Il confessa depuis la divinité du Crucifié.

crements de l'Église, sans lesquels il est impossible d'arriver à la vraie vie. Aussi il ajoute: il coula immédiatement du sang et de l'eau. L'eau est le bain salutaire qui purifie, le sang, le breuvage qui vivifie... de même que la première femme a été tirée du côté de l'homme pendant son sommeil, de même, le second Adam, JÉSUS-CHRIST inclinant sa tête et dormant sur la croix du sommeil de la mort, son épouse est formée par le sang et l'eau qui sortent de son côté. O mort, source de vie pour les morts ! Quoi de plus pur que ce sang! quoi de plus salutaire que cette blessure (1) !»

Ces paroles du saint Docteur font entrer dans le sens le plus mystérieux de la blessure du Cœur de JÉSUS.

A l'aurore du monde, sorti plein de beauté et de force des mains amoureuses du Créateur, Adam, notre premier père, se trouvait seul dans le Paradis. Autour de lui, la vie était répandue à profusion, mais, dit l'Écriture : « Adam ne trouvait aucun être semblable à lui (2). »

«Il n'est pas bon, dit le Créateur, que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne qui lui ressemble. »

Et il répand sur le premier homme un sommeil mystérieux qui donne à ses membres le calme et le repos de la nuit, tout en laissant

1. S. Aug. *Tract. in Joan.*, 120. — 2. *Genes.*, II, 20 et seq.

son intelligence éveillée et attentive à l'opération divine. Penché sur son premier-né, Dieu lui ouvre le côté, prend, près du cœur, une parcelle de chair qui n'appartenait pas à l'intégrité du corps d'Adam, mais y avait été déposée à dessein comme une semence de vie, et avec cette parcelle, qu'il anime de son souffle divin et créateur, constitue et organise la compagne d'Adam. Radieuse de pureté, et parée de toutes les grâces de la jeunesse, Ève apparut au premier homme : « Cette fois, s'écrie Adam, c'est bien l'os de mes os, la chair de ma chair. Elle s'appellera : Virago, car elle est sortie de l'homme ! »

Cette formation de la femme, à la lumière de la foi, est un symbole prophétique. L'Ancien et le Nouveau Testament s'illuminent l'un l'autre ; la nature est l'image de la grâce.

De même qu'un seul homme donne à la race humaine la vie naturelle ; de même, un seul homme doit lui communiquer la vie surnaturelle. Tout vient d'Adam dans l'ordre naturel, tout vient de JÉSUS dans l'ordre surnaturel, un seul chef de chaque côté. Aussi, pendant le travail mystérieux de la formation de la femme, Dieu a présent à sa pensée son Fils et c'est lui qu'il veut signifier et prophétiser.

Adam s'endort dans le bonheur et la joie de son cœur entre les bras de Dieu, au milieu du jardin de délices ; JÉSUS, chargé des péchés du monde, s'endort dans l'angoisse et la dou-

leur sur le bois de sa croix. Le côté d'Adam est ouvert,et Dieu y prend la semence de vie qui doit former sa compagne ; le côté de Jésus est ouvert, et le sang et l'eau qui constituent la sainte Église en coulent abondamment ; voilà l'épouse qui sort radieuse de jeunesse du côté de Jésus. Ah ! Jésus peut s'écrier comme Adam : « tu es l'os de mes os, la chair de ma chair ! »

Ce mode extraordinaire de formation de la femme a des convenances admirables et dignes de la sagesse divine, tant pour l'ordre naturel que pour l'ordre surnaturel et prophétique.

C'est un signe de dépendance.

La femme sort de l'homme parce que l'homme est le chef unique et doit commander. Il est le père, le souverain ; la femme, dépendante de lui, lui est donnée comme un aide, et à ce titre inférieur, lui doit obéissance et respect (1).

L'Église, elle aussi, confesse la plus entière dépendance vis-à-vis de Jésus, son chef.C'est lui le père et le souverain. Sans lui, elle n'est rien, car tout ce qu'elle a, elle le tient de lui. Ce qu'elle enseigne, elle l'enseigne, non comme sa parole à elle, mais comme la parole de Jésus ; ce qu'elle commande, elle le commande, non en sa propre autorité, mais par

1. *Eph.*, v, 23.

l'autorité de JÉSUS. C'est lui qui est tout : vérité, puissance, pardon. L'Église n'a rien, ne dit rien, ne fait rien que par lui.

C'est un signe d'union.

Où trouver un symbole d'indissolubilité plus touchant et plus expressif? « Ils seront deux, dit l'Écriture, dans une même chair (1). Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni (2). »

L'Église, tirée comme la femme du côté de son époux et son chef, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, lui est unie de la manière la plus étroite. Ils sont inséparables. C'est un même corps, une même vie. JÉSUS est la tête, l'Église forme ses membres (3), entre la tête et les membres, l'union est indissoluble. De telle sorte, que pour aller à JÉSUS et vivre de sa vie, il faut nécessairement faire partie de son Église. Celui qui se sépare de l'Église, se sépare de JÉSUS, c'est un membre coupé, qui, n'ayant plus la vie, tombe en pourriture. Hors de l'Église, point de salut, car être hors de l'Église, c'est être hors de JÉSUS, l'unique voie qui mène au ciel.

C'est un signe d'amour.

L'homme est la tête de la femme, mais une tête qui incline vers le cœur où la femme a laissé un souvenir. L'amour profond qui les unit vient de ce souvenir. La femme a habité

1. *Genes.*, II, 24. — 2. *Matth.*, XIX, 6. — 3. *Colos.*, I, 18.

près du cœur de l'homme, elle a senti ses battements et la puissance divine seule a pu l'en arracher. La cicatrice est restée saignante des deux côtés, et sous le regard du Créateur, l'homme et la femme se réunissent dans une tendresse qui rappelle leur commune origine.

Vos œuvres sont admirables, ô mon Dieu ! Ce n'est pas de la tête que la femme a été prise, dit saint Thomas, parce qu'elle ne doit pas commander, ni des membres inférieurs parce qu'elle ne doit pas être esclave, mais du cœur où l'amour réciproque fait l'égalité du dévouement (1).

« Ce sacrement est grand entre Jésus et son Église (2), » dit saint Paul, sacrement d'amour incomparable comme le cœur qui en est le principe.

« Jésus a aimé l'Église et s'est livré pour elle (3). »

Jésus a aimé l'Église.

Pour la fonder et la constituer sur la terre, il n'a rien épargné : ses labeurs, ses souffrances, son sang, sa vie, il a tout donné.

Jésus a aimé l'Église, non seulement d'un amour général, mais chaque membre de son Église, chaque chrétien a été l'objet de tout son amour. Il a fait pour un, ce qu'il a fait pour tous. Ce qu'il a souffert, chacun peut dire : il l'a souffert pour moi ; son sang répan-

1. *D. Th.*, I, q. 92 art. 3. — 2. *Eph.*, V, 32. — 3. *Eph.*, V, 25.

du, il l'a répandu pour moi. JÉSUS nous portait tous distinctement dans son cœur, son amour est à tous et à chacun dans la même intensité ; il nous appartient comme un bien propre, personnel, sur lequel nous avons droit en totalité. Nous pouvons dire avec saint Paul, sans crainte d'erreur ou de prétention : « Le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi (1). » C'est la stricte vérité. Le bon pasteur connaît chacune de ses brebis, lui donne un nom, nulle n'est oubliée, et c'est une à une qu'il les appelle au bercail.

JÉSUS a aimé l'Église avant que ses membres fussent dignes d'être aimés. Qu'étions-nous sans le dévouement du Fils de Dieu ? pauvres et malheureux enfants d'une race maudite, destinés à la douleur. Sans JÉSUS, nous n'avions sur la terre ni consolation, ni espérance ; les fautes de nos pères et les nôtres nous fermaient à jamais le ciel, en nous faisant passifs de la colère divine. JÉSUS nous a aimés de toute éternité, malgré notre laideur morale et nos misérables faiblesses, parce qu'il a bien voulu nous aimer, sans trouver en nous rien qui fût digne d'être aimé. Son amour a été essentiellement gratuit et prévenant (2).

JÉSUS a aimé l'Église, non pour lui donner un bonheur passager et une gloire fugitive

1. *Gal.*, II, 20. — 2. *Rom.*, V, 8.

comme le temps, mais pour l'introduire dans la vie intime de Dieu même. C'est là qu'est sa demeure et son règne. Sur terre, tout est fragile et périssable, et l'amour humain, aussi profond soit-il, ne peut procurer qu'un bonheur d'un jour, malgré l'éternité de ses serments.

L'amour de Jésus va plus loin. Ce qu'il promet et ce qu'il donne c'est le bonheur de Dieu, éternel comme Dieu, sans ombre ni défaillance. Le ciel est ouvert par l'amour, et l'Église, royale épouse de Jésus, y possède des trônes pour tous ses enfants.

Qui ne vous aimerait, ô Cœur sacré de mon Sauveur, vous qui nous avez tant aimés! Vous avez voulu que votre Cœur de chair fût transpercé, pour nous donner un signe matériel, visible de votre amour pour nous.

« Le Cœur de Jésus, dit saint Bernard, a été blessé afin que nous vissions la blessure invisible de son amour. La blessure matérielle indique la blessure spirituelle. Qui n'aimerait un Cœur si aimant? Qui ne couvrirait de baisers un Cœur si pur? Nous donc, prisonniers dans la chair, aimons, aimons encore, embrassons notre divin Blessé, dont les impies ont percé les mains, les pieds et le cœur. Soyons près de lui, afin qu'il daigne transpercer de son amour nos cœurs impénitents et durs comme la pierre [1]. »

1. S. Bern. *Serm.*, III, *de Pass.*

Jésus a voulu que son cœur fût ouvert, afin d'exposer à nos regards les sublimes perfections dont il est orné.

Dans le langage ordinaire des hommes, le cœur est comme l'organe des sentiments et des passions ; non pas que, dans la réalité, il coopère directement à leur formation, mais parce que sentiments et passions ont sur ses battements une influence profonde. Le cœur est l'homme moral, comme la tête est l'homme raisonnable ; il porte le poids et la responsabilité de tout ce que la volonté fait au dedans et au dehors de l'âme.

Jésus nous montre l'intérieur de son Cœur comme pour nous dire: Mes petits enfants, voyez ce qu'il faut aimer et haïr : aimer le bien, haïr le mal, sous quelque forme que l'un ou l'autre se présente. Puis, une à une, les belles et suaves vertus du Cœur de Jésus apparaissent aux regards: son amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à l'excès, son humilité, sa pureté, sa douceur, sa vérité, fleurs ravissantes dont le parfum embaume le ciel et la terre. Tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est saint, Jésus l'aime ; tout ce qui est mauvais, injuste, corrompu, péché, Jésus le hait. Ces sentiments du Cœur de Jésus, tout cœur chrétien doit les posséder, les faire siens. Ce que Jésus aime, il doit l'aimer, ce qu'il hait, il doit le haïr. Entre son Cœur et tout cœur chrétien,

il faut une ressemblance absolue, une union radicale dans l'amour et dans la haine.

Quoi de plus nécessaire? Les chrétiens sont destinés à vivre éternellement avec JÉSUS, par conséquent, pour établir cette société à jamais immuable, il faut qu'il y ait entre le Cœur du Maître et le cœur des disciples, entre le Père et les enfants, une communion universelle de sentiments. Celui qui n'aime pas ce qu'aime JÉSUS, ou qui ne hait pas ce que hait JÉSUS, est de droit, par nécessité, exclu de sa société. Son cœur ne peut monter au ciel, mais l'entraîne sur une pente irrésistible vers une autre société, celle du démon dans l'enfer où précisément on aime ce que JÉSUS a en abomination : le mal. L'amour est le poids du cœur. L'amour, avec JÉSUS, donne les ailes de la colombe pour voler au ciel ; l'amour, contre JÉSUS, est comme un plomb qui enfonce dans l'abîme.

JÉSUS montre son Cœur, il est à découvert; Dieu, les Anges et les hommes peuvent le regarder, car tout y est saint. Qui de nous oserait montrer son cœur?

Le Maître a dit : « Celui dont les œuvres sont bonnes vient à la lumière, il n'a rien à craindre; celui, au contraire, dont les œuvres sont mauvaises, recule et fuit la lumière, car il a peur d'être vu et jugé (1). » Qu'adviendrait-il de nous, si, par la puissance divine, on pou-

1. *Joan.*, III, 20.

vait lire dans notre cœur? Fermé aux regards humains, il peut les tromper. Ses pensées et ses sentiments véritables, nul, sur terre, ne peut les connaître. Aussi, quelle révélation, grand Dieu ! si ces voiles tombaient tout à coup, mettant notre cœur à nu devant l'univers, comme le Cœur de JÉSUS. Quel renversement de l'estime ! Combien seraient les derniers qui sont les premiers, et les premiers qui sont les derniers. Comme on verrait les corruptions secrètes, les perfidies déguisées, les vanités satisfaites, les orgueils avides, ces sentiments du dedans que nous savons si bien couvrir au dehors. Que de vertus mensongères ! que d'injustices cachées ! que de trahisons voilées ! Pauvre cœur humain, esclave de tous les vices et cependant si habile à les dissimuler !

N'oublions jamais, que si nous pouvons, pour un temps, fermer notre cœur aux regards des hommes, il est ouvert aux regards de Dieu. Rien ne lui échappe, et un jour, le jour des grandes révélations et des grandes justices, il rendra publiquement à chacun ce qui lui est dû. L'univers entier sera le témoin de la sentence et dira au souverain Juge : Seigneur, vous jugez avec justice.

Le Seigneur JÉSUS, notre chef, montre son cœur en pleine lumière; tout chrétien, vraiment digne de ce nom, doit vivre de manière à pouvoir, lui aussi, montrer son cœur en pleine lumière aux hommes comme à Dieu.

TRENTIÈME JOUR.

Les Adieux du Cœur de JÉSUS.

Pax Vobis. La Paix soit avec vous. *Joan.*, XX, 19.

SOUS l'empire d'Auguste, tout l'univers étant en paix, JÉSUS-CHRIST, Fils éternel de Dieu, fait homme, naît à Bethléem de Juda (1).

C'est en ces termes solennels, que chaque année, l'Église annonce la naissance du Sauveur. Celui que les Prophètes ont appelé, le « Prince de la Paix », n'apparaît sur la terre qu'à une époque où le monde, réuni sous l'autorité d'un seul, se repose dans la paix. A peine est-il né que l'étable de Bethléem s'illumine de merveilleuses clartés ; le ciel est en fête, et sur le berceau de l'Enfant divin, les Anges se renvoient l'un à l'autre ce chant d'allégresse : « Gloire à Dieu dans les hauteurs et Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (2). » Chant prophétique qui promet à la race humaine le repos qu'elle cherche en vain depuis des siècles.

La Paix ! voici la Paix !

Cette paix, JÉSUS la réalise et l'établit immuablement sur sa croix. C'est là, sur ce gibet infâme, suspendu entre le ciel et la terre, qu'il

1. *Martyrologe de Noël.* — 2. *Luc.*, II, 14.

« renverse le mur de séparation [1] », élevé par le péché entre Dieu et les hommes et les réunit dans une étreinte que son sang répandu rend éternelle. « Il est notre Paix [2], » car désormais, par lui, Dieu et les hommes sont unis dans l'amour.

Aussi, quand le divin Sauveur sort vainqueur et glorieux du tombeau, son âme déborde de paix. Les Apôtres, réunis au Cénacle, se racontent avec joie et stupeur les diverses apparitions de leur Maître ressuscité; soudain, les portes restant fermées, JÉSUS est au milieu d'eux, il parle : « la paix soit avec vous [3] ! » leur dit-il, c'est le salut qu'il adopte après sa résurrection, comme le salut d'adieu, la dernière et suprême parole que le Cœur ému du bon Maître veut laisser à ses petits enfants.

La paix soit avec vous !

Thomas, surnommé Didyme, un des Apôtres, n'était pas dans le cénacle à la première visite de JÉSUS. Ses collègues lui dirent : nous avons vu le Seigneur. Et lui de répondre : si je ne vois dans ses mains la trace des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou qu'ils ont creusé et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les portes du cénacle étant fermées, JÉSUS apparaît au milieu des Apôtres, Thomas était présent. « La paix soit avec vous ! » dit

1. *Eph.*, II, 14. — 2. *Eph.*, II, 14. — 3. *Joan.*, XX, 19.

le Maître ; puis, s'adressant à Thomas : mets ton doigt ici, et vois mes mains ; mets ta main dans la plaie de mon côté et ne sois pas incrédule, mais fidèle. — Mon Seigneur et mon Dieu ! s'écrie Thomas. — Jésus répondit : « tu as cru, Thomas, parce que tu as vu, heureux qui ne voient pas et croient (1). »

La première paix que Jésus donne aux hommes, car elle est la base des autres, c'est la paix dans la foi.

Avant Jésus-Christ, le monde était livré aux doctrines humaines les plus contradictoires et les plus malsaines. L'enseignement primitif donné par Dieu à nos premiers pères, et par eux, transmis à leurs enfants, s'était altéré, tant par la multiplication et la dispersion des familles, que par l'influence pernicieuse et mensongère du démon. Çà et là, dans la nuit qui se répand sur les nations et voile la connaissance de Dieu et des devoirs de l'homme envers lui ; à travers les erreurs les plus grossières et les travestissements multiples des premières traditions sur la faute originelle et le Sauveur promis, on aperçoit encore quelques restes mutilés et presque effacés des vérités révélées par Dieu. Mais la masse des hommes ne sait plus ce qu'est Dieu et ignore sa propre origine et sa fin. L'esprit est égaré, sans lumière ni sécurité.

1. *Joan.*, XX, 24, et seq.

Même dans le peuple Juif, séparé par un choix spécial et comme emprisonné dans des observances matérielles, qui l'empêchent de se fondre avec les nations idolâtres qui l'entourent, les vérités révélées, écrites et proclamées par les Prophètes, restent souvent lettre morte, sans pouvoir entrer dans le cerveau endurci et rebelle (1) des enfants d'Israël. D'autre part, à l'exception des Prophètes et des hommes inspirés directement par le Saint-Esprit (2), et infaillibles dans la doctrine de la foi, les interprètes les plus autorisés de la parole de Dieu, les Docteurs de la Loi, oublieux des traditions anciennes, commentent les textes sacrés, avec l'orgueil de leur esprit privé, et en détruisent complètement le sens divin. De telle sorte, qu'avant Jésus-Christ, il n'y avait pour la raison humaine, livrée à ses propres lumières ou dépravant celles de Dieu, aucune sécurité dans la connaissance des vérités les plus élémentaires et les plus indispensables. Dieux contre dieux, religions contre religions, prêtres contre prêtres, philosophes contre philosophes, tel était l'état du monde de l'esprit.

La paix soit avec vous ! dit Jésus.

Jésus est la vérité même, sa parole ne peut tromper. Non seulement il a enseigné toutes les vérités nécessaires à notre salut, mais de

1. *Is.*, XLVIII, 4. — 2. *II Petr.*, I, 21.

plus, il a constitué sur la terre une société, destinée à conserver intact son enseignement, et à l'expliquer jusqu'à la fin des temps, sans l'ombre d'une erreur. Cette société, c'est l'Église. Qui veut avoir la vérité doit écouter l'Église, elle est la voix de JÉSUS, il parle par sa bouche (1). Rester aujourd'hui dans le doute ou l'erreur est une négligence grave et souvent une faute volontaire, car la lumière est présente, elle luit dans les ténèbres. L'Église seule donne à l'esprit la sécurité et la paix, car seule, elle possède JÉSUS, Prince et source de la paix.

« La paix soit avec vous..... recevez le Saint-Esprit, les péchés que vous remettrez seront remis, ceux que vous retiendrez seront retenus (2). »

La paix de l'esprit, dans la lumière infaillible de la foi, serait peu de chose, si elle n'était le principe de la paix du cœur dans l'amour. Nous vivons beaucoup plus par le cœur que par l'esprit. Aussi, JÉSUS, Prince de la paix, donne au cœur une double sécurité, qui est pour lui un double repos. Il trace avec précision le chemin du bien, qui est le repos dans le devoir accompli, c'est la paix des justes ; il assure le pardon des faiblesses morales, qui est le repos dans le repentir, c'est la paix des pécheurs.

1. *Luc.*, X, 16. — 2. *Joan.*, XX, 23.

Aux uns, JÉSUS dit : « je vous donne ma paix, non pas comme le monde la donne (1), » cette paix trompeuse qui cache sous les fleurs du plaisir, un abîme de désolation, de trouble et de remords, mais la vraie paix, fille de l'obéissance aux commandements de Dieu.

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements (2). » La loi divine, chargée de diriger notre volonté dans le bien et de lui faire atteindre le bien suprême, est promulguée avec netteté.

Nous savons où est le devoir, ce que Dieu exige de nous pour nous rendre dignes de lui, et mériter par nos actes le titre et les droits de ses enfants. Qui veut se sanctifier et se sauver, le peut, il n'a qu'à suivre la voie ouverte par Dieu même devant lui. Le bien et le mal sont en pleine lumière : impossible de se tromper.

Heureux sommes-nous d'être guidés comme par la main dans le chemin de la vertu ! Avant Notre-Seigneur — comme aujourd'hui en dehors de lui — les âmes ne savaient ce qu'elles devaient faire pour plaire à Dieu et le servir. Sans lumière, sans direction, sans notion précise du bien et du mal, elles erraient à l'aventure, rendant souvent à Dieu un culte coupable et indigne de sa sainteté, et s'avilissant elles-mêmes par des pratiques immorales, au

1. *Joan.*, XIV, 27. — 2. *Joan.*, XIV, 15.

lieu de s'élever par la vraie vertu. Aujourd'hui, grâce au Sauveur JÉSUS, la loi de Dieu est connue de tous, et tous peuvent la suivre et y trouver, en sécurité, la paix du cœur.

Aux autres, aux défaillants, à ceux qui succombent dans la lutte contre le mal et, malgré la connaissance de la loi divine, perdent, par leurs chutes, la paix de la vertu, JÉSUS, comme un médecin prévoyant, prépare et constitue une source nouvelle de paix, qui est le repos après la tempête et le naufrage.

« Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez (1). »

La paix soit avec vous, pauvres pécheurs ! C'est pour vous que le Fils de Dieu est descendu du ciel, est mort sur une croix, est ressuscité glorieux, approchez, dites : Père, j'ai péché, ayez pitié de moi ! il suffit, vous êtes pardonnés.

Quelle ineffable bonté dans l'institution du sacrement de Pénitence ! Coupables devant Dieu, épouvantés par la grandeur de nos crimes, comment oser nous dire dans le fond de notre cœur : j'ai demandé pardon et Dieu m'a pardonné. Cette persuasion intime, ne reposant sur aucune base sensible, n'est-elle pas une illusion ? terrible perplexité ! Tandis que dans le sacrement de Pénitence, quand une âme, aussi misérable et criminelle soit-elle,

1. *Joan.*, XX, 22, 23.

vient se jeter aux pieds d'un confesseur et lui dit : Mon Père, j'ai péché ! ces crimes, je les ai commis, mais j'en demande humblement pardon à Dieu que j'ai offensé et je lui promets amour et fidélité, le prêtre, au nom du Sauveur très saint et très bon, lève la main, prononce les paroles de l'absolution et dit comme Dieu : vos péchés vous sont remis, allez en paix !

Ce n'est point une illusion de la conscience, trop portée à s'absoudre elle-même, c'est une réalité, c'est la parole de Dieu qui dit : tout est pardonné, oublié, vous êtes mon enfant bien-aimé,allez en paix ! Quelle sécurité ! quel repos ! comme le cœur est allégé, joyeux, et sent que vraiment il est redevenu ami de son Dieu. Paix ineffable du repentir ! Que d'âmes vous ont trouvée dans ce sacrement de miséricorde,où vraiment on goûte, en toute vérité, combien le Seigneur est doux !

La paix soit avec vous !

Le Sauveur ressuscité avait donné rendez-vous à ses Apôtres en Galilée, sur une montagne : « Allez, dit le Maître, aux saintes femmes qui lui baisent les pieds dans les transports de leur joie, allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, c'est là qu'ils me verront (1). »

Et en effet, JÉSUS se manifeste à ses amis,

1. *Matth.*, XXVIII, 10 et seq.

à « ses frères » sur la montagne qu'il leur a désignée ; il s'approche d'eux, et leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tous les préceptes que je vous ai donnés. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Ces dernières paroles créent et fondent la paix de l'Église et de ses enfants à travers le monde et les âges.

Les enfants de Dieu vivent au milieu des enfants de ténèbres ; sûrs de leur foi et de leur amour, ils ont souvent à soutenir les assauts des puissances de la terre, que l'Esprit mauvais corrompt et domine si facilement. Partout où l'Évangile est prêché, il suscite des fidèles et des ennemis. On ne peut rester indifférent en face de Jésus crucifié ; ou le genou fléchit devant sa croix pour l'adorer, ou la main se lève pour le frapper. Aussi, le Maître, pénétrant l'avenir, ne cesse de répéter à ses disciples, qu'ils ne seront pas mieux traités que lui. « S'ils m'ont écouté, dit-il, ils vous écouteront ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront (1). » Le sort des disciples sera celui du Maître, haï des uns, aimé des autres. « Ils vous poursuivront, dit-il ailleurs, de ville

1. *Joan.*, XV, 20.

en ville, ils vous crucifieront, vous lapideront, vous feront subir mille tortures (1), et un jour viendra où on croira rendre hommage à Dieu en vous immolant (2). »

Ces prophéties lugubres se sont accomplies avec une effrayante et douloureuse réalité. La terre n'est devenue chrétienne qu'à force d'être arrosée par le sang des martyrs. L'Église est toujours en souffrance. Quelquefois même, la providence de Dieu semble la livrer sans défense à ses ennemis, et ses enfants épouvantés ne comprennent rien à cette politique divine, qui laisse le mal grandir au point de couvrir et d'étouffer le bon grain de la foi. La paix soit avec vous ! dit JÉSUS, la paix, car moi, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, je suis avec vous !

JÉSUS est avec son Église, la même barque les porte tous deux. Vienne la tempête, viennent les vents en fureur, viennent les flots menaçants, JÉSUS est dans la barque, elle peut être ballottée, s'il le veut, sembler périr, ne craignez point, elle ne sombrera jamais. La présence du Maître est la sécurité absolue. Aussi, malgré les persécutions et les injustices, l'Église ne tremble jamais et regarde en haut, au-dessus de ses ennemis, Celui qui est sa Paix.

On étudie beaucoup ce que l'on appelle la

1. *Matth.*, XXIII, 34. — 2. *Joan.*, XVI, 2.

philosophie de l'histoire, la science des raisons supérieures qui président à la direction des événements heureux ou malheureux, dont la succession assure ou trouble la sécurité des peuples. Cette science se résume en un seul principe : le salut des âmes.

JÉSUS, vivant sur la terre par son Église, est toujours Sauveur. Quand les nations naissent ou meurent au milieu du choc des batailles, c'est JÉSUS qui sauve ses élus ; quand les diplomates se partagent le monde ou prétendent régler ses destinées, c'est encore JÉSUS qui sauve ses élus. Tout est là et les vicissitudes des peuples, leurs triomphes, comme leurs défaites, leur prospérité, comme leur déchéance, aboutissent toutes à la paix suprême des élus : le salut éternel. Dieu n'agit sur terre que pour les élus (1), « et les peuples ne durent, dit Bossuet, que tant qu'il y a des élus à tirer de leur multitude ». — *Omnia propter Electos* (2).

La paix soit avec vous !

JÉSUS donne la paix à son Église en la dirigeant et en la protégeant au milieu du monde ; de plus, il donne la paix à chacun de ses enfants en les conduisant, comme par la main, à travers les difficultés de la vie jusqu'au terme suprême : le ciel. Aucun de nous n'est oublié. Comment un père pourrait-il oublier

1. *II Cor.*, IV, 15. — 2. Bossuet, *Serm. Fête de tous les Saints.*

ses enfants ? « Celui qui m'aime, disait le Maître, garde mes commandements, le Père l'aimera, nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure... que votre cœur ne se trouble point et n'ait aucune crainte (1). »

De quoi nous troubler, ô mon Sauveur, qu'avons-nous à craindre, puisque vous êtes avec nous ? Celui qui aime Dieu de tout son cœur possède la paix, car rien ne peut le surprendre ni l'inquiéter. Il sait qu'il repose sur le Cœur de JÉSUS, qu'il est entre ses bras, que rien ne lui arrive, ni dans son âme, ni dans son corps, joie ou douleur, pauvreté ou richesse, succès ou déboire, louange ou humiliation, rien qui ne lui vienne de son meilleur ami, JÉSUS. S'il le frappe, il dit : son saint Nom soit béni ! S'il le console, il dit : son saint Nom soit béni ! Tout est bien, tout est bon, car tout me vient de celui qui m'aime d'un amour infini. C'est la paix, la paix du ciel qui habite dans un cœur ami de Dieu, sûr de le posséder, dans la tristesse comme dans le plaisir.

« Et après, le Seigneur JÉSUS conduisit ses Apôtres en dehors de Jérusalem, vers Béthanie, puis, élevant ses mains, il les bénit, et pendant qu'il les bénissait, il s'éloignait d'eux et était porté dans le ciel (2). »

C'est en vue de Béthanie que JÉSUS quitte

1. *Joan.*, XIV, 23. — 2. *Luc.*, XXIV, 50, 51.

le monde et rentre glorieux au ciel, pour laisser son dernier regard se reposer sur le coin de terre où il a été le plus aimé.

Au-dessus de Béthanie, JÉSUS ouvre le ciel, il ne l'a point refermé. Pour les âmes de bonne volonté, celles qui croient en JÉSUS et aiment JÉSUS comme croyaient en lui et l'aimaient ses amis de Béthanie, la paix descend toujours du ciel, avec la bénédiction pleine de tendresse du Cœur de JÉSUS.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Introduction et Ouverture du Mois du Sacré-Cœur. 3
Premier jour. Humilité du Cœur de Jésus... ... 13
Deuxième jour. La Religion du Cœur de Jésus.. 27
Troisième jour. Le Cœur de Jésus et le Respect de la Religion... 36
Quatrième jour. Admiration du Cœur de Jésus pour l'amour de Dieu envers les hommes... 46
Cinquième jour. Le Cœur de Jésus et la Samaritaine.. 57
Sixième jour. Le Cœur de Jésus et la Volonté de Dieu.... 69
Septième jour. Le Cœur de Jésus et le Bonheur. 81
Huitième jour. Le Cœur de Jésus et l'amour du prochain 93
Neuvième jour. Le Cœur de Jésus et la Foi du Centurion... 105
Dixième jour. La Compassion du Cœur de Jésus pour le peuple... 117
Onzième jour. Le Cœur de Jésus et l'entrée dans le Royaume de Dieu. 129
Douzième jour. Le Cœur de Jésus et la Chananéenne. 140
Treizième jour. Le Cœur de Jésus et les petits Enfants 152
Quatorzième jour. Le Cœur de Jésus et saint Pierre... 164
Quinzième jour. Les Larmes du Cœur de Jésus sur Jérusalem... 177
Seizième jour. Le Cœur de Jésus et le jeune homme riche 190
Dix-septième jour. Le Cœur de Jésus et Marie-Madeleine.. 203
Dix-huitième jour. Le Cœur de Jésus et l'incertitude du moment de la Mort. 215
Dix-neuvième jour. La Bonté du Cœur de Jésus... 226
Vingtième jour. Les Larmes du Cœur de Jésus sur Lazare.. 238

VINGT-ET-UNIÈME JOUR. Le Triomphe du Cœur de JÉSUS... 250
VINGT-DEUXIÈME JOUR. Le Testament du Cœur de JÉSUS... 263
VINGT-TROISIÈME JOUR. Le Cœur de JÉSUS et saint Jean 276
VINGT-QUATRIÈME JOUR. Le Cœur de JÉSUS et le Don du Saint-Esprit 289
VINGT-CINQUIÈME JOUR. Le Cœur de JÉSUS et la Prière... 303
VINGT-SIXIÈME JOUR. Le Cœur de JÉSUS et la Trahison de Judas... 316
VINGT-SEPTIÈME JOUR. Le Cœur de JÉSUS et la Souffrance... 329
VINGT-HUITIÈME JOUR. Le Don suprême du Cœur de JÉSUS... 342
VINGT-NEUVIÈME JOUR. La Blessure du Cœur de JÉSUS... 354
TRENTIÈME JOUR. Les Adieux du Cœur de JÉSUS... 366

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.

3919

248.159.24
M56

Mortier, D.A.
AUTHOR

Coeur de Notre-Seigneur
Jésus-Christ, Le
TITLE